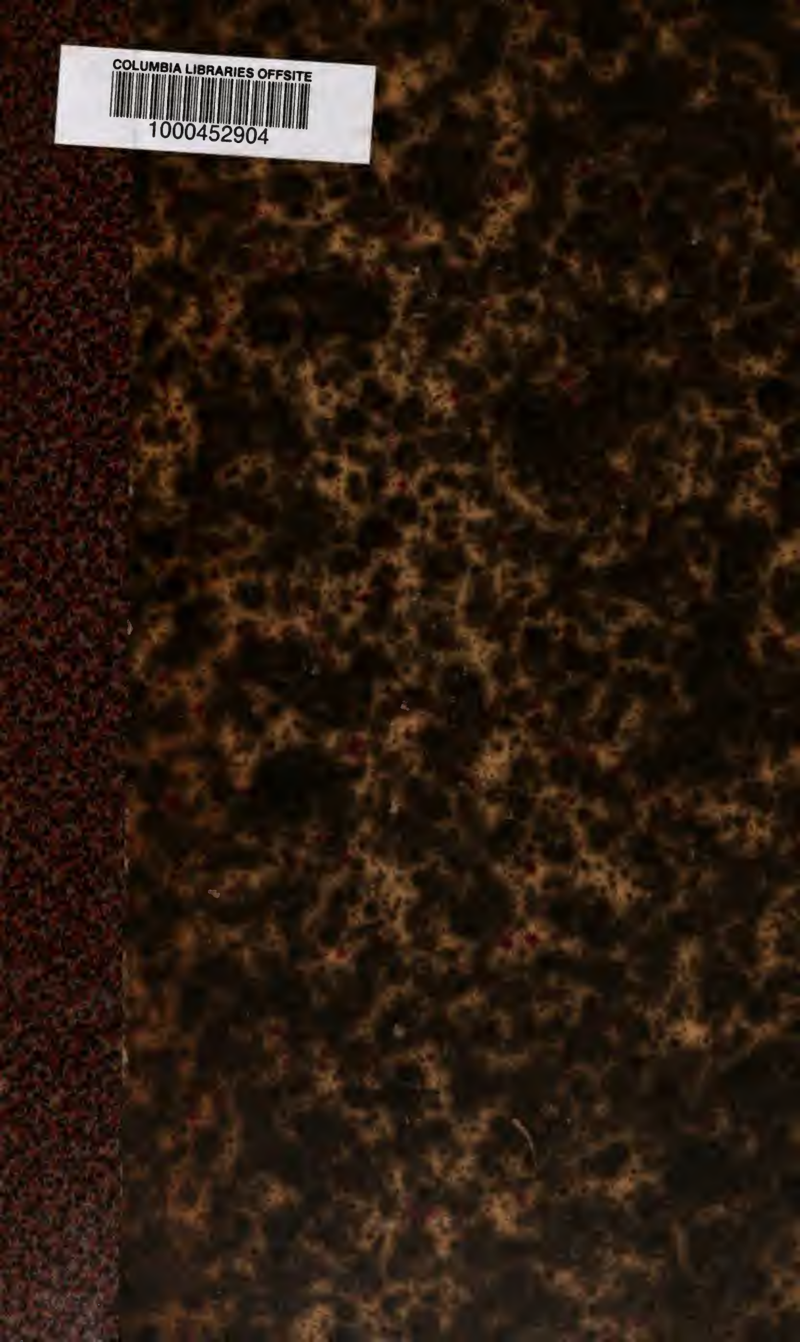

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE
1000452904





ESSAI HISTORIQUE

SUR

GISORS & SES ENVIRONS

Depuis leurs premiers temps jusqu'à nos jours,

Comprenant en outre la relation succincte des traditions historiques de:

La Tour St-Thomas de Cantorbéry (*sous Henry II d'Angleterre*).
Le Pont doré . . . . (*Philippe-Auguste.*)
Le Prisonnier de Gisors . . . . . (*Philippe de Valois*).
Le Refus d'entrée de l'Église par Pierre Neveu a Henry IV,

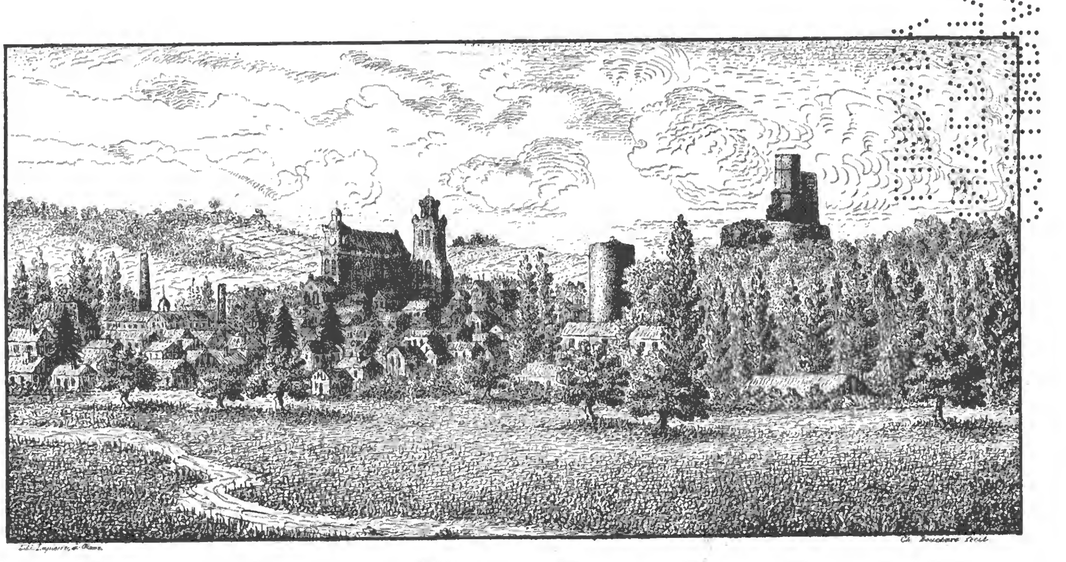
par

GÉDÉON DUBREUIL.

Prix : 2 fr.

Gisors, Imprimerie et Librairie de Lapierre, rue Cappeville, 9.

1856.



Vue de Gisors,

Prise du plateau de La Folie.

INTRODUCTION.

—

Depuis longtemps déjà, mais depuis surtout que grâce aux soins intelligens et assidus de M. A. Thierry, l'administrateur actuel de Gisors, les remparts & les anciennes fortifications ont pris un tout autre aspect, se sont pour ainsi dire transformés, d'un cloaque sont devenus un jardin de plaisance, on entend les nombreux visiteurs de chaque Été adresser à chacun cette question stéréotypée: — Ah ça, vous n'avez donc rien d'écrit sur votre charmante petite ville, qui puisse nous renseigner sur son antiquité? ses fortifications? ses combats normands? ses anciennes coutumes? son église à multiples styles? ses alentours si fertiles en souvenirs & en documens historiques? etc.

C'est donc ici la lacune que l'auteur a voulu combler, en extrayant de son manuscrit des: — *Chroniques, Traditions & Superstitions normandes*, tout ce qu'il a pu recueillir d'historique relativement à Gisors & à ses environs, comme antiquité & comme actualité.

Ainsi qu'on le verra, l'auteur ne s'est astreint à aucune forme méthodique: il relate les faits le mieux qu'il peut, & par ordre chronologique le plus qu'il peut. Mais afin d'éviter, tant que faire se

pourra, la sécheresse, l'aridité d'un plan historique trop rigoureux & trop servile, partout & toujours il sacrifie sans égard le systématique à l'intérêt de l'ensemble ; & si ses recherches ont eu pour but primitif de renseigner les habitans de Gisors & des localités circonvoisines sur les faits principaux de leur histoire locale, il n'a pas voulu négliger non plus d'y semer un peu de variété, à l'intention surtout des lecteurs étrangers au pays.

Néanmoins, comme l'auteur est un simple ouvrier du travail & de la pensée, il est à craindre que bien des imperfections, des fautes même, ne se soient échappées de sa plume & de son cerveau : ce dont il demande d'avance un humble pardon à tous.

C'est un ballon d'essai jeté en l'air : s'il tombe & se crève, — tant pis!... — Mais si le public le prend au bond, si son accueil est favorable à ce petit livre, & que le sentiment de curiosité ou d'intérêt pour ses pénates s'en trouve éveillé, ultérieurement alors l'auteur fera publier le complément de son ouvrage.

Souhaitons donc bonne chance à ce nouveau-né!



GISORS

ET SES ENVIRONS.

Recherches sur l'antiquité de Gisors.

Certains historiens & chroniqueurs prétendent que Gisors, — *(jadis capitale du Vexin Normand & limitrophe de la Picardie ; aujourd'hui chef-lieu de canton du département de l'Eure, et pour ainsi dire enclavé dans ceux de l'Oise, Seine-&-Oise & Seine-Inférieure)*, — que Gisors, répétons-nous, est de fondation romaine ; ils établissent leur opinion en ce que nous avons au nord-ouest de la ville une butte emphatiquement nommée, — *le Mont-de-l'Aigle*, & qui, disent-ils, doit avoir été un camp de César, auquel on donnait fréquemment le surnom de l'Aigle. D'autres assurent que Jules-César se reposa à Gisors alors qu'il faisait la conquête des Gaules, & que c'est de là que dérive l'étymologie de son nom, — *Cœsaris otium*, — puis, par corruption, *Gisortium*. D'autres enfin nous affublent d'une antiquité encore plus reculée, en prenant pour racine étymologique du nom le mot *Guy*, fondant leur opinion sur ce que la ville était entourée de forêts druidiques. Pourtant, aucun document authentique, aucune ruine historique, soit de voies, d'aqueducs ou de palais ; dans les fouilles nuls vestiges de médailles, d'urnes

ou de sarcophages, ne peuvent appuyer cette présomption d'antiquité Romaine. Gisors était-il dès auparavant? — Nul n'en peut répondre. Il est encore aujourd'hui : que ceci nous suffise.

Par exemple, il en est autrement de Lions-la-Forêt, petite ville située à environ 30 kilomètres ouest de Gisors. De mémoire d'homme il n'était pas encore besoin de recherches bien pénibles pour s'en convaincre, aux quelques fragments épars qui subsistaient, à l'agencement des matériaux, à la dureté, la solidité du ciment. Néanmoins un monument qui pourrait attester notre origine Celtique, existe à Gisors. Ce sont plusieurs dolmens, ou pierres druidiques, encore debout & bien conservés, qui se trouvent derrière l'ancien couvent de Gomerfontaine, fondé dans le XIIIe siècle par Hugues de Chaumont, aujourd'hui une ferme, dans la garenne de Trye-Château.

Époque historique de Gisors.

La première fois qu'il est sérieusement question de Gisors dans nos annales, c'est au commencement du VIIe siècle, alors que Clothaire II le donna en douaire à son cousin St-Romain, archevêque de Rouen, & qui, dit Papire Masson, est le plus ancien patrimoine de N.-D. de Rouen. Il fallait dès lors qu'il fut déjà de quelque importance. On n'en reparle plus ensuite jusqu'en 912, qu'au sujet de l'entrevue que Charles III, dit le Simple, eut avec Rollo, le chef des conquérants Normands, à St-Clair-sur-

Epte, parce qu'il lui céda la Neustrie jusqu'à Gisors, en lui donnant sa fille Giselle pour femme. Après le traité, le roi Charles vint se reposer à Gisors.

C'est vers cette époque, c'est-à-dire en l'an 965, que l'on voit figurer Waleran, comme l'un des premiers comtes du Vexin (*). Lui & ses successeurs immédiats peuvent être considérés comme les seigneurs primitifs de Gisors. Nous voyons aussi Drogon, d'où peut dériver *Dreux*, quatrième comte du Vexin,

---

(*) Nous devons à M. Hersan, de Vaudancourt, dont il sera fait mention ultérieurement, la notice suivante sur le Vexin, et nous en reproduisons ce qui s'y rattache plus directement :

A l'époque où J. César entreprit la conquête des Gaules, le Vexin était compris dans la Gaule-Belgique. Les peuples que cet empereur appelle *Bellocasses* ou *Velocasses*, dans ses Commentaires, s'étendaient sur les deux rives de la Seine jusqu'à la rivière de Rile, et, sur la rive droite seulement, depuis cette rivière jusqu'à l'Oise: ils étaient limités au nord par le pays de Caux et par le pays de Bray.

Du mot Velocasses se forma insensiblement *Vulcassinum*, usité sous les première et seconde races de nos rois, d'où est venu l'ancien mot français *Veulguessin* ou *Veulquessin*, auquel a succédé le nom de Vexin.

L'Empereur Auguste ayant fait une nouvelle division des Gaules, comprit le Vexin dans la province qui fut appelée seconde Lyonnaise, et dont Rouen était la capitale.

Peu d'années après le traité de Saint-Clair-sur-Epte, le chef Normand s'étant fait donner la portion qui s'étend entre les rivières d'Epte et d'Andelle, le Vexin ainsi divisé en deux parties, fut bientôt aussi distingué sous deux noms différents. La partie qui fut cédée aux Normands, à la droite de l'Epte, prit le nom de Vexin normand, tandis que celle qui demeura à la France, sur la rive gauche, reçut celui de Vexin français . .
. . . .

qui, en l'an 1035, accompagna en Terre-Sainte Robert le Magnifique, dit *le Diable*. La même année, tous les deux y moururent à Nicée, où le corps de Drogon fut inhumé dans l'église Notre-Dame.

Les comtes du Vexin avaient le privilége, — insigne alors, — de précéder le roi, l'oriflamme en main, quand il allait en guerre, & tant qu'elle durait.

Leurs bannières & boucliers portaient un écusson orné de six fleurs de lys d'or ainsi espacées : trois, deux & une, — sur champ de gueules.

De l'Église-Mère et du Prieuré de St-Ouen.

On ignore où fut construite l'église primitive. Tout porterait cependant à croire qu'elle fut bâtie dans l'enclos actuel du château, vers l'emplacement de la Tour des Archives, & que Robert de Belesme l'aura démolie (1090) pour ne point entraver les fortifications de la ville. Mais ceci n'est qu'une supposition; ce qui est plus certain, c'est que ces églises qui furent rebâties successivement, ont toujours été sous l'invocation des saints Gervais & Protais. On en a du moins des titres qui remontent au XIe siècle, & qui font mention qu'en l'an 1067, le 24 Juin, le seigneur de Gisors nommé Hugues, fit don de cette paroisse à l'abbaye de Marmoutiers. Déjà avant cette époque, le prieuré de St-Ouen avait été fondé sous la dépendance de cette abbaye, par Hugues de Gournay. En 1711, il devint un bénéfice simple uni au collége des Jésuites de Rouen. C'était un plein

fief de haubert, appelé *le vieux fief de St-Ouen*, & qui, selon une déclaration du 18 Août 1679, donnait droit de présenter à la cure de Porcheux. Les religieux de Marmoutiers avaient consenti à cette réunion avec les jésuites, à condition de cent-cinquante livres de rente qu'ils se réservaient sur le prieuré, pour les indemniser du droit qu'ils avaient d'y faire la visite & d'y envoyer deux de leurs religieux. L'archevêque de Rouen, dans son décret du 31 Octobre 1711, avait passé cet article sous silence, & obligeait seulement, en termes généraux, les jésuites de payer à Marmoutiers les redevances qui pouvaient lui être dues. Ceux-ci formèrent opposition au décret, & après bien des pourparlers, des discussions, par arrêt du Parlement du 22 Février 1743, les Jésuites furent condamnés à payer les cent-cinquante livres de rente, & les payèrent jusqu'à l'abolition des couvents à la Révolution. Le plus ancien prieur dont le nom s'en soit conservé, est Féré Beaudoin, 1181. De 1410 à 1417, on trouve encore un autre prieur, dom Michel Fourmont, & dont la famille existe encore à Gisors.

Cette première église devait être peu regrettable sous le point de vue architectural & artistique ; ce dût être une espèce de grange voûtée comme toutes celles de ces temps barbares. En 1101, on commença à en réédifier une autre sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, & la dédicace en fut faite en novembre 1119, par Godefroi, archevêque de Rouen, en présence du pape Calixte II. Cette seconde église fut incendiée un Lundi de Novembre 1224, lors de

la conspiration de Thibaut, de la famille des Montmorency; & en 1240, la reine Blanche de Castille, mère de St-Louis, commença de la relever sur une plus haute échelle, & en posa elle-même la première pierre.

« A cette époque, — écrit M. de Larochefoucault-» Liancourt, — une dévotion fervente & exaltée » s'était emparée de tous les habitans de la Nor-» mandie. Des confréries qui prirent pour patronne » la Vierge, s'établirent dans chaque diocèse, & se » dévouèrent à la construction des églises. Dès qu'il » y en avait une quelque part à bâtir, ils s'y ren-» daient en foule, hommes, femmes, nobles & » roturiers, sans distinction de sexe ni d'âge, ni » d'état, & y faisaient tour à tour le service de » manœuvres & celui de bêtes de somme. On voyait » là ces hommes puissants & considérés dans le » siècle, ces femmes accoutumées à une vie molle & » voluptueuse, s'atteler à de lourdes voitures, & » charrier ainsi, à la place des animaux, le vin, » le blé, la chaux, le bois, les pierres, le sable, » enfin toutes les provisions de bouche, & tous les » matériaux nécessaires à la construction de l'édifice » sacré...... Ce qui est encore plus surprenant, c'est » qu'au milieu de tous ces travaux où quelquefois » mille personnes, hommes & femmes, tirent en-» semble le même char, tant la charge qu'on y met » est pesante, il règne un si profond silence qu'on » n'y entend pas la moindre exclamation. Quand on » s'arrête dans les chemins, c'est alors que l'on » parle; mais de quoi? — De ses péchés dont on

» fait une confession publique & expiatoire, avec des
» larmes & des prières afin d'en obtenir le pardon.
» Alors les prêtres font un discours à ces pénitens
» pour les exhorter à étouffer leurs haines, à bannir
» les discussions, à remettre les dettes & à resserrer
» entre eux les liens de l'union & de la paix..... Se
» trouve-t-il quelqu'un assez endurci pour ne pas
» vouloir pardonner à ses ennemis ? il est aussitôt
» détaché du char, son offrande est rejetée comme
» impure, & lui-même chassé avec ignominie de la
» sainte société. Il en résulte que lorsque tout ce
» peuple s'est mis en branle, au son des trompettes
» & précédé des bannières, il continue sa route avec
» la plus étonnante facilité, sans que ni la hauteur
» des montagnes, ni la profondeur des rivières &
» marais, puissent entraver sa marche continue &
» irrésistible. Arrivés à l'endroit où l'église doit être
» bâtie, ils forment une enceinte à l'entour avec les
» chars, pour établir une espèce de camp spirituel,
» où pendant toute la nuit l'armée est en faction,
» chantant des hymnes & des cantiques. »

Cet enthousiasme, cette communion de force & de volonté d'une multitude immense, expliquent assez les prodiges de cette époque, où des métropoles sans nombre s'élevaient comme par enchantement.

ENVIRONS DE GISORS.

Relativement à la donnée historique, nous voyons aussi que tous nos pays circonvoisins existaient déjà,

& sous le nom même qui les distingue encore aujourd'hui.

NEAUFLES-St-MARTIN.

4 kil. ouest de Gisors.

Dès 856, Charles II, dit le Chauve, assemble ses seigneurs guerriers, ses hommes de gouvernement, & les principaux de son clergé, dans la ville de Neaufles, qui ne fit longtemps avec Gisors qu'une même seigneurie, & dont la réunion remonte à 1097. Tout le territoire de Gisors & de Neaufles était de temps immémorial en *Franc bourg & franc alleu*. Ils avisent alors aux moyens de repousser les barbares des extrémités du nord, fléaux de qui l'on disait dans les prières publiques : *A furore Normanorum, libera nos, Domine!* — Hincmar, archevêque de Reims, est un des membres les plus influents, & l'un des soldats les plus redoutables de cette assemblée, & c'est le roi en personne qui la préside.

Plus tard, en 1150, Simon de Neaufles étant connétable de France, Henri II d'Angleterre fait construire les forteresses de Neaufles & de Château-sur-Epte qui s'appelait au XIe siècle *Fusulmont*, près St-Clair; mais à peine sont-elles achevées, que Louis VII, dit le Jeune, s'en empare. Durant toute la période des guerres du moyen-âge, Neaufles reçoit toujours le contre-coup de toutes les vicissitudes qu'éprouve Gisors. — Henry II reprend Neaufles, & en 1189, Philippe-Auguste le brûle pour se venger de l'inutilité de sa conférence avec le roi d'Angleterre

sous *l'Ormeteau ferré*, entre Gisors & Trye. Vers cette époque, les chevaliers de la seconde croisade se rassemblent entre Gisors & Neaufles, sous la conduite de Richard Cœur-de-Lion, pour prêter le serment d'union. Une croix de pierre, que l'on nomme *la Croix percée*, est encore où fut la tente de Richard, comme pour en servir d'attestation. Quelque temps après, Blanche de Castille, épouse de Louis VIII, fils unique de Philippe-Auguste, après la mort de son royal époux, choisit Neaufles pour retraite. Gisors & Neaufles lui avaient été donnés par son oncle Jean-sans-Terre, en faveur de son mariage avec l'héritier de la couronne de France. Cette donation fut faite au château Goulet, en 1200, au mois de Mai. — Plus tard encore, Blanche d'Evreux, la dernière épouse de Philippe de Valois, après s'y être retirée vers la fin de sa vie, y mourut le 5 Octobre 1398, âgée de soixante-six ans. Ce fut son aumônier qui, en 1378, fonda l'hospice existant encore aujourd'hui.

Neaufles n'est plus, tant s'en faut, ce qu'il était jadis, alors qu'il avait des rois, des reines & des papes pour hôtes. Peu à peu, c'est-à-dire lorsque l'art de la guerre fut entré dans une voie nouvelle, & que ses antiques forteresses, devenues inutiles, furent démantelées, de ville il se rapetissa en village. C'en est donc un aujourd'hui d'au moins douze cents habitans, tout montueux, tout buissonneux & tout pittoresque, où la culture se fait entre les habitations & protégée de haies vives ; un village aussi imprenable, en cas d'insurrection, que les célèbres *bocages*

de la Vendée, naturellement défendu qu'il est par ses montagnes presque à pic, ses ravins, ses sinuosités de chemins, de sentiers & de clôtures vives impénétrables à l'œil, mais aussi un village sans aucun débouché commercial, littéralement réduit à ses propres ressources en culture, & isolé entre deux grandes voies de communication, les routes nationales de Rouen & d'Evreux, comme un navire échoué entre deux courants contraires.

Neaufles a gardé une partie de son ancienne tour, dont, — singularité qui donne le vertige, & une peur insurmontable d'être écrasé sous son éboulement, à qui du sol ose la contempler dans toute sa hauteur; — les deux tiers au moins de la circonférence existent encore au sommet, quand au pied il n'en reste que la moitié à peine, & encore toute dégradée, fouillée jusqu'à jour, par les hommes & le temps. Ça été le cardinal Mazarin qui, vers 1697, en ordonna la démolition, en même temps que d'une partie de toutes les forteresses dangereuses du royaume. Jadis un souterrain venait aboutir du château de Gisors à cette tour (1); de là au Château-

(1) Ce souterrain existe encore, bien qu'effondré, sans doute, dans plusieurs parties de son parcours. Lorsqu'en 1848 et 1849, M. Thierry, maire de Gisors, fit faire des recherches, des fouilles dans plusieurs endroits des Remparts et de l'enceinte du Château : — recherches inutiles, mais dont on ne doit pas moins lui savoir gré, sous le rapport artistique et archéologique; — n'eût-il pas mieux valu, ce nous semble, que l'on s'entendit avec la municipalité de Neaufles, pour entamer le travail de découvertes à Neaufles même, puisqu'on sait pertinemment que l'entrée de ce souterrain est sur le plateau même de la tour, qu'il n'y a que

sur-Epte, & du Château-sur-Epte au Château-Gaillard, près les Andelys.

Sur le plateau, entre la Tour & l'Hospice, & protégé par les barbacanes & les meurtrières du fort, était jadis le château de Neaufles, qui, du XVIIe au XVIIIe siècle fut transporté au pied de la montagne, à l'extrémité Est du village. La tour, les bois qui en garnissent les abords, ainsi que ce dernier

---

quelques pierres à lever pour en découvrir l'orifice, que des habitans de Neaufles, encore existans aujourd'hui, y sont descendus jusqu'en vue de la double grille qui entoure le tombeau du *Prisonnier de Gisors et celui de sa fille*, — fille de la reine Blanche d'Evreux; — mais qu'ils ont été contraints d'abandonner leurs explorations à cause de l'air méphitique qui les asphixiait. Donc, tout porte à croire que ce souterrain, où trois hommes marchent aisément de front, descend en biaisant le long de la côte jusque derrière l'hospice, que de là il incline vers la rivière, passe dessous, et se dirige ensuite en droite ligne sur le château de Gisors.

Puisque le gaz délétère a pu seul entraver leurs recherches, qu'aucun obstacle matériel ne s'opposait à leurs pas, ne pourrait-on, afin de ne point exposer inutilement la vie des hommes, creuser de distance en distance des puits sur la voûte du souterrain, qui, non-seulement établiraient un courant d'air libre, mais aussi laisseraient tous moyens à la chimie de purifier complètement l'air vicié, ce qui permettrait alors d'exécuter les travaux sans aucun danger.

Or, comme il est ici question de recherches, de fouilles, nous dirons que dans ces derniers temps il a été découvert aux environs de la tour, des vases pleins de monnaies anciennes, des casques, des armures, des armes antiques, etc. (*M. Ambroise Letellier, de Neaufles, ancien professeur au collège de Gisors, qui nous a communiqué ces particularités, a vu lui-même tous ces objets.*) Mais ces reliques sacrées de nos ancêtres, tombées qu'elles furent en des mains ignorantes ou rapaces, ont été vendues, dilapidées, perdues enfin !

château dont nous venons de parler ; & qui est aujourd'hui une ferme, étaient, avant la vente des biens d'émigrés, à la duchesse de Rohan-Chabot. Ils ont ensuite appartenu au comte de Lagrange, propriétaire du château de Dangu & de ses innombrables attenances. Plusieurs parties en ont été tout récemment distraites, entre autres la tour ainsi que les bois qui l'avoisinent, actuellement en la possession du sieur Levasseur, habitant de Neaufles, qui, y ayant découvert l'été dernier la présence de deux puits au pied de la tour, les a fait vider du comble au fond. Ils ne contenaient que des pierres provenant de la tour et des murailles d'enceinte comme remblais, & on les a incontinent remplis de nouveau avec de la terre & des débris.

De haute antiquité il existait dans la rue principale de cette commune, & non loin du presbytère, une verrerie de bouteilles & de verroterie ; ce n'est que depuis la révolution de 89 qu'elle a été supprimée. Le dernier verrier, dont le fils, ancien soldat de l'Empire, existe encore & demeure à Neaufles, se nommait Léveillé. — Indépendamment du jeune maître d'école communale qui, d'inspiration, & par sa seule intelligence, est parvenu sans en avoir jamais rien appris, — du moins nous l'a-t-il affirmé, — à construire un jeu d'orgues tout entier, menuiserie, tuyaux de zinc & de sapin, registres, touches, soufflets, pédales, etc., enfin tout ce mécanisme intérieur & extérieur si compliqué, & dont il a obtenu les résultats les plus satisfaisants, de l'avis même des connaisseurs ; une chose des plus rares

que possède encore Neaufles par le temps qui court, c'est un administrateur zélé, intelligent & infatigable; un maire qui, dans les cinq premières années de son entrée en fonctions, & avec seulement aussi de très minimes subsides de sa commune, — car à force de démarches, d'instances, il avait su se créer des ressources ailleurs! — fit construire — un pont en pierre, — une maison commune, — consolidé & embelli la presque totalité de l'église qui tombait en ruines, — fait établir une pompe sur un puits de cent-trente pieds de profondeur, en partie effondré, — réparé & remis en état de propreté l'école des Sœurs, l'hospice & sa chapelle, — & enfin recréé toutes les routes. Les faits parlent ici d'eux-mêmes. Cet homme honorable est M. Abel Le Père, du château de Grainville, sur le territoire de Neaufles; homme à qui ses administrés ne sauraient vouer trop de reconnaissance... Mais, hélas! & l'espèce humaine est ainsi faite, quiconque se dévoue au bien, ne doit s'attendre qu'à l'ingratitude.

VESLY.

A 12 kil. sud-ouest de Gisors.

C'est le village le plus riche de tous nos environs, & le plus somptueux en fermes de premier ordre & en splendides habitations bourgeoises. Bien que situé sur un plateau; ce pays est abondamment alimenté d'eau par les nombreuses sources qui découlent de la côte qui le domine vers l'orient, & dont les écou-

lements sont encaissés & dirigés dans des espèces de tuyaux de drainage. Dans la vallée entre Vesly & Authevernes, est une source d'eau très-ferrugineuse. En 1848, l'un de ses cultivateurs, M. Mignot, ancien maire de cette commune, a été sur le point de se voir nommé membre de la Constituante.

NOYERS.

8 kil. ouest-sud de Gisors.

« Noyers, — écrit M. L.-L. Gadebled, & que nous ne pouvons mieux faire que de transcrire, — a eu » pour seigneur au commencement du XVII[e] siècle, » François Sublet, surintendant des finances & des » bâtiments sous Louis XIII. » (Il est mort à Dangu en 1645, à l'âge de 59 ans, après avoir été seigneur de ce pays durant quatre années, le château lui ayant été adjugé par décret en 1641. Ses restes mortels furent inhumés en l'église du noviciat des Jésuites de Paris.) « Depuis plus de trente » ans, cette terre a été possédée par M. Barbé de » Marbois, qui l'avait achetée au retour de son exil » à Cayenne. Il y habitait souvent, & y est mort en » 1837. Cette longue résidence a valu à la contrée » des bienfaits publics, dont le donateur, peu de » temps avant sa mort, confia les plus importans, » pour être répartis selon ses volontés, à M. Antoine » Passy, alors préfet du département, aujourd'hui » député de l'arrondissement des Andelys. La com- » mune de Noyers a été dotée de fontaines pu-

» bliques, d'une maison d'école avec fondation pour
» l'instituteur, & d'une rente de cent-cinquante
» francs pour aider les habitans à convertir en tuiles
» les couvertures en chaume: 4,000 fr. ont été destinés à l'amélioration des écoles, & 8,000 fr. à la
» réparation des couvertures dans le canton de
» Gisors; enfin, pour tout l'arrondissement, 20,000 f.
» ont été donnés en faveur des couvertures, &
» 25,000 fr. pour les écoles. M. de Marbois a publié
» quelques ouvrages utiles sur l'agriculture, &
» d'autres qui ont rapport aux évènements de sa
» vie. » Ce château appartient depuis à un riche cultivateur de Noyers, M. Roycourt, père.

DANGU.

6 kilomètres ouest-sud de Gisors.

Les forteresses de Dangu, Courcelles, Trye-Château, Chaumont & St-Paër, avaient également été élevées dans les XIme & XIIme siècles, au fur & à mesure que le besoin s'en faisait sentir, & que sur ce point les guerres prenaient plus d'extension. Nous voyons le sire de St-Paër accompagnant Guillaume-le-Conquérant à son passage en Angleterre ; dès le milieu du XIme siècle, le Conquérant tenant à Dangu une des garnisons qu'il opposait sur sa frontière au roi de France; à sa mort, Guillaume, comte d'Evreux, s'emparant du château-fort de Dangu, & en chassant la garnison; & en 1174, dans le combat qui eut lieu entre les armées de Henry II & de Louis le

Jeune, dans la plaine qui sépare Courcelles de Gisors, Enguerrand de Trye fait prisonnier par Guillaume de Mandeville, qui brûla du même coup Trye & Chaumont.

Du reste, Dangu était pour la défense limitrophe de la Normandie, une place presque aussi importante que Gisors même. Aussi les rois de France tenaient-ils à honneur & profit de la posséder. Les plus importantes fortifications en furent faites, en même temps que celles de Gisors, par Guillaume-le-Roux, à la fin du XIme siècle. Le château de cette époque occupait l'éminence sur la rive gauche de l'Epte, & se composait d'un donjon et de deux tours. On peut encore en juger par trois mamelons de terre qui en sont les vestiges.

Louis-le-Gros étant venu, avec une forte armée, l'assiéger en 1119, le gouverneur se retira vers Gisors, en mettant le feu à la place. Henry II, vers 1160, la releva ; puis en 1196, Philippe-Auguste l'assiégea & la prit. En 1197, Guillaume Crespin la livre traîtreusement à Richard Cœur-de-Lion qui l'approvisionne ; mais à peine celui-ci est-il parti pour l'Auvergne, que Philippe-Auguste s'en rend maître, & ne laisse sortir la garnison que moyennant 500 marcs d'argent, avec lesquels il élève autour de cette place de nouvelles fortifications. Le gué de Dangu servit alors de passage aux armées des deux rois. L'année suivante, Richard lui enlève Courcelles, Boury & Cérêfontaine. Vers l'an 1400, Dangu passa par alliance à Jacques de Bourbon, qui abandonna le château de la rive gauche, & fit bâtir une

nouvelle forteresse sur l'emplacement du château actuel. Cette forteresse, après la prise de Gisors, se rendit en 1419 au roi d'Angleterre. En 1449, elle se soumit à Charles VII. En 1590, le duc du Maine y envoya de Gisors des troupes qui la battirent avec deux pièces de canon ; tout fut pillé & incendié. Dangu appartint, vers le milieu du XVIme siècle, à la maison de Ferrières; puis dans le XVIIme, à celle de Montmorency. Le maréchal de Luxembourg y résida. Jacques Deschamps, auteur d'une traduction d'Isaïe, mort en 1759, en a été curé.

Au moyen-âge, Dangu était en plus une seigneurie de certaine importance politique. Dans l'échiquier de Normandie que les ducs avaient établi, tribunal composé des principaux seigneurs & des premiers du clergé de la province, & qui, tantôt à Rouen, tantôt à Caen ou à Falaise, rendait la justice en dernier ressort, il n'y avait dans l'arrondissement actuel des Andelys que deux baronnies qui donnassent le droit d'y assister : celle d'Heuqueville et celle de Baudemont, ainsi que la franche-vavassorerie de Dangu, équipolée à baronnie. Il ne reste plus à Dangu aucun vestige des anciennes forteresses ni du manoir féodal; le château actuel, dont la construction ne paraît pas remonter plus loin que le XVIIe siècle, avait été bâti en immense fer-à-cheval, & en amphithéâtre au-dessus des terrasses de cuisines & offices. Mais avant même, pensons-nous, qu'il ait appartenu au célèbre baron de Breteuil, qui fit construire à ses frais une route de la chaussée de Dangu jusqu'au haut du Mont-de-Magny, & que l'on nomme toujours

le chemin du baron, les deux tiers en étaient déjà démolis.

Pour couronner cette notice par une actualité, nous dirons que les nobles châtelains d'aujourd'hui, la famille comtale de Lagrange, y ont fait établir, dans l'enceinte du petit château, une charmante salle de spectacle, & s'y donnent, deux ou trois fois certains étés, la récréation de jouer là haute comédie & l'opéra-comique, mais joués de façon à se faire envier même des comédiens d'élite. Voici, du reste, pris au hasard sur l'un de leurs programmes, le nom de ces acteurs improvisés :

Mmes	et MM.
La Princesse LABANOFF ;	Le Prince PONIATOWSKI ;
La duchesse D'ISTRIE ;	*Les marquis, comtes, etc.*
La Comtesse DE GOUY ;	DE LA FERRONNAYS ;
La Comtesse D'ENGLESQUEVILLE ;	D'ARAMON ;
	DE MAGNIEU ;
	DE CHAMPAGNY ;
	DE MÉRY ;
	A. DE LA FERRONNAYS.

Inutile d'ajouter que les principaux spectateurs de ces représentations sont des ministres, ambassadeurs, préfets, princes, ducs, etc. ; & que cependant M. le comte de Lagrange a la gracieuseté de faire distribuer des billets à foison dans toutes les classes de la société de Gisors & des environs. Tant que vécut Mme de Lagrange, mère, l'un des hôtes intimes & assidus du château était l'abbé Olivier, ancien curé de St-Roch, & alors évêque d'Évreux.

Comme industrie métallurgique, est à Dangu une superbe usine à cuivre & à zinc appartenant à M.

de Lagrange ; et comme professions exceptionnelles, une fabrique de dominos, ainsi qu'une de pincellerie fine, pour le tableau, la dorure & la carrosserie, tenue par Mme Fillion, de Paris, dont les produits ont obtenu une médaille à l'Exposition universelle.

Egalement à Dangu, & de temps immémorial, dès la nuit qui précède la fête de St-Jean d'été, il s'y forme une agglomération de personnes des deux sexes d'au moins dix lieues à la ronde. Ce sont des domestiques de ferme, hommes & femmes, filles & garçons, qui viennent se louer pour une année. Sitôt que le jour commence à poindre, quelle agitation ! quel tumulte ! quel tohu-bohu !... Les maîtres examinent, questionnent, offrent leurs conditions ; les domestiques débattent, acceptent ou refusent : mais le denier à Dieu donné, le contrat est signé.

Et le lendemain, c'est la fête paroissiale, la fête des plaisirs & des évolutions de toute nature : Bacchus, Therpsycore & l'Amour y trouvent chacun leurs fervents adorateurs.

COURCELLES.

3 kil. sud-ouest de Gisors.

Sans contredit, de tous nos alentours, les plus belles ruines, les plus pittoresques, les plus dignes de l'artiste & du poète, sont celles de l'ancien château-fort de Courcelles. Ici un pan de mur écroulé ; là, des masses de pierres qui surplombent, & sous lesquelles on ne s'avance qu'avec une terreur

superstitieuse ; car il semble qu'il suffirait d'une fantaisie des génies dans les mains desquels elles paraissent suspendues, ou même alors que le bruit de vos pas seulement, ou le son de votre voix, de même que pour les avalanches, pour tout d'un coup rompre le charme, & vous engloutir sous leurs décombres. Plus loin une tour carrée où l'on distingue encore la conformation des anciennes chambres, des antiques & mystérieux escaliers dérobés, & dont il ne reste plus, pour ainsi dire, que les traces noires sur les fauves murailles pour en attester l'existence. Puis, partout, les bras vigoureux du lierre qui s'étreignent, s'enlacent, s'incrustent dans la pierre ; & qui, indépendamment de l'essence de vétusté dont il imprègne ces ruines, les vivifie de son feuillage toujours vert, & les cimente de ses rameaux noueux & vivaces.

A Courcelles aussi, dans un recoin de cet ignoré village, est un délicieux réduit, une charmante place de fête, entourée d'arbres & de haies vives, & presque au milieu de la prairie.... Eh bien! dire que la civilisation a été aussi fourrer son nez par là!... & que maintenant on y voit, le jour de sa fête patronale, — en plein été, à l'Assomption! — au beau milieu de la place, une détestable tente de charpente & de toile, aux planches poudreuses & raboteuses, & que l'on cloue brutalement sur le frais & moëlleux tapis de verdure... — Oh! avant que cette innovation ne soit venue planter son prosaïque drapeau au milieu de nos réunions à ciel ouvert, c'était pourtant bien plus agreste, plus champêtre, plus poétique

enfin! Au lieu de cette lourde musique qui, au sein de la campagne, vous rappelle la ville, vous dansiez accortement sur la pelouse, sans prétention, sans décorum, au son du modeste crin-crin & du joyeux fifre, dont, soit dit en passant, les concertans vous écorchaient bien un peu les oreilles, & vous brisaient le tympan en frappant de leur pied la mesure sur le fond du tonneau où ils étaient magistralement perchés; ou bien encore par les cris des gamins qui se disputaient, — qui un morceau de pain d'épices, — qui une petite fiole de bonbons de plâtre anisé, — qui une tasse de porcelaine — en terre de pipe.... Qu'importe, on trouvait là de la bonne & franche gaîté, assaisonnée de petite piquette & de gâteaux d'un sou: & c'était moins cher & bien plus amusant qu'aujourd'hui.

BOURY et VAUDANCOURT.

5 kil. sud-sud-ouest de Gisors.

Au-delà de Courcelles, & au revers de sa butte prolongée, sont Boury & Vaudancourt, tous deux assis dans la même vallée, & se regardant, aspirant l'un vers l'autre comme les palmiers du désert d'Engadd. Au premier de ces villages, il ne reste plus qu'une tour attenant à la ferme, comme trace de ses antiques fortifications. Au lieu d'un point de mire guerrier, c'est aujourd'ui une charmante retraite toute sillonnée de sources vives qui y répandent une suave fraîcheur, tout en ajoutant à l'agrément

du paysage ; & qui, comme illustration, vient, il y a quelque dix ans, de recevoir dans les murs de son champ de repos, les dépouilles mortelles d'un de ses bienfaiteurs, du noble comte de la Ferronnays, ambassadeur en Russie & ministre des affaires étrangères sous la Restauration. C'est à Rome qu'il est mort; & son fils, par un sentiment que toute âme élevée peut comprendre, a voulu avoir les restes de son vénéré père auprès de lui.

Le château de Boury, situé au fond du vallon et presque au centre du pays, a longtemps appartenu aux seigneurs de Boury. Il a ensuite été la possession de M. de La Ferronnays, et quelques années après sa mort il est passé en d'autres mains, et a bien menacé de tomber dans celles de la rapace bande noire de démolisseurs. Alors tout en aurait été dit.

Boury possédait, il y a peu d'années encore, un jeune et savant instituteur natif de Vaudancourt, nommé Hersan, membre de l'académie de l'Oise, et que l'on peut, à bon droit, considérer comme l'historiographe de Gisors et de ses environs. Il habite actuellement notre ville, et est en cours, au moment que nous écrivons ceci, de faire paraître dans le journal Le Vexin une série d'articles sur l'histoire de Gisors. Bien qu'enfourchant l'un et l'autre notre Pégase au même point de départ, nous ne suivons pas le même chemin; et s'il en vient, ainsi que nous, à publier son œuvre, nous ne nous nuirons en aucune façon. Nous proclamons même que son livre sera bien plus apprécié que le nôtre des archéologues et des savants; car autant M. Hersan est collection-

neur autant nous le sommes peu. Quoique nous puissions être aussi studieux l'un que l'autre, sans flatterie ni basse humilité, personnellement notre genre intellectuel n'étant pas le même, il faut bien que la Providence aide un peu à nos recherches : surtout que dame Fantaisie nous marche si souvent sur les talons.

Son desservant actuel, M. Colmain, ex-professeur au Séminaire de St-Germer, est de plus, harmoniste & compositeur distingué. C'est à ces nobles délassements qu'il emploie, dit-on, tout le temps que son sacerdoce lui laisse.

Ce petit village est doté d'un notariat & l'un des plus anciens du département de l'Oise. Son notaire aujourd'hui en fonctions, M. Tourtille, dès longtemps déjà a été constamment réélu secrétaire de la Chambre des Notaires, & dernièrement encore il était membre du Comité de l'Instruction publique.

Il y a peu d'années existait encore une de ces natures, de ces gloires qui, à elles seules, peuvent projeter tout l'éclat d'une illustration sur le pays qui les a vu naître. C'est de Louis-François-Elie Pelletier, né à Boury le 12 Mars 1771, dans le donjon de l'ancienne forteresse, que nous parlons. Il était fils de M. Pelletier, fermier-receveur de la seigneurie de Boury. Dès l'âge de quinze ans son père lui fit conduire la charrue ; mais en 91, aussitôt qu'éclatèrent de toutes parts les guerres agressives contre la république naissante, son jeune sang bouillonna, une noble ardeur, un saint enthousiasme s'empara de lui, & de laboureur

il se fit soldat. Sans parcourir la nombreuse période de ses fastes militaires, puisque l'histoire s'en est chargée, nous dirons que vers 1813 il fut fait, par l'Empereur, général de division, grand officier de la légion-d'honneur, & créé comte de Montmarie. Sous la Restauration il fut en outre décoré des ordres de Commandeur de St-Louis, Chevalier des ordres royaux & militaires de St-Henry de Saxe, Maximilien-Joseph de Bavière & Charles-Frédéric de Bade. Il a cessé de vivre le 17 Février 1854.

Son frère, Aimé-Sulpice, né aussi à Boury le 14 Novembre de l'année suivante, ainsi que lui se voua tout entier à la défense sacrée de la patrie. C'était pour ces temps-là une chose toute simple, toute naturelle, car le même cœur battait dans toutes les poitrines ; mais néanmoins que c'était glorieux, imposant, formidable, de voir ainsi tous les fils de la même mère abrités sous les plis du même drapeau !..... — Celui-ci est mort général baron de Montmarie, le 2 Novembre 1813, des blessures qu'il reçut à Leipsig ; & sa veuve se remaria par la suite au comte de Guernon-Ranville, ancien ministre sous Charles X.

Le château de Vaudancourt, construit sur le point le plus culminant du village, était également à la famille de Boury. Sa façade principale domine une magnifique terrasse, un jardin en contrebas enrichi de pièces d'eau ; et sa vue embrasse tout le vallon. Il est aujourd'hui la propriété du comte d'Houdetot, député, et la résidence du général d'Houdetot, son frère.

MONTJAVOULT.

A 8 kil. sud de Gisors.

Au-dessus, et dominant toute la contrée, est Montjavoult, *(Mons Jovis)* ou mont de Jupiter, l'Olympe des Vexins, aux flancs duquel se tortillent ses réseaux de blanches maisons, qu'on voit scintiller au soleil comme les écailles d'un immense serpent; couronne de pierre d'où l'on aperçoit à une distance d'environ pourtant seize lieues, — par la route, mais non à vol d'oiseau, — le sommet de tous les monuments de la capitale.

BOISGELOUP.

A 2 kil. sud de Gisors.

Le Boisgeloup, annexe de Gisors, avait jadis un château, dont les seigneurs conservèrent la coutume de livrer les jardins aux plaisirs du public le jour de la fête, quasi la dernière des environs. Ainsi que tant d'autres il a été converti en ferme. A ce château attient une chapelle assez curieuse par son architecture extérieure. Elle fut dévastée pendant 93, et demeura fermée jusqu'à nos jours, où elle vient d'être restaurée et rendue au culte. Bien que l'on officie au Boisgeloup les dimanches et fêtes consacrées, toutes les cérémonies, telles que baptêmes, mariages, enterrements, etc., se font à la métropole. Le Boisgeloup fait partie intégrante de l'administration de Gisors, et ses habitans sont également appelés à

faire partie du conseil municipal. Avant, comme depuis la nouvelle loi du suffrage universel, le Boisgeloup a toujours voté à Gisors.

CHAMBORS.

A 3 kil. sud-est de Gisors.

Chambors, — qu'il ne faut pas confondre avec le riche joyau donné en apanage au duc de Bordeaux, — n'a de digne de remarque que ses carrières de pierres dures et rocailleuses, dont l'extraction se fait par feuilles ou couches, et dont les pierres, comme dénomination spéciale, sont appelées du nom du pays. Son ancien château eut jadis pour possesseur M. de Laboissière, comte de Chambors, de Lattainville, de Beaugrenier, etc. Ce gentillhomme, pour conséquence d'une disgrâce à la cour de Louis XV, fut condamné par le roi à faire démolir et raser tout le deuxième étage de son château. Plus tard, Louis XVI octroya à son fils le droit de le faire réédifier ; mais la révolution survint, et tout demeura comme par le passé. Il en reste encore quelques vastes bâtimens, et c'est aussi actuellement une ferme.

CHAUMONT.

A 9 kil. est de Gisors.

A n'en pas douter, vu qu'il est si aisé de l'établir par la nudité encore actuelle de végétation sur le sommet de sa montagne, l'étymologie du nom de ce

pays vient de *Mons Calvus* que l'on aura francisé par *Chauve mont*, puis, comme abréviation, par le nom qu'il porte aujourd'hui.

De même que beaucoup de nos forteresses environnantes, maintes fois Chaumont a été pris, repris, saccagé, brûlé et reconstruit. Sur le plateau qui domine la ville, il ne subsiste plus que quelques fragmens informes de son antique couronne de forteresses; ainsi qu'une petite chapelle votive, d'architecture gothique, bâtie il y a environ douze années sur le point le plus culminant, par les comtes de Chaumont, seigneurs de Quitry, pour y recevoir les restes mortels de leur famille. Il y a peu d'années qu'un des leurs, mort soldat en Algérie, y a été inhumé.

L'église, du XVme au XVIme siècle, est assez curieuse d'ensemble au dehors. La seule chose néanmoins qu'il y ait à y remarquer pour son effet à première vue, indépendamment d'une verrière longue et étroite du plus mauvais goût, sur la face latérale de droite et dominant la ville, c'est le portail de gauche, pitoyable pastiche du même portail à Gisors. Parmi sa sonnerie, est un carillon qui joue l'air de l'hymne St-Jean. Seulement, à la première heure il n'en joue qu'un fragment, et va ainsi en progressant, d'heure en heure, jusqu'à la douzième où il exécute l'air tout entier. Cette église se trouvant élevée en amphithéâtre, presque au sommet de la butte, il faut, du centre de la ville, gravir près de quatre-vingts marches pour y arriver; et dans ce parcours, c'est-à-dire sur le palier du milieu, se trouve une source qui forme fontaine dans un bassin de pierre.

Généralement l'intérieur de l'église est morne et nu ; ce qui uniquement l'enjolive, ce sont deux tableaux donnés par le gouvernement dynastique à la ville de Chaumont, l'un grâce à l'intervention de feu l'honorable marquis de Mornay, alors député de l'Oise en 1840, et l'autre, un très beau baptême de Jésus au désert, placé en regard du maître-autel, et le couronnant, que la ville doit à l'obligeant concours de M. le comte de La Ferronnays, en 1847, en plus de deux chapelles latérales, celles de la Vierge et de St-Louis, décorées avec richesse et goût.

Les stalles du chœur méritent de fixer l'attention par leur originalité. On y remarque plusieurs bas-reliefs, — grossièrement sculptés sur chêne et d'un dessin antédiluvien, il est vrai, — mais désopilans de naïveté. Immédiatement à gauche, en entrant dans le chœur, — c'est la tentation au paradis terrestre, — où l'on voit, à travers les branches d'un arbre quelconque, — mais ce n'est pas un chêne, car le fruit est plus gros et moins amer, sans doute, — le serpent montrant sa tête *de loup* ; — loup ou serpent se sera dit l'artiste, c'est toujours un animal malfaisant ; — debout de chaque côté de l'arbre, sont Adam et Eve, tenant de leur main qui avoisine l'arbre, — c'est-à-dire l'un la droite et l'autre la gauche, — *chacun une pomme,* et chacun aussi, de la main opposée, cachant sa nudité, pour remplacer la feuille de vigne traditionnelle. On y voit, du reste, que notre aïeule Ève n'est pas de nature chinoise, — à en juger par ses pieds. — Puis c'est Caïn tuant Abel, et vêtus chacun d'une....... *tunique*. Il paraît

que dès lors l'industrie avait déjà fait de rapides progrès. Puis St-Georges; — St-Antoine et son compagnon obligé; —le sacrifice d'Abraham; — David et Goliath , — etc. — Les quelques verrières encore subsistantes , sont de la belle époque de la Renaissance.

Chaumont a pour promenade spéciale un charmant retrait nommé la Foulerie. Ce pays n'a , il est vrai , aucun débouché commercial ; mais la partie saillante de sa population est la riche bourgeoisie , et c'est ce qui éparpille un peu d'aisance et de bien-être sur tous.

Un jeune poète natif de Chaumont , M. Paul Avenel , vient de se révéler tout récemment au public littéraire, par la publication d'un charmant volume de poésies intitulée : — *Alcôve et Boudoir,* scènes de la comédie humaine , — et qui contient de très-jolis vers.

TRYE-CHATEAU.

A 4 kil. est de Gisors.

Trye-Château a encore un porche à l'une des deux anciennes entrées de sa forteresse qui , bien qu'à moitié en ruines, n'a cependant de curieux que son antiquité. De son château primitif, il ne subsiste plus que quelques bases des primitives tourelles , et un donjon que J.-J. Rousseau habita pendant une phase de son exil , sous la haute protection du prince de Conti, auquel appartenait ce domaine. — Il y a quelques années, posée dédaigneusement le long du mur extérieur, on voyait une pierre tumulaire récemment

découverte, et qui devait être d'une origine très-reculée. Cette pierre représente un guerrier de haute stature. portant dalmatique et baudrier façonné. Ce château appartient aujourd'hui à M. le comte de La Ferronnays, digne continuateur de souche, cœur humain et généreux s'il en fut, Providence des affligés.

Au milieu de la rue principale, vis-à-vis la place, est une maison construite en pierres de taille, à fenêtres cintrées et ornées de quelques sculptures, dont l'intérieur est assez spacieux, et qui, par sa richesse comparative avec les masures qui l'environnaient, fut jadis, sans doute, la demeure du gouverneur, et sert maintenant de local pour la mairie.

Quant à l'église, elle n'offre de tranchant que certaines parties de sculpture au portail qui est, dit-on, du IXe siècle, et au pourtour des croisées. Le précédent propriétaire du château, M. Poulet, y a dépensé quelques milliers de francs pour la restaurer et la décorer à l'intérieur.

Au milieu de cet important village, sur la rivière la Troëne, est une superbe filature de laines, mais qui malheureusement pour la population ouvrière, n'a jamais pu réussir. Et pourtant, ne fut-ce que sous le gouvernement provisoire, elle avait eu de l'Etat une allocation de cent-mille francs pour faciliter l'association entre patrons et ouvriers. Cette manufacture appartient aujourd'hui aux MM^{rs} Davillier, de Gisors ; mais par certaines clauses de bail, pensons-nous, elle est encore, au moment actuel, en non activité.

De tout temps Trye-Château a été le Longchamps de Gisors ; et le jour de sa fête, — la Madeleine, — sur tout son parcours la route est encombrée de véhicules et de promeneurs. Jadis nos pères s'y embarquaient gaîment et pédestrement vers les deux ou trois heures d'après-midi. Arrivés à Trye, ils allaient, comme en pélérinage, chez Cadet Michaud ; et là, tous attablés de joyeuse compagnie, ils savouraient la fine gibelotte, la tarte franchipane, et se délectaient de clairet vermeil, en entremêlant chaque gorgeon de couplets émoustillans; puis entendait-on le signal des ménétriers? tout aussitôt chacun faisait cercle autour d'eux, et regardait exécuter la première contredanse, qui toujours était dansée par la haute société des environs. Ensuite tous les rangs se confondaient, s'éparpillaient, s'amusaient chacun à sa guise. — Plus de tout cela aujourd'hui, et un froid décorum a remplacé le franc laissé-aller. Non seulement la société ne fréquente plus que magistralement ces fêtes, mais encore l'épidémie a atteint jusqu'aux classes les plus infimes : — telle, maintenant, qui se sait un ruban de plus à son bonnet ou un peu plus de dentelle à son fichu, ne regardera pas celle qui en a moins; tel, aussi, qui se suppose un écu de plus dans son gousset, passera fier et la tête cambrée auprès de celui auquel il en croira moins. Et puis encore on en est venu graduellement, à ce que l'heure où commence à présent ces fêtes, est celle de laquelle on en revenait jadis. Nous doutons fort que les mœurs publiques aient beaucoup gagné à ce changement. — Enfin, pour conclusion,

nous dirons que depuis plusieurs années déjà, la fatale tente est venue aussi donner le coup de grâce à cette charmante fête.

Nous devons également la notice biographique suivante à la bonne amitié de M. Hersan :

—Dupuis (Charles-François), est né en 1742 à Trye-Château. Il était fils de l'instituteur de cette commune qui lui donna l'instruction élémentaire. Ensuite il l'envoya au collége de Gisors ; et plus tard le seigneur de la Roche-Guyon le prit sous sa protection et lui fit achever ses études. Il devint successivement professeur d'éloquence au collége de France, membre de l'assemblée législative et de l'Institut. Ce savant est célèbre par ses recherches sur la mythologie et les constellations. Il publia en 1779, dans le Journal des Savans, une lettre sur Janus ; en 1780, une autre sur Minerve ; puis un mémoire sur l'origine du Zodiaque et des constellations, inséré, en 1781, dans le 4me tome de l'Astronomie de Lalande. Il publia en outre : — Mémoire sur les douze Travaux d'Hercule; Origine de tous les cultes, ou la religion universelle, Paris (1795), 3 volumes in-4o et 12 vol. in-8o ; — Mémoire explicatif du Zodiaque chronologique et mythologique, Paris (1806) in-4o ; — Mémoire sur celui de Dendera, etc., etc. Il a laissé de nombreux manuscrits. Ce savant illustre et infatigable pour les recherches scientifiques est mort en 1809.

TRYE-LA-VILLE.

A 5 kil. nord-est de Gisors.

Trye-la-Ville, à quelques pas de Trye-Château, est

aujourd'hui un village de peu d'importance. Ce qui lui donnait jadis de l'animation, de la vie, n'existe plus pour lui dès longtemps déjà : c'était la route de Gisors à Beauvais, passant au centre du pays; mais cette route étroite & montueuse a été abandonnée tout aussitôt qu'a été créée la nouvelle, passant par Trye-Château, vers la fin du XVIIe siècle. N'était son château , ses deux moulins à blé, — & surtout la filature de Trye-Château — quand elle fonctionne, — qui lui communiquent encore un peu de leur mouvement & lui procurent quelque aisance, il serait bientôt tombé à néant, vu qu'il n'y a pas moins industrieux q e la plupart de ses habitans.

L'église, bien que sombre, a quelques parties assez curieuses ; & prouve seule, par son genre de structure, que ce pays a dû être autrefois plus considérable qu'il ne l'est maintenant.

HÉNANCOURT-LÉAGE.

8 kil. nord-est de Gisors.

Dans la même vallée, & sur le même cours d'eau que Trye-la-ville & Boutencourt (dont nous nous abstiendrons de parler, afin de ne pas avoir à raconter la ridicule comédie de son *curé sorcier*, d'il y a dix ans à peine), c'est Hénancourt-Léage, village livré à lui-même & écarté de tout chemin de grande communication, mais qui, néanmoins, possède, outre une filature située dans la vallée, & non loin de Boutencourt, mais qui, malheureusement, est souvent en non activité, quelques belles fermes, ainsi

qu'une chamoiserie exploitée par un des MM. Josset, de Gisors, qui vient de se voir récompenser d'une médaille à l'Exposition universelle. Une chose exceptionnelle qui distingue ce village, c'est que le chœur de son église est supporté sur une voûte qui embrasse la largeur de la principale rue du pays, & qu'elle est assez spacieuse pour que les charriots de culture, chargés de javelles ou de fourrages, puissent y passer.

LE VAUMAIN.

A 12 kil. nord-est de Gisors.

Au Vaumain, derrière le château, dont la construction est de l'époque d'Henry IV, il y a de remarquable, d'extraordinaire même, une longue & magnifique avenue de houx, dont chaque arbre est au moins de la grosseur d'un chêne séculaire, & qui, dit-on, est d'un prix inestimable. Ce pays, construit *dans la vallée & sur la montagne*, a dû se nommer à son origine *le Vaux-mont*; mais par corruption du patois Picard, on l'aura successivement appelé le *Vaux-min*, puis le Vaumain. Son église construite dans le marais que traverse la petite rivière de l'Aulnette, qui prend sa source à La Bosse, distant de 3 kil., — & vient se perdre dans la Troënne à Trye-Château, — où l'on voit encore les restes de deux anciennes forteresses, l'une dans le bas, à l'entrée du pays, & l'autre sur la côte proche du chemin de la Houssoye, enclavées toutes deux dans les propriétés du vicomte de Pérochelle, — l'église du Vaumain, disons-nous, — est & doit être, — naturellement humide & sal-

pêtrée. Elle n'a pour toute curiosité qu'une Passion en relief, pareille à celle que l'on voit dans l'église de Cérefontaine, & dont nous reparlerons plus tard, —a des personnages peints de couleurs tranchantes & dorés à l'or mat & bruni,—genre Renaissance,— qui, par le fini de l'ensemble & des détails, ne peut qu'être le patient travail des religieux dans le cloître. Jusqu'à ces dernières années son cimetière entourait l'église; mais, ainsi que cela est encore à Boutencourt, village à 2 kil. de là, sur la même petite rivière, en creusant les fosses, l'eau remontait presque à la surface, & les morts étaient littéralement inhumés dans des citernes. Pour remédier à cet état de choses, & ne fût-ce que par respect pour les restes périssables de ceux qui nous sont chers, on vient d'en consacrer un nouveau à quelques pas de là, derrière l'église,— mais sur un monticule. Entre l'église & ce dernier cimetière, tout au bord du chemin de La Bosse, est une source d'eau minérale qui se perd incontinent dans la rivière, & qui fut, il y a quelques années, entouré de maçonnerie, grâce à l'initiative de M. Bigny, ex-maire du Vaumain. Le bas de cette vallée, qui porte le nom de l'Aulnette dans tout son parcours, est coupé de nombreuses sources; & dans la prairie, traversée par la rivière, sont plusieurs beaux étangs abondamment fournis de plongeons, de sarcelles & de poules d'eau.

FLAVACOURT.

A 7 kil. nord-est de Gisors.

Non loin de là est Flavacourt, ayant appartenu

jadis aux Guillaume de Flavacourt, archevêques de Rouen, & qui ressortissait alors du diocèse de Rouen; bien que par la nouvelle division territoriale, il soit aujourd'hui enclavé dans celui de Beauvais. Quelques parties de leur château & des murs qui l'entouraient sont encore debout; entre autres une chapelle qu'il est question de rendre au culte et aux pélerinages de St-Sulpice durant tout le mois de Mai, pélerinages qui lui ont attiré parmi les mères, pour leurs enfans en bas-âge, une si grande vénération & une si entière célébrité dans nos croyantes contrées.

La première fois qu'il est question de Flavacourt dans l'histoire de Normandie, c'est sous Guillaume-le-Conquérant, & lorsque Geoffroi Martel, comte d'Anjou, combattit contre lui sur les frontières du Maine. Du parti de Martel contre son chef naturel, Amaury de Flavacourt, comte Normand, y fut tué dans une embuscade qu'il avait dressée à Guillaume.

L'église, dont la tour est d'un très-bel effet, doit être du XVe au XVIe siècle. Néanmoins, il y a certaines parties de plain-cintre dans une des nefs latérales, qui, par leur genre de sculpture en feston, doivent remonter à la première époque du style roman, & avoir fait partie de l'église primitive. Flavacourt se distingue surtout par ses coquettes sonneries; aussi les prodigue-t-elle en toute circonstance & à tout venant jusqu'à la profusion. Pas de naissance, pas de baptême, de mariage surtout! enfin pas de si petite fête qui ne soient longuement & joyeusement carillonnés. Flavacourt est, de nos environs, la localité où l'aisance est le plus généralement répartie; là,

du moins, s'il y a peu de fortunes à superflu, il n'y a pas non plus de misère absolue; & si l'on y voit, à certains jours, des mendians s'arrêter à chaque porte, ils ne sont pas du pays même, croyez-le bien, mais des villages circonvoisins.

Aussi, comme revers de la médaille, il y a là pour tout étranger ou touriste qui s'aventure dans ce pays, un désagrément qui n'est pas sans quelque gravité. C'est que, si on a par ignorance ou par mégarde oublié de bien garnir sa gibecière de victuailles, — à moins que l'un des habitans ne vous fasse l'aumône d'un morceau de pain comme à leurs mendians, — n'espérez pas sur un boulanger, chacun y cuit pour soi, — vous y êtes littéralement exposés à mourir de faim; vu que même avec votre argent vous n'y trouverez rien à acheter. En voici les raisons: — Les habitans ayant constamment tout ce qui leur faut chez eux, & d'autre part comme il ne passe qu'exceptionnellement des étrangers dans le pays, ce serait une duperie de la part des cabaretiers de se prémunir de vivres qui se détérioreraient ou se perdraient tout-à-fait; ensuite les cultivateurs ayant l'habitude d'apporter chaque Lundi leurs produits au marché de Gisors, crainte de déranger leurs quantités accoutumées, ils ne vous céderaient pas un œuf ou un tronçon de fromage, — même pour le double de sa valeur.

ÉRAGNY.

A 4 kil. nord de Gisors.

Puis Eragny, dont l'ancien château, — ou couvent,

—bâti tout en briques, & à dessins & croix de briques plus foncées, dans la construction des facades de murs, remonte au XVIe siècle. Nous n'avons aucun document historique relatif aux seigneurs ou religieux qui l'auraient habité, & la disposition du bâtiment dans son ensemble n'est pas assez tranchée pour pouvoir établir une conjecture raisonnable. L'escalier, construit également en briques taillées sur place, & disposé par compartiments parallèles, est d'une entente admirable & d'une exécution parfaite. C'est un véritable chef-d'œuvre en son genre. Une petite vis dérobée, sculptée pour ainsi dire dans l'épaisseur des murs, & conduisant du premier étage aux combles, est en tout semblable à l'escalier d'honneur. Indépendamment de leur beauté exceptionnelle, un de leurs principaux mérites est aussi la rareté; car nous croyons fermement qu'on chercherait vainement les pareils ailleurs. Ce manoir est maintenant l'une des plus riches fermes des alentours.

L'église, dont le clocher forme un cône octogone en charpente recouverte d'ardoises, est un des plus curieux de ce genre, vu la hardiesse de son élévation. Dans l'intérieur est, au maître-autel, un contre-rétable de style corinthien, tout en bois de chêne, encadrant un tableau de Vierge d'une belle exécution. Ce fond d'autel provient tout entier de la chapelle des Carmélites de Gisors, & appartient sculpture & peinture, au siècle de Louis XIV. Sur chacune des deux chapelles latérales, est un bas-relief sculpté, quasi en ronde-bosse, & qui ne sont pas, l'un & l'autre, sans quelque mérite. Puis, dans le cimetière, derrière l'é-

glise, & faisant face à la route, est une petite construction votive, assez coquette, assez pimpante de mignonnes sculptures sur pierres de taille.

BAZINCOURT.

A 4 kilomètres nord de Gisors.

Bazincourt, séparé seulement d'Eragny par la rivière d'Epte, village tout bonnement marécageux, montueux & boiseux, n'a rien qui mérite d'être cité, — si ce n'est son ancien administrateur, son ex-maire, qui d'élections en élections a vu se perpétuer ses fonctions & s'accroître la confiance de ses concitoyens — jusqu'à l'époque de 1848, où il a été dépossédé, — vu qu'on lui a supposé des affinités avec certains amis du gouvernement déchu. Cet ex-fonctionnaire est tout uniment un cordonnier nommé Heurteux; mais c'est un homme probe, intelligent, le plus capable, — sauf peut-être le maire de Neaufles, qui a sur lui l'avantage d'une instruction supérieure, — le plus capable, disons-nous de tous ses collègues des communes rurales du canton. — Quant à l'église, le desservant, M. Lemeilleur, poète & théologien distingué, fait tout ce qu'il peut pour l'embellir à l'intérieur.

THIERCEVILLE.

A 6 kil. nord de Gisors.

Une des annexes de Bazincourt, — Thierceville, — était jadis un point très fortifié. Sur le haut du pays, vers le bois, on voit encore les traces bien

distinctes d'une ancienne tour; et partout, dans les champs, dans la prairie, & même dans l'intérieur des habitations, à peu de distance du sol, le soc de charrue ou la pioche du maçon se heurtent très-fréquemment contre les formidables fondations de ces antiques murailles. Cette forteresse servait également de protection & de refuge pour l'ancien couvent de Droitecourt, qui, par lui-même était déjà lieu sacré. C'était ainsi une partie intégrante de la vaste ligne de fortifications qui défendait la Normandie en bordant la rivière d'Epte; & qui, partant de Château-sur-Epte, avait sur son parcours Dangu, Gisors, Thierceville, dont nous parlons, Neufmarché, Gournay, etc. Dans ce hameau, consacré depuis à la culture, habite de nos jours le baron de Montreuil, écrivain religieux à la plume duquel on doit la Vie de plusieurs Saints & Saintes, dont la légende était on ne peut plus obscure auparavant; & depuis la république de Février, il a été successivement membre de la Constituante & de la Législative. Il est aujourd'hui député & maire de la commune de Bazincourt, Devers environ quinze ans, il a fait construire au milieu des jardins de son château, une chapelle gothique dont la crypte tient lieu de serre chaude, & qui, vue surtout de la route de Dieppe, au-dessus de Droitecourt, est d'un effet très pittoresque.

CÉRÉFONTAINE.

A 9 kil. nord de Gisors.

Céréfontaine (1) a un château splendide au-dehors,

(1) Nous ortographions ainsi à dessein CÉRÉFONTAINE, pour lui

mais actuellement d'une nudité déplorable à l'intérieur. Il est surtout remarquable par la singularité de son architecture, en ce que la face du midi est construite toute de goût moderne, tandis que celle du nord est de genre gothique, avec tourelles aux angles, porche & croisées en ogive. Il y a peu d'années cet immense château a été repris en sous-œuvre, & on y a établi des couloirs de cave, à y circuler facilement en calèche. Dans le parc, à quelques pas, Ouest, du château, est une source qui fournit un tel volume d'eau, qu'indépendamment des immenses bassins qu'elle emplit, elle fait tourner deux moulins à farine dans le parcours de cent cinquante mètres au plus de son orifice jusqu'à la rivière, — où elle se perd. C'est de cette source, sans doute consacrée à Cérès, que sera dérivé le nom du pays, *Cereris fons*, — Fontaine de Cérès. Cette source a encore une autre particularité; la voici : — Il existe à la ferme de Champignolles (distante d'environ 2 kil. de Céréfontaine & en dépendant), un puits d'au moins 40 mètres de profondeur, d'un diamètre à peu près ordinaire à l'orifice, & construit perpendiculairement, mais si large au fond, nous a-t-on affirmé, soit par le fait de la construction primitive, soit par des excavations peu à peu creusées par l'eau, qu'un charriot attelé de quatre chevaux y tournerait aisément. Une circonstance étrange s'y rattache : c'est que ce puits

conserver la valeur de son étymologie. Si nous avons raison, — ainsi que pour le — *Vaux-mont*, — *Vaux-min*, — Vaumain, — la corruption n'en sera venue que par la même prononciation picarde; — ou, peut-être encore, par la faute d'un faiseur de lettres qui, en écrivant son enseigne, aura dénaturé le nom.

communique directement avec la source du château, dont nous avons déjà parlé. La preuve évidente en a été acquise il y a une trentaine d'années, & voici comment: — Un des domestiques de la ferme, le sieur Brument, laissa choir un canard dans le puits. Grands furent sa stupeur & son embarras; mais au bout de quelques heures il apprit que le canard, — ce qui n'en est pas un, nous vous l'affirmons! — était retrouvé.... Où? — dans la citerne de la source. Depuis, & chaque fois qu'il y a des réparations à faire au puits, l'habitude s'est perpétuée parmi les ouvriers & domestiques, d'y lâcher un ou plusieurs canards avec chacun un ruban de différente couleur autour du cou, & toujours on les y a retrouvés, soit le jour même ou le lendemain au plus tard.

L'église, du XVe siecle, commencée sur une vaste échelle, a été arrêtée à la naissance de la nef, puis recontinuée seulement sur deux tiers environ de sa hauteur primitive. Elle contient quelques parties très curieuses de sculptures en bois, notamment un Calvaire à découpures gothiques provenant de l'ex-chapelle de Droitecourt, & en tout semblable à celui du Vaumain.

Dans toute la vallée, de Droitecourt à St-Victor, sont des usines à zinc. L'une d'elles est exploitée, dès longtemps déjà, par le général d'Arlincourt, frère du romancier, & les autres par la Vieille-Montagne. Récemment il vient de se créer dans cette même vallée, un laminage de tubes en cuivre appartenant à M. Grout, de Paris, dans l'usine de M. Roland, à St-Victor.

St-GERMER.

A 18 kil. nord-est de Gisors.

Le Coudray & St-Germer sont deux communes qui, bien que distantes l'une de l'autre d'environ trois kil., ont été réunies pour former le chef-lieu de canton (Oise) de : Le Coudray-St-Germer. Le Coudray est construit sur le point le plus culminant de la côte, tandis que son annexe étale sa coquetterie & sa gentillesse dans le fond de l'immense vallée de Bray. Il y a quelques années encore, le maire & le juge de paix avaient leur résidence à St-Germer. Au milieu de la place est un superbe & spacieux double bassin à lavoir, entouré de margelles en pierres de taille, & dont l'un est disposé en abreuvoir. Au nord de la place est l'antique abbaye de St-Germer, dans laquelle subsiste toujours un séminaire. Les principaux bâtimens du couvent n'existent plus, sans doute; ou alors, ce qui en reste est converti à des usages ruraux. Quant à la chapelle, au style simple & correct, petite miniature de St-Ouen de Rouen, elle tombait littéralement en ruines, ç'allait être encore un souvenir de moins;... quand le gouvernement de Louis-Philippe accorda quelques centaines de milliers de francs pour la réédifier.

TALLEMONTIER.

A 13 kil. 1/2 nord de Gisors.

Le nom seul de Tallemontier indique son origine. —Ainsi qu'a été le commencement de beaucoup d'autres pays, jadis un *moutier*—ou couvent,—ce qui est synonime, mais dont il ne subsiste plus de traces, s'é-

leva dans cet endroit, aux confins de l'immense forêt de *Tell*, & aussitôt des habitations se groupèrent tout autour: de là, *Tell-moutier*.—Vu l'accent Picard, c'est encore là une des étymologies les plus irrécusables. Aujourd'hui Tallemontier est un village où se voient, parsemées de distance en distance, comme des cor beilles de fleurs dans un jardin anglais, quelques maisons bourgeoises de très belle apparence.

L'église, assez ancienne déjà, ne présente rien de saillant à relater, si ce n'est une coutume de pays qui s'y rattache:—celle de séparer les sexes pour assister aux offices. Donc, toutes les femmes entrent dans l'église par le portail principal, & se tiennent dans la nef; les hommes par une porte latérale, & restent dans le chœur & les chapelles adjacentes.

L'occupation des hommes, c'est la culture; & généralement le travail des femmes, même à plusieurs lieues à la ronde, c'est la dentelle. Aussi les voit-on toutes, ces femmes de tout âge, ces sémillantes jeunes filles, à certains jours donnés du mois, venir comme en procession chez M. Simon, l'un de nos fabricants émérites de France, apporter leurs *coupes*, et remporter leur petit pécule accompagné d'autres dessins. C'est des mains de ces modestes et habiles ouvrières de la contrée, à vingt ou trente sous au plus de gain par journée de seize à dix-huit heures consécutives de travail, — et c'est là le revers de la médaille! —qu'est sortie la magnifique robe de dentelles du couronnement de Victoria, reine d'Angleterre, et l'une des exhibitions les plus curieuses de cette solennité.

(1) Le moulin à farines de Talmontier, a été dernièrement converti en usine à zinc. Cette usine appartient aujourd'hui à M. Fleury, (de Cérefontaine,) plusieurs fois breveté pour découvertes d'agens et de produits chimiques, dont le zinc est la base, ainsi que pour l'invention d'une nouvelle fabrication de plâtre.

HÉBÉCOURT.

A 12 kil. nord-ouest de Gisors.

Hébécourt est un village bâti généralement à mi-côte, mais sans aucune particularité remarquable, son église déjà assez ancienne, n'offre de saillant qu'un contre-retable en chêne sculpté, exécuté ces années dernières par le seulpteur Boudin, fils, de Gisors. A l'une des extrémités du pays, sur la route

(1) *ERRATA concernant BOURY.*

La première fois que nous avons été à Boury, c'était un an au plus après notre retour à Gisors, c'est-à-dire vers 1843, et après une si longue absence, plus de vingt années, nous n'y reconnaissions encore que bien peu de monde et bien peu de choses. Or, à l'entrée du pays, en regardant un cimetière neuf, nous y vîmes, *par dessus les murs*, une tombe neuve sur laquelle était inscrit le nom : DE LA FERRONNAYS. Ayant quelque temps auparavant, par le deuil général qu'elle causa, appris la mort de M. le comte de La Ferronnays, arrivée à Rome, et le désir de sa famille de posséder ses restes vénérés, nous ne doutâmes pas un instant que ce fut là son tombeau. En ceci nous nous trompions, vu que le pape Grégoire XVI, qui l'avait en si haute estime et affection, ne voulut pas permettre que ses cendres sortissent de la ville sainte; et ce fut dans une des églises de Rome qu'il fut inhumé. Lorsque nous avons appris ces détails, il était trop tard, et la feuille contenant Boury était imprimée. Cette tombe est celle de M. Albert de La Ferronnays, son fils, décédé à Paris en 1836.

de Mainneville, vient également d'être élevé aux frais de M. Cœuillet, l'un des plus notables habitans, un splendide calvaire, dont la bénédiction en a été faite par M. Olivier, évêque d'Évreux.

MAINNEVILLE.

A 15 kil. nord-ouest de Gisors.

Mainneville, autrefois siége de haute justice & titre de marquisat.—Ce domaine était au nombre de ceux que possédait Enguerrand de Marigny dans le Vexin, puis il passa dans la maison de Roncherolles, ensuite dans celle des Dauvet. Pierre de Roncherolles donna au XVe siècle, aux pauvres des communes de Mainneville, Longchamps & Mesnil-sous-Vienne, les rentes qui forment encore la dotation de leurs bureaux de bienfaisance. Ce fut du château de Mainneville que partit le roi Jean, lorsqu'en 1356, il alla à Rouen surprendre & saisir Charles-le-Mauvais. Ce château fut rendu au roi d'Angleterre après la prise de Gisors. Le dernier qui ait existé, était un bel édifice à tourelles de la fin du XVIe siècle. Il a été acheté voilà douze à quinze ans par un des riches cultivateurs de la contrée, mais suivant la clause formelle du dernier propriétaire, le marquis Dauvet, il a fallu qu'il soit en partie démoli, afin qu'aucun autre désormais ne put s'enorgueillir d'habiter la splendide demeure de ses ancêtres.

Voici:—tous les fermiers aujourd'hui se font seigneurs, & par contre-coup, beaucoup d'anciens seigneurs, fermiers ou industriels. Plus tard, nous le pensons, ceux-là seront les uniques châtelains de

toutes nos contrées, car par une espèce de revirement de fortunes, à mesure que les uns s'augmentent, s'agrandissent, empiètent sur les terres & les domaines, les autres diminuent dans une proportion encore plus surprenante, & finiront, sans nul doute, par s'absorber tout à fait, à moins de circonstances très imprévues. C'est une petite noblesse territoriale qui s'implante sur l'antique féodalité, qui possédait tout le territoire. Espérons, du moins, que peu à peu ils se feront grands seigneurs, en répudiant tout à fait la lésinerie qui était l'ennemie née de leurs devanciers.

Pour en revenir au dernier marquis Dauvet, & à propos de lui,—nous dirons qu'une chose honteuse, ignoble, dégradante pour l'humanité, & que l'on ne saurait trop flétrir : — c'est l'ingratitude! Hé quoi! cet homme, ce grand seigneur, dans ses débordemens,—il est vrai,—gaspille sa fortune, jette l'or à pleines mains dans son pays, en un mot se ruine.... —mais il a enrichi ce pays; il l'a fait vivre somptueux de sa vie somptueuse, comme le soleil qui vivifie de ses rayons. — Puis ce bienfaiteur de tous meurt quelques années après. Mais comme malgré sa vie prodigue & dissolue il a conservé les nobles aspirations de sa caste; par un touchant sentiment de piété filiale, il demande à être inhumé auprès de ses ancêtres.— Ses vœux sont accomplis: et c'est il y a environ trois ans, que le corbillard contenant ses restes mortels arriva dans le pays où il avait semé le bien-être, dans son pays de prédilection. Hé bien, croirait-on qu'il ne s'est pas trouvé là un homme, pas un seul..... pour aider à le descendre du char fu-

nèbre & à l'inhumer..... &, ce qui est plus horrible encore... pas un prêtre pour dire sa messe mortuaire —sans argent comptant. De tels faits n'ont pas besoin de commentaire : Dieu seul se charge de leur rémunération.

St-DENIS-le-Ferment.

A 11 kil. nord-ouest de Gisors.

St-Denis-le-Ferment a dû être jadis plus important qu'il ne l'est de nos jours, à n'en juger même que par son église infiniment plus spacieuse que toutes celles des alentours, & d'un style architectural plus grandiose aussi. Elle en est également la plus coquette ; grâce, du reste, à son ancien curé, l'abbé Renault, de Gisors, décédé tout récemment, qui, très curieux de ses embellissemens, a fait tout ce que peut pour l'art un homme capable et désintéressé. La construction en doit remonter au XIVe siècle. Au milieu du cimetière entourant cette église, est une croix de pierre, genre Renaissance, & d'un travail exquis.

Non loin de là est le château, dont la principale entrée, ouvrant sur la place, n'est qu'une mauvaise & lourde imitation des anciens porches féodaux, bien que flanqué de tourelles dépareillées ; puis, dans la cour sont certains pans de murs à moitié démolis, que l'on voudrait pouvoir faire passer pour des ruines. Maladroit disparate, quoique ce soit, puisque le principal corps de logis est d'une exécution toute moderne.

St-Denis-le-Ferment ne ressemble nullement à nos

villages traversés de grandes routes ; c'est une campagne dans toute l'acception du mot, & spécialement agricole. Quand des montagnes qui le dominent, surtout en face de l'un de ses hameaux, Gruchet, on le considère nonchalamment couché dans sa splendide vallée, le panorama en est admirable.

Sur la petite rivière la Levrière, qui prend sa source à Bézu la-Forêt, au lieu dit la *Fontaine du Houx*, & à quelques pas de l'antique château du même nom, traverse Mainneville, Hébécourt, avant de longer tout St-Denis, existent trois moulins à farine, ainsi qu'une usine à zinc appartenant aux sieurs Delmas frères, de Paris, & dont la haute direction est confiée à l'intelligent & spécial Louis Berthod, originaire de Suisse.

HEUDICOURT.

A 13 kil. ouest-nord de Gisors.

Heudicourt avait jadis titre de marquisat. Le superbe château, auquel on arrive à la grille d'honneur par une très-belle avenue plantée de plusieurs rangées d'arbres, & d'au moins 2 kil. de parcours ; ce château, disons-nous, fut donné, ainsi que ses dépendances territoriales & forestières, au baron Estève par Napoléon Ier. Le baron n'existe plus ; & c'est maintenant la pieuse & charitable baronne qui l'habite en compagnie de son fils Napoléon. Sur trois enfans, la baronne Estève en a eu deux qui se sont voués aux missions apostoliques dans les Indes. Mais déjà, — pauvre mère, — l'un des deux y a conquis le repos du juste & la palme du martyre.

On vient dernièrement de construire en dehors du pays, & à l'entrée du nouveau cimetière, une charmante chapelle, sur l'emplacement d'une autre qui était jadis lieu de pélerinage. La baronne a voulu qu'elle fût élevée par souscription, afin de ne point blesser l'amour-propre des habitans, qui, par ce fait, ont tous coopéré à son érection, chacun suivant ses moyens. Inutile de dire qui a fourni la somme capitale.

L'église d'Heudicourt ne manque pas d'un certain cachet ni d'un certain mérite; ce qu'il y a surtout de remarquable dans sa nef principale & celles latérales, c'est la voûte en bardeau à nervures, pendentifs & traverses sculptés. Mais elle est dans un état de vétusté déplorable, & il y faudrait un remaniement complet & des sommes assez rondes pour lui rendre son antique lustre.

ÉTRÉPAGNY.

A 13 kil. ouest de Gisors.

Étrépagny fut, au VIIe siècle, un manoir des rois Mérovingiens qu'habita Dagobert; puis, sous Clovis II, son fils, un des deux maires du palais; enfin, Ste-Bathilde, mère de Clothaire III. Dagobert, en 630, avait donné ce domaine à l'abbaye de St-Denis près Paris; elle n'en prit possession que vers la fin du siècle, mais elle l'avait encore en 682.—En 1149, Henry II d'Angleterre releva le château détruit peu auparavant par le roi de France, qui l'en expulsa aussitôt; mais il revint le brûler deux ans après, dans le ravage qu'il fit de tout le Vexin normand.— En

1429, il fut tour à tour occupé par les partisans français, & repris par les Anglais. —Le duc de Mayenne étant venu camper à Étrépagny en 1589, les habitans embrassèrent avec enthousiasme le parti de la Ligue. —La terre d'Etrépagny appartenait, dans le XVe siècle, à la maison des comtes de Melun, puis dans le XVIe aux ducs de Longueville, enfin dans le XVIIe à l'illustre famille des Turgot.—Catherine d'Orléans y résidait au commencement du XVIIe siècle: un prieuré de Bénédictines y fut établi par ses soins ; & ce fut elle qui introduisit dans le pays la fabrication des dentelles, qui se trouve aujourd'hui partagée avec la confection de la ganterie.—Le château-fort fut saccagé en 1655, par six cents hommes de recrues qu'on y avait enfermés par ordre du gouverneur de la province.—Etrépagny était fermé de murailles, mais dès longtemps déjà il n'en subsiste plus de vestiges.— Quoiqu'enclavé dans l'ancien diocèse de Rouen, il dépendait, par une exemption spéciale, de l'évêque de Lisieux, à l'égard du spirituel.

Étrépagny est le lieu de naissance de Picard, comédien du Théâtre-Français, & célèbre auteur comique, entre autres de *La petite ville*, dont son pays natal lui aura, sans doute, fourni le sujet. Il eut longtemps sa maison de campagne au Plessis-Piquet, près Sceaux-Penthièvre, & c'est le père Blanchet, son jardinier, qu'il faisait jaser souvent, en amenant la conversation sur des choses diverses, qui lui fournissait ses types de paysans. Picard est mort en 1829. Cette maison de plaisance a ensuite appartenu à M. James Gandolphe, dont plusieurs des membres de la famille

sont inhumés dans le cimetière de Gisors.

L'église est assez curieuse, tant pour la conformation extérieure que pour la décoration intérieure ; mais dans le coup d'œil que nous y avons jeté, nous n'y avons rien remarqué qui put être cité hors ligne.

Un marché se tient tous les mardis dans le centre du bourg & sur la place de l'église ; & c'est dans le local même de sa halle que sont situés sa salle de spectacle & son tribunal de justice de paix.

VATIMESNIL.

A 16 kil. ouest-sud de Gisors.

Vatimesnil est un village de grande culture attenant aux riches plaines du Vexin, mais néanmoins sans grande importance réelle. Il a pour illustration actuelle son châtelain, M. Lefebvre de Vatimesnil, qui, célèbre jurisconsulte, est devenu successivement député & ministre de la justice.

GAMACHES.

A 14 kilomètres ouest-sud de Gisors.

Suivant une tradition, St-Eloi, premier ministre de Dagobert, guérit un paralytique sous le porche de l'église. Ce village était appelé St-Ouen vers le VIIIe siècle, puis prit le nom de Gamaches en 1218, lorsqu'il passa dans la famille de ce nom, originaire de Picardie. L'ancien château, dont il n'existe plus que des souterrains, fut, par sa position topographique, un des points les plus importans de la plaine du Vexin normand.—La maison de Gamaches a produit un

assez grand nombre d'hommes recommandables: Guillaume de Gamaches qui, en 1418, surprit Compiègne & s'empara de Soissons; Philippe de Gamaches qui soutint, en 1420, un siége de sept mois dans la ville de Meaux, puis devint abbé de St-Denis & auteur de chroniques; Jean, qui se distingua dans la guerre du Lanquedoc, au siége de Dieppe, & plus tard contre Louis XI à Montlhéry; enfin, Philippe, professeur de Sorbonne, mort en 1625, qui nous a laissé un Commentaire sur la *Somme* de St-Thomas.

Le siége d'un doyenné du diocèse de Rouen, y était autrefois fixé. — Lorsqu'il sera question de l'échiquier de Normandie, nous reparlerons encore de Gamaches.

Le château appartient au marquis de Belloy, & est aujourd'hui habité par lui & sa famille.

Près de Gamaches sont situés Chauvincourt & Provémont; mais comme nous n'en savons rien de particulier qui puisse intéresser le lecteur, si ce n'est que ce sont également des pays de grande culture, exploitée par d'immenses & magnifiques fermes, & que c'est dans l'une d'elles, à Chauvincourt, qu'a longtemps habité M. Rouget qui fut maire de Gisors durant au moins vingt années, & jusqu'à la république de 48, — nous ne citons en passant ces noms de villages que pour mémoire.

BÉZU-St-ÉLOI.

A 6 kil. ouest de Gisors.

Dans une commune, — Bernouville, — séparée seulement de Bézu par une étroite rivière, — la Bonde, —

est, sur le plateau du pays, une manufacture où se fait le cardage & le filage du coton.—Bézu-le-long & St-Éloi qui n'étaient aussi séparés jadis que par l'église, qui même leur était commune, & nouvellement réunis, forment un village de plus de deux kil. de traversée, mais qui, sans renfermer beaucoup de particularités, a cependant, enclavée dans le moulin de Mme veuve Dumont, une tour avec étage supérieur, les étages dominants ayant été détruits, rez-de-chaussée & sous-sol servant de caves & de caveaux. L'église, bien que très ancienne & qui pourtant était, dès le moyen-âge, un prieuré sous le vocable de St-Remi, n'offre presque rien de remarquable.

En outre d'une fabrique & d'un moulin à grains dans Bézu, sur la Bonde, ainsi que d'un à St-Éloi, sur la Levrière, on y voit néanmoins une assez belle maison,—presque un château,—située proche l'église, à grille surmontée d'une couronne de marquis & d'un chiffre dorés: là c'est une spacieuse cour d'entrée; puis derrière l'église, & longeant la rue de St-Éloi, sont les immenses & corrects jardins que l'on aperçoit de la route à travers des ouvertures grillées, descendant en allées étagées & voûtées de berceaux, jusqu'à la rivière.—Puis un peu éloigné de la route, dans l'ancien St-Eloi, & construit sur le versant d'un côteau, c'est le Chalet!... le chalet entouré de pépinières d'arbres & d'arbustes, & enrichi de curiosités de toute nature.—Qui pourrait le contredire? puisqu'il a été construit pour lui-même par l'illustre Brongniard, membre de l'Académie des Sciences, directeur administrateur de la manufacture de Sèvres,

ingénieur en chef au corps royal des mines, professeur de minéralogie & de géologie, & conservateur de la section de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle, etc., etc. Nous voyons en souvenir, encore comme aujourd'hui, ce petit vieillard droit & vert, au regard perçant & scrutateur, & aux mouvements empreints du feu de l'impétuosité & du génie. Son heure étant marquée au cadran de l'éternité, le moment venu, l'impitoyable mort a fauché cette belle gloire comme tant d'autres auparavant, & comme tant d'autres depuis.—Si la commune de Bézu-St-Eloi avait seulement un peu de poésie ou de reconnaissance au cœur, ne devrait-elle pas s'enorgueillir d'avoir possédé un tel hôte ; & pour en perpétuer le souvenir,—élargir le chemin qui conduit au Chalet, le planter d'arbres, & le nommer *Avenue Brongniard.*

A présent le Chalet est fréquenté plusieurs fois durant chaque saison d'été, par M. Brongniard fils, également directeur de la manufacture de Sèvres, ainsi que par le mari de sa sœur, le célèbre chimiste Dumas, doyen de la Faculté des Sciences.

St-PAER.

A 6 kil. ouest-nord de Gisors.

Le magnifique, le splendide château de St-Paër, bâti d'abord au XIe siècle, fut brûlé pour la première fois en 1137, par représailles des méfaits de son châtelain Richard-de-la-Forêt. Ce seigneur ravageant sans pitié toutes les terres environnant ses domaines, les nobles intéressés à cette répression se liguèrent contre lui. Du sein de l'incendie & du carnage, Richard-de-

la-Forêt voulut tenter une sortie, mais dans la mêlée il fut tué d'un coup de lance par un simple écuyer.

Ce château fut maintes fois rétabli, & sa dernière construction, du XVIe siècle,—était.... car aujourd'hui il n'en reste plus que le souvenir. Il fut acquis il y a quinze ans environ, par l'immonde *bande noire*, & chacun sait ce que ces vandales font de leurs captures; sans nul respect pour les traditions qui s'y rattachent, ni sans pitié pour les beautés à jamais perdues qu'elles renferment. Ce château, auquel on arrivait par une superbe avenue, qui, partant du milieu de St-Eloi, aboutissait à la grille d'honneur, appartenait de nos jours encore à M. de St-Paër, mort il y a vingt-cinq années environ dans une déplorable misère, au bord d'un fossé de la route.

Pour dernier propriétaire, il eut le vicomte d'Arlincourt, l'un de nos littérateurs contemporains. C'est au silence méditatif de cette belle retraite, que l'on doit les inspirations de ses romans *le Solitaire, Ipsiboé* & *l'Étrangère*. Ce noble châtelain de St-Paër donna vers la fin de la Restauration, une fête merveilleuse, féerique, avec temples & bassins de marbre, décorations & représentations mythologiques, à la duchesse de Berry; fête qui fut, à ce que l'on croit, par tous les moyens que la séduisante invitée avait en son pouvoir, le point de départ de la conversion politique de l'Amphytrion, dont l'attachement aux grandeurs impériales avait été grandement connu de tous. Depuis, M. d'Arlincourt s'est toujours montré zélé champion de la légitimité. Ses ouvrages postérieurs, entre autres *les Rebelles sous Charles V, le roi brasseur,* &, surtout

le poëme de *La Caroléïde*, sont là pour preuves. Ce poète-romancier vient de succomber à une grave maladie en janvier dernier.

Comme localité, St-Paër n'est aujourd'hui qu'un très-mince village tout éparpillé, où s'est établi dans un même local appartenant à M. Lefebvre, de Gisors, sur le petit cours d'eau la Levrière, une usine à zinc, un moulin à chamois et un à farine.

VAUX.

A 1 kil. 1/2 ouest-sud de Gisors.

Enfin le château de Vaux, construit d'abord par Philippe-Auguste, & sur lequel Philippe-le-Bel accorda à l'Hôtel-Dieu de Gisors un droit de foire sur ses pâturages, le jour de St-Laurent, fête patronale du lieu. Ce château, de nouveau reconstruit, appartint plus tard aux descendans du célèbre surintendant Fouquet; puis au seigneur de Manneville, & fut enfin acheté, à la vente des biens nationaux, par le conventionnel Benjamin-Constant; il est maintenant une ferme,— ainsi que nous l'avons fait observer déjà de la plupart des châteaux & couvents de nos environs. Cette propriété appartient aujourd'hui à M. Hippolyte Passy.

Il paraît que ce dernier seigneur féodal de Vaux, M. de Manneville, était de belle & joyeuse humeur, un galant & excellent homme à la manière de Rabelais, selon le témoignage de tous nos vieillards. A la fête de Vaux, c'était lui qui présidait à tous les amusements de ses visiteurs, riches ou pauvres indifféremment, qui animait leurs jeux en payant pour le

perdant, achetait des rubans & des colifichets aux filles afin d'avoir prétexte de les cajoler à sa guise, encourageait les ménétriers & les spectateurs en dansant lui-même le premier menuet ou la première sarabande, & excitait les amis du *divin jus*, en défonçant de ses mains les pièces que l'on culbutait de ses caves sur la place de la fête, & en trinquant de temps à autre avec eux. — Ces seigneurs là, au moins, ne craignaient pas de déroger. Ils savaient que leur propre noblesse était en eux, dans leur cœur, dans leurs actions, & non dans un vain & puéril apparat. Ils savaient que ce ne sont pas quelques pièces d'or de plus ou de moins qui font la valeur & le mérite de l'homme.

Pour compléter cette donnée sommaire, nous aurons à parler encore de certains de ces pays, mais ce ne sera qu'en ce qui aura un rapport direct avec les TRADITIONS DE GISORS.

GISORS.

1031 & 1059.

Revenant au point purement historique, nous voyons qu'en l'an 1031, Henry Ier de France soutint un combat dans les plaines entre *Gisortium* (Gisors) et *Nova-villa* (par corruption au lieu de Ville-neuve, Neaufles), contre sa mère, la veuve du roi Robert. De là, il fut trouver à Fécamp le duc de Normandie, Robert, surnommé *le diable*, accompagné seulement de douze cavaliers, et le supplia de lui aider de ses forces pour reconquérir son royaume,

lui donnant dès l'heure même Chaumont, Pontoise et tout le Vexin Français. Il arriva à Fécamp, dit la chronique de Normandie, le samedi de Pâques Fleuries, fut reçu humainement, et pendant huit jours traité avec témoignages de bienveillance, reçut de riches présents et de bons chevaux, puis le duc lui fit escorte jusqu'à Gisors, et lui donna là avis d'aller voir Mauger, comte de Corbeil, son oncle, auquel il manda qu'il eut à porter de son côté les Français à recevoir pour leur roi le prince Henry, proclamé déjà par la bouche de son père, homme saint et sage.— En 1059, Henry veut reconquérir la Normandie, avec l'aide de son frère Eudes. Ce dernier, venant de Beauvais, passa par Gisors pour rejoindre Henry, dont la bannière flottait sur la route d'Evreux.

1100.

En 1100, Henry Ier d'Angleterre s'empare de la forteresse construite par Guillaume-le-Roux, le fils du Conquérant, « en la payant » au seigneur de Gisors, nommé Payen, moitié argent, « moitié promesses », et en augmenta les moyens de défense. Le roi Louis-le-Gros en conçoit de l'ombrage, et le somme de démolir ces fortifications, ou de les rendre à Payen pour être gardées en neutralité. Henry s'y refusant, Louis lui déclare la guerre. Après de vaines menaces et d'inutiles pourparlers, les soldats crient aux deux rois :—Battez-vous sur le pont qui tremble!...

Afin d'éviter les redites autant que possible, nous ferons en sorte de ne consigner dans cette esquisse que les incidents les plus saillants, et ceux surtout

dont il n'est pas parlé dans les *Chroniques et Traditions*, c'est-à-dire, ce qui a lieu dans les intervalles d'époque.

1112, 1120 & 1126.

Dans le courant de 1112, le pape Calixte II vient à Gisors pour cimenter la paix entre les deux rois. Par le traité, il est simplement dit que toutes les places prises de part et d'autre seront rendues, et les prisonniers renvoyés sans rançon. Que Louis et Henry se jureront amitié et paix éternelles, — serment que ni l'un ni l'autre n'avait nulle intention de tenir. — Quelques années à peine sont écoulées, que les comtes de Meulan et d'Evreux se liguent pour le roi de France contre le roi d'Angleterre. Ils mettent dans leurs intérêts Payen, qui promet de leur livrer le château dont Robert de Candos est le gouverneur. Déjà Payen s'est emparé d'une des portes de la ville, et le comte d'Evreux accompagné de Guillaume-Crespin, son neveu, y entrent, et font aussitôt le siége du château. Bientôt tout le bourg est en feu ; car le gouverneur voyant que quelques maisons trop proches entravent sa défense et servent même de remparts aux assiégeants, il les fait incendier toutes. Aussitôt des colonnes de fumée, puis de flammes, s'élancent et tourbillonnent dans les airs, léchant de leurs langues de feu tout ce qui les environne. Un vent impétueux de *Galerne*, — expression locale, — (vent du nord-ouest), s'élève inopinément, et en peu d'heures, l'église embrâsée elle-même, sombre avec tout le reste dans une mer de feu. Les révoltés trop à découvert, et apprenant en même temps l'approche de Henry, se retirè-

rent promptement. Le roi confisqua Gisors et tous les biens de Payen; mais il les rendit à Hugues, son second fils, parce que Hugues lui était toujours resté fidèle, et avait ignoré la trahison de son père.

Hervé de Gisors est fait prisonnier des Français, dans la bataille donnée à Noyon par les deux rois Louis-le-Gros & Henry Ier, le 28 août, puis remis immédiatement en liberté, vu que, rapporte la chronique, sujet des deux rois, il avait été obligé de servir et d'obéir. Ce furent les Normands qui remportèrent là une éclatante victoire, et presque sans effusion de sang de leur côté, car ils n'eurent de tués que trois seigneurs, qui sont Bouchard de Montmorency, Guy de Clermont et Osmond de Chaumont.

Louis étant de nouveau en guerre avec Henry, essaya, pour lui enlever la Normandie, de faire reconnaître comme roi d'Angleterre et duc de Normandie, Guillaume, fils de Robert, frère aîné de Henry, que celui-ci tenait en sa puissance. Par l'injuste détention de son père, ce jeune prince était réellement le souverain légitime. Aussi n'eut-il qu'à paraître devant Gisors, pour que les portes lui en fussent ouvertes. Mais étant mort au milieu de ces premiers succès, Gisors rentra sous l'obédience de Henry, & Robert de Candos en fut laissé gouverneur.

1173.

Henry II qui avait marié son fils à la fille du roi de France, leur permit d'aller voir ce prince à Gisors et ensuite à Chaumont. Louis-le-Jeune qui gardait toujours une vieille haîne contre Henry, engagea son gendre à exiger le don de l'Angleterre ou celui de

la Normandie. Dès l'année suivante, et grâce aux astucieux conseils du roi de France, ce jeune prince quitte son père et s'arme contre lui. Henry, déguisé en Templier, accourt d'Alençon. En passant il encourage toutes les garnisons, mais il place surtout des hommes de choix, des soldats d'élite dans la forteresse de Gisors. Le roi de France voyant que ce vieillard se défendait avec une si honorable fermeté, parut disposé à la paix, et proposa une entrevue, que Henry accepta, entre Trye et Gisors. Louis présenta un morceau de pain d'une main et une pierre de l'autre : Henry refusa également ces deux propositions. A son tour Henry offrit des conditions, mais qui ne furent acceptées ni par le roi de France, ni par ses deux fils ligués contre lui, bien qu'elles fussent honorables & avantageuses pour eux. Ils étaient si violemment animés par l'ambition, que Robert de Leicester, un de leurs favoris, injuria devant eux leur père sans qu'ils en prissent souci, et alla jusqu'à tenir son épée pour l'en frapper. Ce fut le vieillard lui-même qui fit rentrer au fourreau les armes de ses fidèles, levées menaçantes & prêtes à le venger.

La Tour St-Thomas.

C'est sous le règne de ce monarque qu'eut lieu la sanglante tragédie des *Pâques anglaises*. —Voici: — Thomas Becket, l'ami, le compagnon de débauches de Henry, fut élevé par celui-ci à l'archevêché de Cantorbéry & à la primatie de tout le clergé d'Angleterre. Mais à peine Thomas eut-il touché à la crosse archiépiscopale qu'il fut transformé. D'insouciant débau-

ché, il devint un défenseur absolu des droits et privilèges de l'église, même au préjudice de son ami et maître. Henry d'Angleterre remontra, puis pria: tout fut en vain; car l'inexorable Thomas se renferma dans ce qu'il appelait l'exécution de son devoir. Henry menaça : Thomas fut inébranlable. De là , reproches , puis persécutions, puis exil.

C'est durant une période de cet exil que Thomas de Cantorbéry habita Gisors; &, ajoute la chronique, l'endroit qu'il affectionnait pour prier, était la chapelle de la tour du château.

Aussi , lorsqu'après son rapatriage avec Henry il eut retourné en Angleterre, et que, sur de nouvelles plaintes faites à Henry, et sur un mot de vengeance sorti de sa bouche, plusieurs de ses seigneurs se fussent embarqués, la mort du prélat fut alors résolue.

Les quatre seigneurs partis de France, l'assassinèrent donc à coups d'épée, dans l'église de Cantorbéry, sur les degrés même de l'autel, et pendant qu'il officiait, le dimanche de Pâques.

Comme les habitans de Gisors le considéraient déjà comme un saint, sitôt qu'ils apprirent sa fin épouvantable , ils portèrent triomphalement une statue qu'ils avaient tout aussitôt fait sculpter sur sa ressemblance, clergé en tête, avec forces larmes et prières des assistants, dans la chapelle où il avait accoutumé de prier; et sur le champ on baptisa la tour du nom de:—St-Thomas de Cantorbéry.

On y officia chaque Dimanche jusqu'en 93, époque seulement où cette chapelle a été démolie.

1186, 1188, 1192, 1193, 1195 & 16.

Philippe-Auguste fait élever à Vaux une forteresse

pour menacer Gisors; mais elle tombe au pouvoir du gouverneur de cette ville. A quelque temps de là, une trève ayant été accordée par Philippe-Auguste à *Henry-le-Viel*, jusque, dit la chronique, à la St-Hilaire prochain, voici un motif qui la pensa rompre : —Richard du Val, cavalier de mérite, et qui toujours avait suivi les bannières du roi de France, bâtissait dans le Val-Corbin, entre Gisors et Trye, et non loin de *l'Ormel des Conférences*, lieu ordinaire des pourparlers des rois, — un château fortifié, — comme étaient, du reste, tous ceux d'alors. Henry de Vert, gouverneur de Gisors sous l'autorité du comte d'Aumale, ne trouva pas cette entreprise de son goût, et voulut en empêcher l'exécution. « Comme doncques il y venait à main forte, en une sortie que les Vallois firent sur lui, Rader, fils dudit seigneur du Val, fut tué, et ses hommes grièvement blessés, contraints de prendre la fuite. »

Pour se distinguer dans la croisade les Français prennent la croix rouge, les Normands et les Anglais la blanche, et les Flamands la verte.—Entre autres choses des règlements de la croisade, il y avait : — Que pendant tout le voyage tous s'abstiendraient de jurer et de jouer aux cartes et aux dés.—Qu'après la Pâques prochain, les couleurs de changeant, de gris ou d'écarlate, ne seraient plus en usage.—Que pour faire épargne, aux fins dudit voyage, chacun se contenterait désormais de deux sortes de viande.—Qu'on ne mènerait aucune femme, sinon quelques lavandières bien famées, et sans soupçon d'impudicité.— Que personne n'y porterait des habits rompus ou dé-

chirés, etc.—C'est de cette époque, et pour perpétuer le souvenir de la croix miraculeuse qui apparut dans les airs aux croisés, près l'Ormel des Conférences, et comme pour ratifier leur confédération, que date l'origine des armes de la ville, — qui sont de gueules à la croix engrêlée d'or, et dans le chef la date 1188, surmontée d'une couronne comtale. Plus tard, Henri II, en commémoration de l'accueil qu'il reçut des Gisorsiens à son entrée en cette ville, le 25 novembre 1555, y ajouta le chef azuré à trois fleurs de lys d'or.

Dans le cours de ses démêlés avec le *vieil* Henry II, puis avec son fils Richard-Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste prend, perd, et reprend maintes fois Gisors. Ce fut à son retour de Palestine, (1192,) qu'après s'être emparé de tout le Vexin Normand, il fonda, assure-t-on, l'hôpital de Gisors, dont St-Louis augmenta considérablement la dotation.—Jusqu'à l'époque de la première révolution, et en mémoire de St-Louis, son plus libéral bienfaiteur, — » le corps de justice de Gisors, » dit un mémoire publié en l'an 1660, « par dévote et fidèle reconnaissance, a pris, d'Ancienneté, St-Louis pour son patron, et, en sa fête, suit, tous les ans, une procession à l'ancien Hôtel-Dieu, et vient après en même suite, entendre la messe qui se dit en l'église de la paroisse, dans la chapelle bâtie en l'honneur du St. roi. »

Durant la captivité de Richard-Cœur-de-Lion, par l'empereur d'Allemagne, Gautier, archevêque de Rouen, la reine Eléonore et le comte de Mortain. avaient chassé d'Angleterre le chancelier évêque

d'Ely, pour ses exactions et son ambition déréglée, et pris le gouvernement de l'état. Pour cela l'évêque avait excommunié le primat de Normandie. Le pape approuva l'excommunication, mais cependant envoya sur les lieux deux cardinaux, Octavien évêque d'Hostie, et Jourdan-de-Fosseneuve, afin de les accorder. Ces cardinaux venus à Gisors, on leur en refusa l'entrée. Irrités de cet affront, et sachant qu'il y allait du fait de Guillaume, fils de Raoul, sénéchal de Normandie, ils l'excommunièrent et mirent toute la Normandie en interdit.

Richard à peine de retour, ses querelles recommencent avec Philippe. Ce ne fut qu'en 1196 qu'il y eut un traité. Il céda Gisors, Neaufles et tout le Vexin Normand, à l'exception des Andelys, n'obligeant Philippe qu'à donner la terre de Baudemont à Etienne de Longchamps,—qui lui en prêterait foi et hommage. Cette paix si bien cimentée ne dura pas trois ans. De nouveau Philippe assiége et prend Dangu, tandis que Richard s'empare de Nonancourt; puis Philippe reprend cette place, en même temps que le comte de Mortain lui enlève Gamaches.

LE PONT-DORÉ.

1198.

Gisors appartenait de nouveau au roi Richard, et de son côté Philippe-Auguste tenait avant tout à le ravoir. Or, dans ce but une conjuration s'organisa entre les affidés du roi de France, ayant à leur tête un certain chevalier Thibaut, seigneur de plusieurs fiefs dans Gisors. Donc, le lundi 28 de septembre,—

jour de marché, — (ce qui établit que le marché de Gisors existait déjà le lundi,) les conjurés ayant fait entrer dans le bourg bon nombre d'hommes déguisés en paysans, et sachant tout bien préparé, la conjuration éclata. Le gouverneur Henry de Vert, pris ainsi à l'improviste, n'eut que le temps de se retrancher dans le château afin d'en défendre l'entrée. Henry de Vert se trouvait dans une position difficile, car non seulement les conjurés l'assaillaient vigoureusement, mais encore de la plate-forme de la tour St-Thomas, il voyait très distinctement les bannières de Philippe-Auguste flotter dans les plaines de Neaufles, et accourir à grand renfort d'hommes et d'engins sur Gisors. Pour tâcher de déconfire les assiégeants avant que les nouveaux venants ne les eussent rejoints, Henry leur oppose une résistance désespérée. Pendant l'échauffourée, l'église ainsi que plusieurs maisons d'alentour furent de nouveau incendiées.

Tandis que ceci se passe au pied du château, d'autres conjurés poursuivent Mercadès et ses Brabançons, les acculent vers la Porte-de-Paris, dite *Porte-de-fer,* verrouillée et cadenassée, et après une lutte & un carnage désespérés, les forcent à chercher leur salut dans la fuite. Or, pendant que les uns se battent avec l'audace du désespoir pour soutenir la retraite, les autres, à l'aide de haches, de leviers, de masses d'armes, parviennent à briser les serrures et verroux, ainsi que les chaînes, & le pont retombe de toute sa lourdeur dans ses rainures. Ce fut le coup de grâce de ce pauvre *Pont qui tremble* ; et les Brabançons dans leur fuite achevèrent de le disloquer.

En même temps que tout ceci avait lieu dans Gisors, Philippe-Auguste était près de Boury. Il était accouru pour entraver les projets de Richard touchant l'Ile-de-France, et le sachant dans les plaines de Courcelles, il voulut le surprendre.— Dans quel bourbier me suis-je empêtré...—s'écria le roi, en voyant toute la multitude d'hommes d'armes épandue dans la plaine. Le point d'honneur l'empêcha de tourner bride. Malgré les vives instances des siens, & *ne voulant point être tenu pour fuyard*, il leur dit en brandissant son épée:—Si nous sommes entourés, voici une clef pour sortir de cette enceinte d'acier!....

Il en sortit en effet, mais laissant sur la place, morts, blessés & prisonniers, bon nombre de ses dévoués seigneurs. Philippe et ce qui lui restait de chevaliers, ayant poursuivi leur course à toute bride vers Gisors, furent bientôt au *pont qui tremble*.

Déjà Philippe le franchissait couvert de sa lourde armure, lorsque ce pont s'écroula tout à fait. Et le roi tomba dans la rivière d'Epte, ainsi que vingt de ses chevaliers, entre autres Miles du Puisel, le comte de Bar & Jean des Barres.

—Oh! ma bonne dame Ste-Vierge Marie, s'écria piteusement le roi, sauvez-moi de ce méchant pas, & je jure Monseigneur Dieu, votre fils, de vous édifier un beau pont tout doré, au même lieu & place que *cestui-ci*, avec votre sainte & benoite image au-dessus du porche, toute reluisante d'or aussi!

Soit par intervention divine, ou grâce à des secours humains, toujours est-il que Philippe-Auguste s'en sauva avant que Richard eut pu le rejoindre, & fit

son entrée en Gisors tout mouillé & meurtri de sa chute,—*ayant bu & bu copieusement*,—ainsi que l'écrivit Richard tout joyeux à l'évêque de Durham. (1)

Ce fut cette circonstance, & la reconstruction du pont selon la façon dont le roi en avait fait vœu, qui lui a donné le nom qui subsiste encore:—*le Pont-doré*. A cette occasion, & en commémoration *de la protection miraculeuse que lui accorda la Vierge*, Philippe

(1) Nous reproduisons ici la traduction fidèle de la lettre de Richard à ce sujet, que M. Hersan a eu l'obligeance de mettre à notre disposition.

Richard, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou, et, à son bien-aimé et féal Philippe, par la même grâce, évêque de Durham, (en Angleterre) salut.

Vous saurez que le dimanche avant la fête de Saint-Michel, étant entré de Dangu sur les terres du roi de France, nous y donnâmes l'assaut au Château de Courcelles que nous prîmes ainsi que la tour, et nous y fîmes prisonniers le seigneur de cette place avec tous ceux qui l'accompagnaient. Le même jour nous attaquâmes la forteresse de Boury, dont nous nous emparâmes également avec tout ce qu'elle renfermait; et le soir nous retournâmes tard à Dangu avec notre armée.

Le roi de France, informé du danger dont ces places étaient menacées, vint le lendemain (Lundi 28 Septembre) de Mantes avec trois cents chevaliers, des sergents et des troupes communales, pour secourir le château de Courcelles, qu'il ne croyait pas encore tombé en notre pouvoir. Mais aussitôt que nous eûmes appris qu'il marchait de notre côté, nous sortîmes en petit nombre de guerriers, ayant fait descendre un gros corps de troupes le long de l'Epte, parce que nous pensions qu'il venait pour nous attaquer au-delà de cette rivière, du côté de Dangu.

Comme il descendait avec son monde vers Gisors, nous le mîmes en fuite, et devant la porte de cette ville nous répandîmes un si grand désordre parmi ses troupes, que le pont s'écroula sous elles, et le roi de France, comme nous l'avons appris, ***bût un fort coup dans la rivière***; et des chevaliers au nombre de vingt s'y

fonda dans l'Hôtel-Dieu de Gisors, situé alors au centre de l'ilot servant de tête au pont qui s'était affaissé sous lui, une chapelle dédiée à N.-D. de Pitié.

Or, cette année 1855, on a reconstruit ce pont, déjà rebâti bien des fois depuis, sans doute; mais par une coïncidence étrange, à près de cinq siècles de distance, à la même date & dans le même mois, (28 septembre), en commençant à défaire la voûte de charpente qui supportait la construction en pierres & briques, le nouveau pont menaça & commença même de s'écrouler. Il n'est pas besoin d'ajouter que tous les ouvriers s'enfuirent au plus vite, & que l'on n'eut strictement que le temps de reconsolider la voûte de soutènement.

Avis à nos arrière-neveux qui reconstruiront ce pont: —*Surtout qu'ils se gardent du fatal 28 Septembre!*

noyèrent. Devant cette même porte nous renversâmes de cheval, avec la même lance, Mathieu de Montmorency, Alain de Roussy et Foulques de Gilerval, et nous les fîmes prisonniers.

Dans cette même journée, le monarque français perdit au moins cent chevaliers: nous vous envoyons les noms des plus marquans, et nous vous ferons tenir le nom des autres quand nous les aurons vus, car Mercadès en a avec lui trente qu'il ne nous a pas encore présentés. Le nombre des sergents tant à pied qu'à cheval, dont nous nous emparâmes, est infini, et il reste en notre pouvoir deux cents chevaux de guerre, dont cent-quarante sont bardés de fer.

Telle est la victoire que nous remportâmes à Gisors, sur le roi de France, mais ce n'est pas nous qui l'obtînmes, mais bien Dieu par notre intermédiaire. Dans cette entreprise nous risquâmes notre vie et notre royaume, d'après l'avis de nos barons. Nous vous faisons part de nos succès, pour que vous vous en réjouissiez avec nous.

Donné à Dangu par nous-même, ce trentième jour de Septembre 1198.

Signé : RICHARD.

1199.

Voici la teneur du traité de 1199, où les conditions pour la paix sont cette fois acceptées et maintenues: —Que le roi de France rendait au roi Richard tout ce qu'il avait occupé sur lui, excepté Gisors, en récompense duquel Auguste lui donnait le droit de présenter & nommer à l'archevêché de Tours.—Que le prince Louis, fils d'Auguste, épouserait la princesse de Castille, nièce de Richard, roi d'Angleterre & duc de Normandie.—Que le roi de France jurera & promettra d'aider de tout son pouvoir à mettre Othon, neveu de Richard, au trône des empereurs de Rome. —Que le roi Richard donnera à Louis, fils de France, avec sa nièce, le château de Gisors & vingt mille marcs d'argent.

XIIIe Siècle.

Au commencement du XIIIe siècle, la Normandie fut sur le point d'être pacifiée, & de rentrer à jamais au domaine des rois de France, par un traité conclu entre St-Louis & Henry III d'Angleterre, que le sieur André Duchesne Angevin a consigné dans son histoire manuscrite de Normandie, & qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de St-Victor de Paris. Ce traité, dit *le même auteur*, nous prouve en plus que les Anglais en ce temps-là parlaient Français ainsi que les Normands, & s'en servaient en leurs actes authentiques.

Voici la terminaison de ce traité: « Ce fut donné à Londres le Vendredi prochain après la fête de St-Gilles, l'an de l'Incarnation Notre-Seigneur, mille-deux-cent-cinquante-neuf, au mois de Septembre.»

Pour cela le duché de Normandie ne fut réuni à la

France par les rois Philippe-Auguste & St-Louis, mais seulement déclaré par la cour des pairs qu'il appartenait à la couronne par droit de confiscation sur Jean-Sans-Terre en 1216, & par la cession faite depuis par Henry III. Car environ cent ans après, continue la chronique, que les Normands eurent reçu Auguste pour leur prince, & qu'il leur eut accordé par ses lettres dites *La Charte aux Normands*, beaucoup de priviléges, d'immunités & de libertés, dont la souveraine autorité des rois les priva depuis, le roi Jean, par ses patentes du mois de Novembre l'an mil-trois-cent-soixante-&-un, le réunit à la couronne, avec le duché de Bourgogne, & les comtés de Toulouse & de Champagne.

1288.

Foire de Gisors.

Sur la route de Rouen, près de la ville, était une maladrerie sous le nom de St-Lazare, & qu'on croit avoir été fondée par Philippe-Auguste. On y honorait aussi St-Luc; & la dévotion du peuple était si fervente, que chacun y allait en pélerinage le 18 Octobre, jour de la fête de ce saint. C'est pour récompenser & perpétuer cette pieuse vénération, que le roi Philippe-le-Bel fonda à Gisors, en 1288, la foire dite de St-Luc, & que l'on tient irrévocablement chaque année le jour même qu'elle tombe.

1346.

Edouard III, roi d'Angleterre, brûla Gisors & ses faubourgs, mais sans endommager le château.

Esquisse sur

LE PRISONNIER DE GISORS.

Vers cette époque, sous le règne de Philippe VI, dit de Valois, & quelque temps après le mariage de ce vieux roi valétudinaire avec la belle & jeune Blanche d'Evreux, parut à la cour de France un noble étranger constamment vêtu de noir. Chacun se demanda qui il était: questions inutiles, car nul ne le connut.

Or, un jour de gala en l'honneur de la *gente royne Blanche*, le feu prit aux tentures & courtines de la grand'salle du palais. Prompt comme l'éclair, l'inconnu sauva d'abord la reine, puis il revint chercher le roi au plus fort de l'incendie, et le sauva pareillement.

A partir de ce moment, & pour récompense de son dévouèment aux personnes sacrées du roi & de la reine, il eut ses entrées libres partout le palais.

Mais un jour, —jour néfaste & désastreux! —le roi ayant à l'insu de tous ses serviteurs quitté son lit de douleur pour venir chercher un peu de déduit auprès de sa gente Blanche, qu'aperçut-il dans son oratoire? ....—l'inconnu aux genoux de la reine & lui récitant un doux chapelet d'amour.

Sa fureur n'eut plus de bornes; il le fit saisir incontinent par ses gardes, &, munis d'une instruction de sa main royale pour le bailli de Gisors, il le leur fit incontinent conduire devers ce lieu, pour être enclos à jamais dans le cachot de sa Tour des Archives, qu'il savait être sûr & de bonne garde.

Bien des années se passèrent ainsi pour le prison-

nier, même après la mort du roi Philippe; car avant d'aller de vie à trépas, & en remettant la couronne à son fils aîné, Jean, duc de Normandie, il lui avait fait jurer de n'accorder jamais grâce au prisonnier.

Donc celui-ci, après avoir épuisé toutes ses larmes à pleurer sur sa solitude & son éternelle séparation d'avec son adorée Blanche, finit par tomber dans un marasme complet. Peu à peu cependant la vigueur de la jeunesse reprit le dessus, & ses forces lui revinrent. Alors pour tromper l'ennui de sa captivité, avec la pointe de son poignard, qu'il avait su jusque-là dissimuler à tous les regards, il s'occupa à graver & sculpter dans la pierre de son cachot, aux endroits éclairés par le jour venant des meurtrières, les épisodes de sa vie dont le souvenir lui était cher, ainsi que les images de la Passion du Christ, afin de se donner plus de force, plus d'énergie pour supporter ses propres douleurs.

Un jour le gouverneur aperçut ce poignard & l'usage que son prisonnier en faisait; mais craignant, sans doute, que ce ne fut là qu'un prétexte, & qu'il pût dans l'occurrence s'en servir à un tout autre usage, il le lui fit arracher de force par ses soudards.

Grande fut la désolation du pauvre captif, quand il se vit ainsi tout à coup privé de son unique consolation. Ni larmes ni supplications ne purent fléchir l'impitoyable geolier. Il pensa cette fois en mourir. Mais après que la force de sa douleur eût tué la force de son désespoir, il se prit à chercher & à méditer. La captivité est conseillère industrieuse, infatigable & hardie : donc ayant aperçu, adhérant aux

lourdes ferrures de sa massive porte, un énorme clou dont la tête faisait saillie, & qui s'était un peu ébranlé dans ses tenons par le va-&-vient de cette porte, il n'eut plus de cesse, de repos, que ce bienheureux clou ne fut en sa possession. Mais aussi, que de travail, que de peines, que d'angoisses pour arriver à ce résultat!... C'était à genoux, accroupi, se servant de ses ongles & de ses dents, s'emparant avec une joie folle du moindre caillou qu'il pouvait découvrir dans la terre de son cachot pour lui servir de levier, qu'il usait toutes ses heures, ses journées, épuisait toutes ses forces à la conquête de ce prédestiné clou. Ses tentatives étaient vaines, mais il recommençait sans cesse: son énergie l'avait fait fort & indomptable.

Plusieurs jours & plusieurs nuits s'écoulèrent ainsi dans ce pénible labeur, & ayant bien soin surtout, chaque fois qu'il entendait descendre le gouverneur, de dissimuler la nature de son travail. Or un matin qu'après son labeur incessant de la veille il avait cherché dans le repos du sommeil un baume réparateur, & qu'il n'y avait trouvé qu'une surexcitation fébrile & nerveuse, alors qu'il commençait à désespérer, il se rua sur sa besogne avec rage, avec démence, avec frénésie. Il était résolu d'en finir cette fois, ou alors de jeter sa vie dans un coin comme un haillon inutile. Il s'était donc de nouveau cramponné après le clou, y épuisant ses suprêmes efforts, lorsqu'une flexion inattendue le rejeta en arrière & le fit cheoir tout de son long par terre. Il se relève, se précipite sur son clou.... Oh! bonheur! il s'est dégagé du fer; il ne tient plus que dans l'épaisseur du bois.....—Allons,

courage; quelques secousses encore, & le trésor acheté au prix de tant de larmes & de sang est à toi.........

Bien des années s'étaient écoulées encore, lorsqu'un jour entendant des pas inaccoutumés descendre à son cachot, sa respiration s'arrêta tout à coup, il fut comme pris de vertige...—Et pourtant le gouverneur & ses acolytes venaient régulièrement plusieurs fois chaque jour le visiter & lui apporter ses maigres victuailles, mais lorsqu'il descendait, le prisonnier le reconnaissait à sa marche, & un sentiment de répulsion s'emparait instinctivement de lui;—sentiment que l'on éprouve envers tous ceux qui sont ou la cause ou l'outil de votre malheur.—Or cette fois son émotion n'était pas la même, son âme était comme suspendue dans le vague, un sentiment indéfinissable absorbait toutes ses facultés:—était-ce la mort? était-ce la vie?

Bientôt une clé tourne dans la serrure, les verroux grincent, & la porte s'ouvre...—Une femme vêtue de noir & voilée entra, accompagnée d'un religieux de St-Ouen.

—Blanche! s'était aussitôt écrié le prisonnier par une sorte de prescience intuitive, avant qu'elle n'eût eu le temps de lever son voile; & il était tombé sur le sol comme frappé de la foudre.

Lorsqu'à force de soins Blanche & le religieux lui eurent fait reprendre ses sens, elle lui fit part de l'autorisation qu'elle avait fini par obtenir de son beau-fils, le roi Jean, d'habiter sa comté d'Évreux; & que par ainsi elle pourait désormais le visiter de temps en temps,—souvent, peut-être....—afin d'adoucir autant

qu'il serait en elle, les tourments de la longue captivité qu'il endurait pour l'amour d'elle.

Blanche, suivant sa promesse, descendit d'abord au cachot de temps à autre; puis par la force d'habitude qu'elle en contracta, elle y vint bientôt chaque jour, puis elle y demeura durant tout le jour.—Très souvent le religieux l'accompagnait, & alors Blanche filait sa quenouille ou tricotait, & de son côté le prisonnier se déduisait à *engraver* ses images; quelquefois aussi Blanche venait seule....—c'était lorsque le religieux était retenu par les devoirs de son saint ministère.

Bien des années encore se passèrent ainsi, pendant lesquelles le prisonnier n'eut pas changé son cachot pour le plus beau trône de l'univers. Puis de leurs doux passe-temps naquit une fille, dont nul autre que le religieux n'eut le secret.

Or, un jour Blanche fut mandée à la cour relativement à une nouvelle escapade de son frère Charles-le-Mauvais, & de nouveau le prisonnier resta seul. Les chaînes de sa captivité lui parurent alors bien plus lourdes à porter!... Au lieu de continuer ses engravements d'amour et de tournois, il s'ingéra un autre travail plus pénible pour dompter son ennui, en attendant le retour tant aspiré de sa douce & adorée Blanche. Il se mit donc à creuser avec son clou dans la muraille, au-dessous de chaque meurtrière, plusieurs trous formant échelle jusqu'à la hauteur du créneau. Les premiers échelons ne présentaient, il est vrai, aucune difficulté, puisqu'il les creusait soit debout, soit à genoux; mais aussi dès qu'il venait à

quitter le sol, & que son escabeau même ne lui était plus d'aucun secours, c'est là que commençait le travail suppliciant. Il agrafait alternativement, comme des crampons de fer, un pied, puis l'autre, selon que la fatigue l'y contraignait, sur l'échelon inférieur du mur; puis d'une main il s'accrochait à l'échelon intermédiaire, tandis que de l'autre, le front ruisselant d'une sueur de sang il creusait l'échelon supérieur.

Le gouverneur s'aperçut de ce travail, examina mentalement et scrupuleusement s'il n'y avait pas là de caché, sous une apparence futile, un projet d'évasion; mais voyant d'une part que la solidité des pierres du cachot n'était aucunement atteinte, et que de l'autre il était de toute impossibilité à un corps humain de passer par l'ouverture des meurtrières, il se contenta de lui dire:

— Pourquoi tout ce travail puéril?

— C'est afin, monseigneur, de contempler d'un peu plus près la bienfaisante lumière du ciel, et d'apercevoir un peu la verdure de la cîme des arbres.

Soit qu'il ne le voulut pas, — ou qu'il ne l'osât pas, vu qu'il savait que la reine Blanche protégeait le prisonnier, — toujours est-il qu'il n'entrava pas sa fantaisie.

A quelque temps de là, le religieux entra un jour tout effaré et la figure bouleversée dans le cachot du prisonnier. Celui-ci à sa vue fut rempli d'épouvante; et ce fut bien pis encore lorsqu'il eut appris que le bruit courait en Gisors que la bonne dame Blanche se débattait dans les angoisses de l'agonie...... enfin qu'elle avait été empoisonnée à la cour!

Sachant que la reine vivait encore, il ne désespéra pas ; et comme il était, lui, expert en sciences chimiques, qu'il connaissait certaines préparations infaillibles pour combattre efficacement toute espèce de poisons, sa résolution fut tout aussitôt prise, & il ne craignit plus que de ne pas arriver assez à temps.

Il lui fallut donc attendre jusqu'à la nuit tombée pour opérer son évasion, car après une insigne tentative qu'il en essaya, tout aussitôt que le religieux lui eut fait part de la fatale nouvelle, surexcité qu'il était par son effervescence, il lui eut été d'autant plus difficile encore, à quelques heures près seulement, de réussir à traverser ainsi en plein jour toutes ces multiples enceintes remplies d'hommes d'armes et de sentinelles à chaque pas. Afin même de ne pas donner la plus légère prise au moindre soupçon, tant que parût la clarté du ciel,—ou pour parler avec plus de vérité,—jusqu'à ce que le gouverneur eut fait sa dernière ronde de l'après dînée, — il besogna avec une ardeur inaccoutumée à ses engravemens. Ce jour là, son plan bien combiné,— et certain d'avance, par la puissance de sa volonté, que c'était le dernier de sa captivité dans ce cachot, —il traça profondément de son clou, sur une des pierres faisant face à la meurtrière par laquelle il devait s'évader, ce distique : « *Mater Dei*, *memento* « *mei.* » précédé d'un cercle complet pour désigner que le terme de sa captivité était enfin arrivé, et suivi d'un cœur, sans doute aussi pour démontrer que c'était là que Blanche avait répondu à son amour. Puis, positivement au-dessous de cette invocation re-

ligieuse, il grava son nom : « POVLAIN. »

Le gouverneur ayant vu le cachot dans son état habituel, et le prisonnier travaillant avec un calme apparent, pensa bénévolement que sa tentative de fuite n'avait été que le fruit d'une folle escapade, et les soupçons qui le préoccupaient furent alors dissipés. Mais sitôt que Poulain, — puisqu'ainsi a-t-il écrit son nom, — eut entendu les verroux grincer & les pas s'éloigner, prompt et ardent comme la foudre, il grimpa, ou plutôt escalada jusqu'au fond de la meurtrière de laquelle il attendait son salut.

Ce fut avec une force et une énergie surnaturelles qu'il se mit à l'œuvre. Des perles de sang ruisselaient sur son visage? — Qu'importe!.... ses genoux, ses mains étaient contusionnés, déchirés ? — Qu'importe encore : la vie de Blanche était au bout!.... — En vingt fois moins de temps, bien sûr, qu'il n'en eût fallu à un bon ouvrier muni d'engins et d'outils, il eut tout fini, rien qu'avec son clou. Puis il attendit là, blotti, tout prêt à agir, que la nuit fut bien noire ; mais dévoré d'impatience, il redoutait cette fois là que le jour ne dut jamais finir.

Pourtant le cri : — Sentinelles, prenez garde vous! — s'est fait entendre sur les barbacanes, et les pas du soldat de guette s'éloignent de la tour..... — Le moment est venu : à l'œuvre!

On entend plusieurs pierres se détacher du mur de la tour et tomber dans l'eau du fossé du Banneton; puis un autre bruit plus animé le suivre immédiatement. Le soldat de guette s'est tout aussitôt retourné; et distinguant sur l'eau, à la douteuse clarté

des étoiles, un corps qui surnage et semble se diriger vers la rive opposée, il ajuste et décoche une flèche à carreau, vers le but de laquelle on entend s'exhaler un sourd gémissement. Puis il jette le cri d'alarme et chacun est bientôt sur pied.

Le prisonnier blessé mortellement, avait pu cependant nager jusqu'au talus, le gravir, escalader les monticules de défense des remparts, &, à la faveur de la nuit, se glisser comme un reptile vers la forêt du Buisson bleu.

Ce ne fut que le lendemain matin, en suivant la trace de son sang, qu'on le découvrit évanoui d'épuisement, derrière un buisson du chemin.

On le transporta en toute hâte chez le gouverneur; & là, tandis que l'on était en train de sonder la plaie & de poser les premiers appareils, on entendit une rumeur inaccoutumée dans la ville, puis dans le bourg. C'était la reine Blanche qui revenait en Gisors, après avoir été secrètement jusqu'à Avignon, se faire relever par le pape Innocent VI, de son vœu de fidélité aux mânes de son époux le roi Philippe ; & c'était elle aussi qui avait fait courir le bruit de sa maladie, afin de ne point donner l'éveil sur son voyage, ne pensant pas que cette nouvelle dût franchir les murailles de Paris.

Après le baiser d'adieu donné à Blanche et à sa fille, il trépassa ; et fut enterré, ainsi que nous l'avons dit, à l'entrée du souterrain de la tour de Neaufles.

Description DE LA Tour du Prisonnier.

Maintenant un mot, tant sur la configuration in-

térieure qu'extérieure de la Tour du Prisonnier.

Cette tour, dans sa plus grande élévation, c'est-à-dire du sol du Banneton jusqu'au couronnement de son parapet, qui se trouve de niveau avec le sommet du monticule où est construite la Tour St-Thomas, peut avoir trente mètres de hauteur, sur douze de large à la base et dix sur le plateau supérieur. Elle est admirablement conservée comme construction; et dans son pourtour sont percées aux deux étages supérieurs des portes et des croisées en plain-cintre, mais sans aucun ornement sculptural. A l'étage inférieur, — le cachot, — le jour y pénètre par sept meurtrières. Sur le plateau, dallé en forme de couvercle et tout en pierre dure, est, devant la cage de l'escalier, le faîte en pierre de taille de la cheminée de la salle des Gardes. De la dite salle des Gardes, on y monte par un escalier très-rapide et comportant quarante-cinq marches. A l'extérieur aboutissent deux murs de barbacanes : l'un supérieur, qui forme l'enceinte du Château, attenant à la salle des Gardes, et dont la communication, ainsi que le vitrage de couleur aux croisées, sont rétablis depuis l'administration de M. A. Thierry; et l'autre, inférieur, enclavant le jardin du gouverneur militaire, à la salle des Archives, mais dont l'ouverture est actuellement, et dès longtemps, sans doute, murée.

L'entrée principale de l'intérieur de cette tour est à l'Ouest, presque en face de la Tour St-Thomas, et attenant à l'ancienne demeure du gouverneur militaire, qui, généralement, est encore habitable, mais dont il ne subsiste plus que de pittoresques ruines

vers le Nord, au point de départ du sentier construit sur l'épaisseur d'un mur transversal bordé de parapets, et aboutissant à la porte d'entrée de la tour.

Donc, on pénètre dans la salle des Gardes ; et là, en face de vous, est une immense cheminée, de ces cheminées seigneuriales où on mettrait un tronc d'arbre pour bûche et des bûches pour tisons, au milieu de laquelle est construit un four dans l'épaisseur du mur. Puis ce sont des petits réduits à portes surbaissées, construits, ainsi que les escaliers, dans des murs d'au moins deux mètres et demi d'épaisseur. La hauteur de voûte à arceaux de cette salle, a de six à sept mètres d'élévation.

De là, pour descendre à la salle des Archives, il y a vingt-sept marches; seulement vers le milieu de cet escalier est un petit cabinet, que l'on ne peut pas précisément nommer secret, vu qu'il n'y a pas de porte, mais dont certain orifice de tuyau débouchant sur le Banneton, indique assez l'emploi. Cette salle est à peu près pareille à la précédente; moins un peu de hauteur et la cheminée. Il s'y trouve également des réduits mystérieux enclavés dans les murs. Mais de nos précieuses archives? — plus rien!

Enfin on s'engage de nouveau dans un escalier, — mais cette fois muni inévitablement de lumière et escorté de chauves-souris, — puis après avoir enjambé trente nouvelles marches, vous êtes dans le cachot historique du prisonnier. Sitôt que vous avez mis le pied sur le sol de cette spacieuse cellule, vous êtes sous le charme; vous vous reportez instinctivement, indépendamment de vous, aux époques moyen-âge ;

vous vous imaginez apercevoir des instruments de torture partout, vous voyez se dérouler devant vos yeux tous les incidents, toutes les péripéties des drames qui s'y accomplissaient, et vous croyez même y respirer l'odeur de la mort. Là, en effet, et ne fut-ce que dans le patient labeur de ce prisonnier muni seulement d'un clou grossier, n'entrevoyez-vous pas toute la durée d'une captivité?.....—Que de difficultés! Que de constance!.... D'abord, et dans l'un des endroits les plus apparents, c'est l'écusson de Blanche d'Évreux, reine de France, avec les trois fleurs de lys au milieu, et surmontée de sa couronne formée par cinq cœurs. Ensuite, c'est un tournois, au moment où les deux champions se baillent l'accolée. Puis un ballet. Autre part une image de femme en prière, & au-dessus de cette image une levrette, un agneau & une colombe, tous trois lui faisant face. Autre part encore, c'est Adam & Ève de chaque côté de l'arbre de vie, & au-dessus d'eux, l'écusson de France porté par deux anges. Puis, entaillé au moins à six pouces de profondeur, c'est un tombeau entouré de cinq personnages. Puis aussi, du même côté, mais un peu plus bas, c'est l'image de St-Nicolas ressuscitant des enfants coupés par morceaux. En d'autres endroits; presque toutes les circonstances de la Passion de Jésus-Christ. Et enfin, par ci par là, bon nombre d'autres sujets & de méditations, mais de moindre importance.

Mai. — Juin. — 1390.

Charles VI atteint d'une forte fièvre, fut conseillé d'aller à Beauvais pour se guérir, & demeura au pa-

lais de l'évêque. Puis, quand il fut revenu en bon point, ajoute l'historiographe, & que bien il put chevaucher, il s'en vint à Gisors, à l'entrée de Normandie, pour prendre le déduit des chiens et de la chasse, car il y a là foison de beaux bois: après quoi il revint devers Paris.

(Juin.) Le message de Charles VI, tandis qu'il était au Mans, envoyé à Jean de Montfort, duc de Bretagne pour qu'il ait à livrer incontinent Pierre de Craon, assassin du connétable Olivier de Clisson, fut porté en compagnie de messire Regnault de Roye, du sire de Garancius, du sire de Châtel-Morant, par messire Taupin de Cantemelle, châtelain de Gisors.

1408.–1419.—1435.—1436.—1465.—1499. Aucun représentant de Gisors n'avait encore été membre de l'Échiquier de Normandie, & non seulement les seigneurs de la ville, mais tous ceux des alentours aspiraient en secret à l'honneur de le représenter, lorsqu'un jeune sire de Gamaches vint hautement se mettre sur les rangs avec toute chance de réussite. Ce fut l'aîné des cinq fils qu'avait laissés le premier Guillaume de Gamaches, et qui, à la mort de son père, avait à peine quatre ans : car Guillaume laissa sa veuve enceinte de quelques mois seulement. A peine cet aîné, qui se nommait aussi Guillaume, eut-il atteint son adolescence, qu'il prétendit, comme sire de Gamaches et baron d'Écouis, être admis à l'Échiquier de 1408, pour le baillage de Gisors. Talbot l'emporta sur lui, bien que sa baronnie de Clenville-en-Caux fut moins ancienne que celle de son compétiteur. Louis XII, en 1499, supprima l'Échi-

quier, & érigea la cour de parlement de Rouen. De cette cour ressortissaient les baillages de Rouen, Caux, Gisors, Evreux, Caën, Cottentin & Alençon.

(1419.) Les Anglais, commandés par le duc de Clarence, prennent Gisors que les partisans du duc de Bourgogne défendaient résolument, mais qu'ils furent contraints de rendre, après trois semaines de siége, n'étant pas secourus. C'est dans cette place que l'année précédente Lionnel de Bournonville et Daniot de Gouy s'étaient enfermés, et d'où ils tombaient sans cesse sur les Anglais. On raconte qu'une fois entre autres, ils attaquèrent de nuit cinq cents Irlandais logés à Céréfontaine, qu'ils en massacrèrent un grand nombre, & mirent le feu au village.

A cette époque les *cinq frères Gamaches firent tous beaux & vaillans faicts d'armes,* dit la chronique. Les forteresses de Gisors et de Château-Gaillard étaient déjà prises, que le château de Gamaches résistait encore. Les Anglais ne purent s'en emparer qu'en 1422.

(1425.) Catherine de France, reine d'Angleterre, qui possédait en douaire Gisors, Gournay et Neufchâtel, y établit pour bailly, Jean Bourich, vicomte de Gournay. Et en 1432, son successeur, Richard Maubery, chevalier & conseiller de cette princesse, prenait le titre de bailly & capitaine de Gisors, Gournay & Neufchâtel.

(1436.) Charles VII veut reprendre la Normandie. Il y jette à la fois quatre armées par quatre points différents. Guillaume Chenu, gouverneur de Pontoise & l'un des quatre commandants en chef, battant la

campagne avec une bonne troupe de gens de guerre, vint jusque sous les murs de Dangu, & somma le gouverneur de se rendre au roi de France. Il lui fut promis la liberté de ses deux fils prisonniers, — ce qui, soit dit en passant, l'ébranla fort peu; — mais ce qui le toucha davantage, — de lui restituer tous les biens confisqués à sa femme, d'origine française, & de lui donner la capitainerie de St-Germain. Et Richard livra la ville, le château et tous les hommes d'armes qui défendaient cette forteresse!... — Le sire de Gaucourt, bien qu'âgé de quatre-vingts ans, en fut nommé gouverneur.

(1465.) Sous Louis XI, dans la guerre dite *du bien public*, Gisors fut un moment occupé par le duc de Calabre; mais peu de temps après cette ville rentra dans l'obéissance. — Également en 1465, le 27 septembre, dit la chronique de Louis XI, arriva de Gisors à Paris, par la porte St-Antoine, un ambassadeur venant demander du renfort et secours au roi, lui disant que, devant la clé de sa Normandie, il y avait bien cinq à six cents lances bretons, sans compter la multitude de soudards à pied, — « tandis que dans icelle ville de Gisors, n'y avait nulles gens de guerre de par le roi. » Il était accompagné d'un ambassadeur envoyé au roi par Hue de Vignes, pour l'avertir que les Bretons avaient entrepris d'entrer à Rouen tout ainsi qu'ils avaient fait à Pontoise. — Et ce dit jour de vendredi, — poursuit la chronique, — lesdits ambassadeurs ordonnés de chacun côté, dînèrent à St-Antoine-des-Champs, près Paris. Et là leur fut envoyé, de par le roi, pain, vin, poisson, et tout ce que métier leur était pour ledit dîner.

(1499). Malgré ces guerres continuelles et dévastatrices contre les Anglais qui avaient fini par pénétrer jusqu'au cœur de la France, cette habitude de sanglants conflits ayant passé dans les mœurs et étant devenu un état normal, le Vexin prospérait. Gisors, entre autres, durant une assez longue période de cette époque, fit un commerce considérable de tanneries. Malheureusement il tomba tout à coup, pour faire place à des établissements d'un autre genre. Au XIIe siècle on avait bâti partout des églises, au XVIIe ce fut le tour des couvents. On détruisit donc les tanneries de Gisors pour élever à leur place des retraites religieuses, & pour les agrandir chague jour. Et lorsqu'à la fin du XVIIIe siècle ces couvents furent supprimés, on découvrit dans leurs enceintes toutes les anciennes fosses à tanneurs. Dans le même temps, en 1619, l'hospice que Philippe-Auguste avait fondé à Gisors fut de nouveau réduit en cendres; puis reconstruit dans l'intérieur du bourg, où il est actuellement. Quatre ans après, le Vexin tout entier éprouva un désastreux malheur. La veille de St-Martin-d'Eté il y eut une si forte gelée, que toutes les récoltes et moissons furent détruites.

Couvents et Confréries.

(Nous empruntons tout en entier le passagé suivant à M. de La Mairie, relativement aux fondations et origines des couvents et confréries de Gisors.)

« En 1210, Jean de Gisors fonda la Léproserie de St-Lazare, à l'extrémité de la ville, sur la route de Rouen. Les biens affectés à cet établissement, sont réunis à l'Hôtel-Dieu actuel de Gisors. — Le couvent

des Mathurins, situé hors la ville, est le plus anciennement établi. Ce fut un bourgeois de Gisors, nommé Nicolas Huet, fils d'un tailleur d'habits, dont la famille existe encore dans le pays, qui y attira ces religieux. Son travail l'avait enrichi. Sa piété lui inspira l'idée de fonder un monastère. Le 4 Décembre 1603, il obtint de madame la duchesse de Nemours, comtesse de Gisors, un arpent de terre sur un côteau voisin de la ville, nommé le Mont-de-l'Aigle. Il y construisit de ses propres deniers un modeste ermitage, et y fit élever une petite chapelle sous l'invocation de N.-D. de Liesse, et y appela le 24 Mai 1610, deux Trinitaires qui y furent installés le 13 juin suivant. Ces religieux remplacèrent bientôt leur petite chapelle par une église et Nicolas Huet, leur fondateur, y fut enterré le 19 Octobre 1625. Le duc de Nemours, comte de Gisors, en 1629, changea ce modeste ermitage, devenu trop étroit, en une vaste enceinte, où la princesse Elisabeth de Vendôme, par acte authentique du 2 Mai 1662, permit aux religieux de planter quelques terres vaines et vagues, situées devant leur couvent, pour la décoration du lieu, et pour procurer un couvert commode aux pélerins qui s'y rendent. Ce sont les expressions de l'acte. Ces arbres, ainsi que l'église furent abattus à la révolution, et une partie du terrain qu'ils ombrageaient, a été vendue. Le reste, sous l'administration de M. Fourmont et la mienne, a été replanté par la ville, qui en est propriétaire. Le pélérinage qui se faisait autrefois à N.-D. de Liesse, patronne de l'église des Mathurins, était très-fréquenté. L'image de cette vierge, sauvée des ruines du couvent, a été placée, d'abord à la por-

des Argilières, puis à l'extrémité du même faubourg. —Pendant que les Trinitaires voyaient leur retraite s'accroître et s'embellir, les Récollets, appelés par les habitans de Gisors, voulurent s'y établir en 1610. Madame la duchesse de Longueville posa la première pierre de leur couvent le 9 octobre de la même année. Leur église fut dédiée à St-Joseph. Ils ne pouvaient quêter que dans la ville et les faubourgs. — L'exemple de Nicolas Huet fut imitée par une dame nommée Marguerite Robert, veuve d'un bourgeois de Gisors qui s'appelait Jean Aubert. Il n'existait encore dans la ville que des couvents d'hommes, elle résolut d'en fonder un de femmes. C'est à elle qu'on doit l'établissement des Ursulines. Cette fondation a été approuvée par lettres patentes de 1616; mais la communauté ne se forma qu'en 1621. Trois Ursulines de Pontoise se transportèrent pour cet effet à Gisors, et M. de Harlay, premier du nom, archevêque de Rouen, les conduisit processionnellement de la maison de madame Aubert jusqu'au couvent qui leur était destiné, accompagné de la princesse de Longueville, de la duchesse de la Roche-Guyon, de la marquise de Matignon, de la marquise de Rothelin et de beaucoup d'autres dames. La fondatrice y embrassa, peu de jours après la vie religieuse. Ce monastère, dans le cours de sa durée, fonda ceux d'Andelys, de Gournay, Magny et Elbeuf-sur-Seine. — Les Annonciades se sont établies à Gisors en 1622. — Les Carmélites ont été fondées par M. François Sublet de Noyers, secrétaire d'état. Les religieuses s'y établirent en 1631.

« Il y avait avant la révolution trente-&-une confré-

ries à Gisors. La plus ancienne était celle de N.-D. Assomption. Elle fut établie en 1360. Charles V & la reine, son épouse, lui donnèrent vingt livres à prendre sur le domaine de Gisors. On peut fixer cette donation entre l'année 1360 & 1380, où mourut Charles V. Cette confrérie ayant, plus tard, cessé d'être en aussi grand renom, ses biens furent affectés à l'établissement d'un collége qui jouisait d'une réputation soutenue dans les environs. L'ancien collége a été vendu à l'époque de la révolution.—En 1477, une autre confrérie fut établie sous le nom de St-Antoine. Tous les ans encore, ceux qui font partie de cette confrérie, allument, en cérémonie, un grand feu au milieu de la rue de Paris, qui portait autrefois le nom de St-Antoine. On assure que ce feu se fait en mémoire d'un miracle opéré par St-Antoine, qui, invoqué au milieu d'un horrible incendie, préserva de la destruction tout ce quartier de Gisors. Les confrères ont fait replacer, il y a quelques années, une image de St-Antoine, à l'endroit où ils allument leur feu annuel. —En 1514, on trouve l'établissement d'une autre confrérie sous le nom de St-Clair. Il existait jadis un pélerinage à une fontaine de St-Clair (située dans le pré Aubry, auprès du faubourg de Paris). La petite chapelle qui renfermait l'image du saint, & cette image elle-même ont été détruites à l'époque de la révolution. Depuis, on n'y est plus revenu en pélerinage. On invoquait St-Clair pour les maux d'yeux, & l'eau de sa fontaine faisait, dit-on, des cures miraculeuses.—Dans la même année 1514, fut établie une autre confrérie qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec la même splendeur qui, sans doute, environna

son origine, — c'est celle de St-Fiacre.... (patron des jardiniers). C'est pendant le *Magnificat* que l'intronisation du nouveau roi & de la nouvelle reine a lieu, au moment où le chœur chante, *deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*.... — Une confrérie plus moderne, était celle de St-Jacques-des-Pélerins, formée en 1606. Elle n'existe plus. Le jour de St-Jacques se terminait par un festin public. On dressait des tables dans la rue des Pâtissiers, qui a pris le nom de rue Dauphine depuis le passage à Gisors de la Dauphine, (mère de Louis XVI), allant à Forges prendre les eaux. Tous ceux qui appartenaient à cette confrérie y prenaient place. A la révolution, la rue Dauphine s'appela rue de Voltaire, nom qu'elle quitta en 1814. — Les autres confréries n'offrent rien de remarquable. »

— Il existe aussi de nos jours à Gisors la confrérie du St-Sacrement, établie régulièrement le 10 Mai 1750, par une bulle du pape Benoit XIV, & dont les confrères ont depuis la fondation la triste prérogative de porter les morts en terre sainte. Dans toutes les cécémonies religieuses, c'est la seule des confréries qui, bannière en tête & revêtue de son costume particulier, précède toujours le clergé. — Depuis quelque vingt ans une confrérie de la Vierge s'est également fondée. Les sœurs, — toutes demoiselles, jeunes & vieilles, de la ville, — sont revêtues d'une robe blanche à ceinture bleue, & la tête entièrement couverte d'un voile blanc, ce qui permet de dissimuler bien des rides. Ce sont elles qui marchent en tête de toutes les processions. C'est censément une avant-garde sacrée.... — Ainsi que les frères du St-Sacrement, elles

jouissent en tout temps du privilége de quêter dans l'église durant les offices: seulement, comme amorce à la bourse des fidèles & des curieux, on a toujours soin de choisir, pour cet emploi important, celles des plus avenantes.

1554, — 1560, (JULIEN DE GUERSANS), — *1591.*

(1er Septembre). Le grand conseil de François Ier s'assembla à Gisors, & y resta jusqu'à la Toussaint de la même année.

(1560). Vers cette époque, Julien de Guersans, né à Gisors, & s'étant fait remarquer dès sa jeunesse par la précocité de son intelligence, commençait à briller de tout l'éclat de son savoir & de toute la vivacité de son esprit. C'est le premier poète, que nous sachions, dont notre ville ait à se glorifier. Enthousiaste de l'antiquité, il commença par s'affubler des noms pompeux de César-Caïe-Jules, en échange de celui de Julien, qu'il trouvait sans doute trop prosaïque. Il débuta par quelques poésies légères, et par un poème sur les maris de son temps, qu'il intitula: les *Porte-cornes*. Il fut également l'un des auteurs des madrigaux à la *Puce* qu'Etienne Pasquier avait aperçue sur la poitrine de Catherine des Roches. Guersans, qui cherchait à plaire à cette sévère beauté, voulut lui faire une autre galanterie, en publiant sous son nom, (car la demoiselle maniait, dit-on, plus adextrement la plume que le fuseau), une tragédie de *Panthée*, qu'il s'ingénia de lui attribuer. Il paraît qu'elle ne lui sut aucun gré de sa courtoisie, car elle refusa constamment de l'épouser. C'est alors qu'il se retira à Rennes, où il fut avocat, et devint sénéchal. Il y

mourut le 5 mai 1583, âgé seulement de 38 à 40 ans.

(1591). Henry IV fait son entrée dans la ville. Du jour de cette entrée mémorable date la terminaison de la longue suite de guerres qui firent l'illustration de Gisors au moyen-âge. Un pierrier, qui date de cette époque, était encore, il y a peu d'années, dans la salle des Gardes de la Tour des Archives, — ou du Prisonnier.

Pasteurs célèbres.

St-Yves, — & Antoine Lemercier.

Plusieurs pasteurs ont entouré d'une splendeur béatifique l'église de Gisors: — le premier, l'abbé Yves, devint évêque de Chartres en 1092, sous le pontificat d'Urbain II. Il fut présenté à la cour par Thibaut de Montmorency, seigneur de Gisors : le pape Pie V le canonisa par une bulle donnée le 18 Décembre 1570. — On cite encore Antoine Lemercier, qui fut aumônier de Louis XIII.

Pierre Neveu, — & *Antoine Dorival.*

Et plus que tous, Pierre Neveu, Jacobin, à qui la cure fut donnée en 1562 par dispense du cardinal de Ferrare, et dont le portrait religieusement conservé au presbytère, est d'une ressemblance physique on ne peut plus frappante avec St-Vincent de Paule. C'était un homme d'une énergie immense. Implacable ennemi de la religion réformée, de toute innovation dans le culte, et défenseur infatigable des saines doctrines, ce fut lui qui refusa l'entrée de l'église à Henri IV, jusqu'à ce qu'il eut renouvelé son abjuration, en présence de la population dont il avait scan-

dalisé la foi, en faisant faire publiquement le prêche à Gisors. — Antoine Dorival, poète contemporain, natif de cette ville, et témoin oculaire de ce fait historique, dans sa description de l'église de Gisors, fit plusieurs vers qui confirment la véracité de ces diverses circonstances.

Robert Deniaux.

Robert Deniaux, docteur en droit, fut nommé curé de Gisors en 1611. C'était un amateur enthousiaste des sciences et des lettres. Il composa plusieurs ouvrages historiques qui furent imprimés, et une histoire de Gisors en deux volumes, qui, restée manuscrite, et remise par lui aux mains des religieux Mathurins, est aujourd'hui probablement et malheureusement perdue. Cet ecclésiastique d'un esprit vif et agréable, était un peu satirique; et son style, quoique diffus, était mordant : au demeurant, c'était le meilleur des hommes. Lors de la peste qui ravagea Gisors, (1632, 33,) il se montra infatigable, et combla les malades de soins, de consolations et surtout de promesses. Afin de leur faire prendre patience, il établit même un pélerinage à l'église des Trinitaires ou Mathurins, et y faisait de fréquentes processions à la tête de ses paroissiens. Il avait tant de bonhomie et de persuasion en leur promettant chaque jour la fin de leurs souffrances, que chacun prit confiance en ses prières, bien qu'elles demeurassent longtemps vaines, mais qui furent enfin exaucées—quand Dieu le jugea opportun. Cet excellent pasteur se vit tout-à-coup illustré dans les lettres vers la fin de sa carrière. Louis XIV, en Novembre 1663, le nomma son

historiographe. Il mourut en 1664, ayant été curé de Gisors durant cinquante-trois ans.

Le Missel de Marmoutiers.

Bien que sur le vieux missel de l'abbaye de Marmoutiers, (l'unique archive religieuse que possède aujourd'hui l'église de Gisors, tout ayant été déchiré, perdu, brûlé à la révolution,) soit inscrit le catalogue des doyens de Gisors depuis 1066 jusqu'à nos jours, ce sont les seuls, dans les époques reculées, dont les habitants aient plus distinctement gardé le souvenir.

Décembre 1637.

Les États généraux de la province de Normandie, furent tenus à Gisors dans l'église du prieuré de St-Ouen.

1696. — L'Hôtel-Dieu, et les Dames St-Thomas de Ville-neuve.

Cet hôpital a pour titre nominal l'Hôtel-Dieu, et pour patron, St-Louis. Primitivement, c'est-à-dire lorsqu'il fut fondé dans l'île que l'on a depuis appelée l'île Lebon, il était sous le vocable de St-Antoine ; et plus tard, lorsqu'après l'incendie de 1519 qui le détruisit complètement, il fut reconstruit où est encore l'ancien couvent des Annonciades, ce fut sous l'invocation de St-Louis, qu'il fut élevé en reconnaissance des libéralités dont l'avait comblé ce monarque. Ce fut en 1632 qu'il accomplit sa troisième phase et qu'on l'édifia où il est actuellement, pour faire place à l'établissement des dames Annonciades. En 1696, les dames de St-Thomas de Ville-neuve furent choisies pour desservir l'hospice. Au nombre des améliora-

tions qu'elles y intronisèrent, elles firent, dit-on, de notables réformes dans la gestion, et y ramenèrent l'économie.—Cet hôpital a été construit pour contenir vingt-quatre lits de malades, dont douze pour hommes et douze pour femmes, et une extrême propreté y règne partout. Les salles sont situées au rez-de-chaussée et séparées par la chapelle, dans laquelle chacune a vue par une large grille, afin que de là, ceux des malades qui le voudraient, pussent assister aux offices divins sans se mêler aux fidèles du dehors. A l'étage supérieur, mais seulement dans l'une des deux aîles du bâtiment,—l'autre étant réservée au logement des Dames et des Sœurs,—sont recueillis, vêtus et grassement hébergés, douze pauvres vieillards de la ville: six hommes et six femmes. Cette institution paraît remonter à la reconstruction de l'hôpital actuel; plusieurs titres, du moins, en font mention, mais sans pour cela que ce soit explicitement. Ils y sont admis à l'âge de soixante-dix ans, après un vote au scrutin des administrateurs civils, et une fois leur admission prononcée, ils n'ont plus qu'à y finir leurs jours le plus benoitement du monde, sans chagrins ni soucis d'aucune sorte, en vrais chanoines enfin! — On les a toujours nommés les *Renfermés* ; était-ce par antithèse, puisqu'ils sortaient jadis chaque jour, et presque durant tout le jour?... Mais maintenant on peut à bon droit les appeler ainsi, vu qu'ils n'ont plus comme sortie que quelques heures le Dimanche et le jeudi,—les autres jours ils ont pour promenoirs les salles et les cours,—et la sévérité de cette mesure en est due à certains des vieillards eux-mêmes, qui, rentrant en état d'ébriété, se montraient insolents et

turbulents tant auprès de leurs collègues qu'auprès des religieuses mêmes. Ceux des vieillards qui sont encore valides, sont occupés quelques instans chaque jour à de menus travaux de la maison, mais c'est pour eux plutôt une distraction qu'une fatigue ; et lorsqu'on leur fait faire une corvée tant soit peu pénible, tout aussitôt ils en sont récompensés par une ample rasade de bon vin.—Une autre institution toute récente,— car son existence est de cinq années à peine,—et que l'on doit à l'inépuisable charité de ces Dames religieuses, c'est la fondation, dans un des bâtimens adhérens à l'hospice, d'un asile pour douze toutes petites orphelines, qu'elles garderont sous leur tutelle jusqu'à l'âge de quatorze ans, et qu'elles devront placer ensuite suivant la vocation et les dispositions intellectuelles de l'enfant.—Il faut faire la part de chaque chose, de chaque circonstance due aux temps ou aux mœurs, et surtout de l'imperfection de notre pauvre espèce humaine. Ainsi, les mêmes institutions existant, les malades, vieillards et orphelines, peuvent être dans un autre moment infiniment moins bien soignés, traités beaucoup plus sévèrement, suivant le caractère et le tempérament des supérieures,—ce qui est, du reste, déjà arrivé, car on s'est vu contraint de s'en plaindre très-sérieusement il y a déjà un certain nombre d'années:—mais ceci n'est plus qu'une tracasserie toute passagère. Quant est des religieuses actuelles, et à leur louange sans réserve,—ce sont de véritables mères pour leurs jeunes comme pour leurs vieux enfants.

Cet hospice possède depuis peu un magnifique St-Ciboire en vermeil, que, sur la demande du frère

d'une des religieuses, vicaire à St-Thomas d'Aquin, M. Rozier, la libéralité impériale s'est empressée de faire don à la congrégation des dames de St-Thomas de Ville-neuve.

Un aumônier spécial est maintenant attaché à cet établissement; et, au lieu de chantres, ce sont les jeunes orphelines qui font l'accompagnement choral. Nous y avons assisté à un salut du mois de Marie, et nous pouvons témoigner que toutes ces voix fraîches, —une surtout!—font involontairement rêver à un concert des anges.

1710 à 1758.

En 1710, vers la fin du règne de Louis XIV, avaient été réunies, sous le titre de vicomté, les seigneuries de Gisors, Andelys et Vernon, au duché d'Alençon, qui formèrent l'apanage du duc de Berry; mais ce prince ne les garda pas longtemps, il mourut quatre ans après, le 24 Mai 1714, à l'âge de vingt-huit ans. En 1718, cette vicomté, jointe à la seigneurie de Lions-la-Forêt, fut cédée au comte, depuis maréchal de Belle-Isle, petit-fils du surintendant Fouquet. Il fut comblé d'autant de faveurs que son aïeul l'avait été de disgrâces. Déjà maréchal de France, on créa pour lui le duché de Gisors, et on l'ennoblit de la pairie. Il fut aussi membre de l'académie. Son fils unique, le comte de Gisors, qui avait épousé la fille du comte de Nivernais, mourut en 1758, âgé de 26 ans des blessures qu'il reçut à la bataille de Crevelt. Madame de Gisors, sa veuve, devînt, ainsi que l'a dit l'évêque de Senez, « le modèle et l'apologie de la piété. »

1753. — INGOULT, LANGLOIS & Mlle BROHON.

Vers 1753, moururent Nicolas-Louis Ingoult, auteur de voyages, de poésies et de sermons, ainsi que Langlois, littérateur et musicien, tous deux nés à Gisors.

Brohon. — A cette époque, mademoiselle Brohon, riche déjà d'un certain renom littéraire, vint se confiner dans le couvent des Annonciades à Gisors, et se retira du monde alors qu'elle commençait à y devenir illustre. Jolie, remplie de grâces, et âgée seulement de dix-huit ans, elle fit insérer en 1754 dans le Mercure, un conte tout gracieux, tout miroitant d'esprit : — *Les charmes de l'Ingénuité.* L'année suivante elle publia : *Les Amans philosophes*, roman très-court et très-intéressant. Voltaire, sur sa réputation, lui fit obtenir une pension de mille livres. La supérieure des dames Annonciades se nommait aussi Brohon. Voyant son nom imprimé dans le Mercure, elle écrivit à sa parente, et lui offrit de se retirer auprès d'elle. Mademoiselle Brohon étant sans fortune, accepta, et vint se charger de l'éducation des pensionnaires. Bien qu'enfermée dans le cloître, elle eut toujours l'esprit romanesque et l'âme portée à la melancolie, aux vaporeuses langueurs de l'extase ; et, plongée dans la plus profonde dévotion, elle composa un roman d'amour d'une exaltation incroyable, dont Jésus-Christ est le héros.

J.-J. ROUSSEAU A TRYE-CHATEAU.

Egalement alors, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, J.-J. Rousseau habitait à Trye, sous le pseudonyme de Renou, le château du prince de Conti; et,

— la distance en est si peu longue, — venait souvent visiter à Gisors les quelques amis qu'il s'y était fait.

Enfans de Gisors nous avons tous été bercés par nos grands pères, du récit d'une leçon improvisée de physique qui aurait été donnée durant cette période à J.-J. Rousseau. Voici le fait tel qu'on nous l'a raconté : — Un matin, certain enfant de service du château entre chez lui, lui disant, tandis qu'il était en train d'écrire : — Monsieur Renou... voulez-vous bien me bailler un brin de votre feu?... — Hé, répond-il importuné, je n'ai rien pour t'en donner.... prends-en comme tu l'entendras.... — Oh ! qu'à cela ne tienne, allez, monsieur Renou, j'en ferons bien notre affaire... — A cette réponse J.-J. se retourne et l'examine, il le voit prendre de la cendre froide plein toute la partie plane de sa main, puis soulever adroitement de ses petits doigts quelques charbons ardens qu'il rejette au plus vite sur son foyer ambulant, et sort ensuite en lui disant le plus naturellement du monde : — Mercie bien, monsieur Renou.... — Hein! s'écrie-t-il alors, grands philosophes, profonds penseurs, prenons leçon de cet enfant, et avant de songer à surprendre les secrets de la nature et les mystères de la divinité, tâchons donc d'abord de savoir nous passer de pelles et de pincettes.

Assassinat de Larochefoucauld.

Pour terminer jusqu'à nos jours toute cette nomenclature de faits et de noms qui divisent l'histoire de Gisors en deux phases bien distinctes : l'une toute de guerres jusqu'à l'époque où la Normandie fut tout à fait incorporée à la France, et les Anglais irrévo-

cablement repoussés de notre continent; l'autre toute d'activité et de relations pacifiques, — sauf rares exceptions, — qui n'ont pu même être troublées par l'invasion étrangère en 1814, peut-être bien aussi parce que nos fortifications ne répondaient plus aux nécessités actuelles de la défense. C'est également à Gisors qu'eut lieu l'assassinat de Louis-Alexandre de La Rochefoucauld, le 10 août 1792. Revenant de Forges-les-Eaux pour se rendre à l'assemblée législative, dont il était membre, il se trouva tout-à-coup assailli dans le faubourg de Paris, en face le Champ-Fleury, par une bande de misérables qui, porteurs, dit-on, d'un mandat secret de la *Commune*, avaient été envoyés de Paris pour cet atroce exploit. Malgré les efforts des officiers municipaux et de la garde nationale, ces vils sicaires mirent leur ordre à exécution dans toute son intégrité, et consommèrent leur attentat en l'assommant à coups de pierres.

1814 et 15.

Gisors, comme tant d'autres localités, a été témoin de la burlesque et ridicule réaction royaliste de 1814. Ainsi, nous même, si jeune que nous fussions alors, nous nous rappelons comme aujourd'hui la scandaleuse cérémonie à laquelle donna lieu la première Restauration. — Au milieu de la rue du Bourg, en face la rue Voltaire, à laquelle on venait de rendre son appellation de rue Dauphine, et devant l'hôtel du Grand-Monarque, un immense feu fut allumé, où l'on commença par brûler avec forces imprécations et malédictions tous les drapeaux et cocardes tricolores que l'on put trouver. On a même su depuis,

par certaines indiscrétions, que l'on en fit confectionner, — en secret, — et à la hâte, pour se donner le plaisir d'un plus bel auto-dafé. Tous les pauvres vieux soldats, tous ces enfants de Gisors, qui sur les pas de leurs chefs s'étaient couverts de gloire, ces débris mutilés de la grande époque de la République et de l'Empire, étaient là, courbés sous la menace d'une persécution implacable, se regardant en dessous, muets et consternés; et des larmes indiscrètes s'échappaient de leurs yeux. — Le bûcher éteint, et les cendres dispersées au vent, les braves exterminateurs d'un pouvoir désormais impuissant, anéanti, après s'être rangés en file processionnelle, mirent avec un appareil digne de la fête, le buste du Désiré Louis XVIII sur une espèce de civière déguisée de beaux feuillages verts, de belles cocardes et de beaux rubans blancs, et le portèrent triomphalement à l'hôtel de la mairie ; musique en tête, jouant les airs: — *Vive Henri IV* et *Où peut-on être mieux*, etc., glorieux d'afficher leur défection patriotique, — pour ne pas dire autre chose, — aux yeux des officiers et soldats étrangers, *nos bons amis les ennemis*, cantonnés à Gisors.

Bonaparte, le prince de Condé, puis Louis-Philippe, a Gisors.

Bonaparte, alors premier consul, vint une fois à Gisors, où il descendit chez M. Morris, le fondateur de la fabrique. — Vers 1818 à 19, par un beau jour d'été, le prince de Condé est venu faire une chasse dans ses forêts domaniales de Gisors. Ce qui ne nous permettra jamais d'oublier ce fait, c'est qu'étant allés,

plusieurs gamins du même âge, au devant de lui sur la route de Trye, jusqu'au poteau de la limite, il nous prit personnellement fantaisie de grimper à l'un des peupliers qui bordent le fossé de délimitation , afin de voir venir le prince de plus loin. Mais à peine monté, la branche casse, et nous voilà à prendre un bain peu récréatif dans la bourbe du fossé. Ce n'eut encore été qu'un demi-mal , si au retour on n'avait pas craint la grand' mère et une admonition de taloches; aussi fallut-il s'empresser de courir laver tous ses effets à la rivière de Troëne, et de les mettre sécher , tant bien que mal , sur l'herbe du pré. Nous pensons qu'on ne s'étonnera pas que la mémoire soit restée gardienne de ce désastre enfantin.—Avant, comme depuis 1830 , Louis-Philippe , d'abord duc d'Orléans, puis roi des Français, y a passé plusieurs fois; la dernière est en 1841, au retour d'un de ses voyages au château d'Eu.

Description de l'Église.

Intérieur.

Ainsi que nous l'avons dit au début de cet essai, l'église actuelle doit le commencement de sa réédification à Blanche de Castille , reine de France. C'est elle qui fit bâtir le chœur et les sous-aîles du chœur. Sa représentation en pied, ainsi que celle du roi, son mari, sont peintes sur les vitraux au-dessus du maître-autel, afin d'en perpétuer le souvenir. La construction telle quelle de cet édifice a duré plus de trois siècles, aussi y voit-on un amalgame d'ordres, un mélange confus et tout à la fois distinct de gothique primitif,

de gothique fleuri ou style sarrazin, et de renaissance. La première dédicace en fut faite au mois de Mai 1249, par Eudes Rigault, archevêque de Rouen.

La nef, les sous-aîles, les chapelles et les tours, furent successivement construites par la piété et la libéralité des rois ainsi que des habitans.

Les différentes parties de l'église ont été successivement bénites à mesure qu'elles étaient achevées: — En 1532, la grande nef par Jean de la Massonnaye, évêque d'Hyppone.—En 1555, Etienne Paris, évêque d'Olonne, grand-vicaire du cardinal de Bourbon, consacra l'autel de la *Descente de Croix*, et en 1561, il dédia l'autel de *St-Denis*. La chapelle du *Rosaire* fut consacrée par Jean Lesli, évêque de Ross en Ecosse, en 1584.

Les chapelles du Nord de l'église datent du siècle de François Ier; on peut même supposer qu'il contribua à leur érection, à en juger par les salamandres que ce prince avait prises pour emblême, et que l'on voit sur certains piliers butans extérieurs.

Le portail principal, la tour inachevée, qu'on nomme le gros clocher, ainsi que la tribune de l'orgue, sont du temps des autres Valois.

En 1541 avait été élevée la charpente de la nef. Alors messire Cardin Saônier, vicomte de Longchamp et d'Heudicourt, était trésorier de l'église de Gisors.

En 1542, on posa les fondements du gros clocher.

Ainsi que nous en avons prévenu le lecteur, nous ne nous astreignons pas rigoureusement à la succession chronologique des dates, nous choisissons de préférence l'ensemble des mêmes faits. Donc, arrê-

tons-nous un peu aux piliers les plus remarquables. —C'est en 1526 que fut achevé le pilier des *Marchands*, situé, dans l'entre-deux nefs de droite, immédiatement après le gros pilier de soutènement. Ce pilier est, sans contredit, le plus curieux de tous comme détails d'exécution, et mérite d'être étudié, bien que mieux vaudrait encore qu'il fût dessiné. Il est à six pans, et sur chaque pan, soutenus sur des espèces de consoles et surmontés d'une ornementation en éventail, en manière de châsse arclique, sont sculptés, à double étage, les différents corps de métiers qui ont coopéré à son érection. Au pourtour des consoles extérieures, est gravé, un mot sur chacune, pour exergue: —*Je-fus-ici-mis-l'an-1526*. Au-dessus du mot *Je*, et en place de figurine, est un grand *H* avec un entrelacs figurant un *8* surbaissé. Sur une autre face, et au-dessous d'un évêque assis, croix en main et mitre en tête, est écrit: *St-Claude.*—Sous le personnage attenant, on lit : *Mariâ*. Est-ce Maria?— est-ce Marion, le nom du sculpteur?.... Nous l'ignorons.—Sous le personnage opposé, qui représente un tanneur, est gravé:—Y H 5.—Au-dessus est un groupe de trois hommes assis devant une table, causant et trinquant joyeusement.—Puis, pour couronnement de l'ornementation, parmi les capricieux méandres de l'imagination du sculpteur, ce sont encore des *H*, des *R* et des *I*. Plus que probablement, il y a du Jean Goujon dans tout cela.

Ensuite, c'est-à-dire deux piliers plus loin, c'en est un à losanges biaisés et repoussés au milieu, à ceinture de coquillages, et avec supports et dais de couronnement pour statuettes. Il doit, sans contredit,

avoir été édifié par la confrérie de St-Jacques des Pélerins. Aussi n'est-ce que vers 1606 qu'ils l'auront acquis pour y sculpter les emblêmes relatifs à leur ordre.

Immédiatement après, c'est le pilier des *Dauphins*, à nervures en spirale, et parsemé de ces signes distinctifs.

Quant aux autres, ce ne sont que de simples piliers.

En 1570, on fit le jubé du chœur, qui depuis a été détruit.

Ce fut en 1580, que Nicolas Barbier, facteur d'orgues, fournit celles de Gisors: Robert Jumel en fut l'architecte, et Philippe Fortin en fit la menuiserie. Plus tard, c'est-à-dire vers 1775, ce buffet d'orgues fut refait à neuf tel qu'il est actuellement, ainsi que la chaire à prêcher et le banc-d'œuvres, par un nommé Carbonnier, menuisier à Gisors. Puisque nous en sommes sur la menuiserie, disons également que les deux portes actuelles du grand portail, ainsi que celle latérale, ont été faites, menuiserie et sculpture, en 1663, par un nommé Jean Le Maître, demeurant au Boisgeloup. Quant à celles du portail Nord, ce chef-d'œuvre, cette miniature ciselée qui devrait être enchassée d'or, nous ignorons quel en est l'habile ouvrier.

Après un aussi long usage, et abandonnés qu'elles furent parfois, ces pauvres orgues, en de fort mauvaises mains, tous les jeux s'étaient littéralement faussés, étaient tombés dans un désaccord irremédiable. A moins de grands sacrifices pécuniares pour les conserver, l'église de Gisors, figurant sur la liste

des monumens nationaux, le gouvernement était en droit de s'emparer de son jeu d'orgues, un de plus beaux et des plus complets de tous ceux de France,—ce dont, par parenthèse, il a été sérieusement question,—pour en enrichir une des églises de Paris, si on ne se fût décidé à les réparer.

Paris! toujours Paris!... Et pourtant les églises de Paris sont bien assez privilégiées par tous les gouvernemens: chaque jour pour elles marque une nouvelle donation ou un nouvel embellissement, les millions leur pleuvent dru comme grêle;—tandis que notre pauvre et magnifique métropole du Vexin ne figure que de nom sur la nomenclature des monumens historiques à réparer ou achever.—Ainsi que nous l'avons dit, sous le gouvernement parcimonieux de Louis-Philippe on a pourtant bien dépensé plusieurs centaines de mille francs pour remettre à neuf la petite chapelle de St-Germer: mais pour Gisors?—rien! —Plus récemment, sous la république de 48, M. A. Thierry, nouvellement maire alors, par ses constantes et infatigables démarches, en était veuu à compter sur une solution fructueuse ; mais les circonstances ont changé, et nos chères espérances se sont évanouies avec elles...—Hélas! attendons tout désormais d'un bon caprice de la fortune,—quoique tardif. Pour en revenir à nos orgues, on nous en eut donné d'autres; il est vrai... mais qu'eussent-elles été, sans doute, en comparaison!—Bref, la ville de Gisors, justement orgueilleuse cette fois, de concert avec la fabrique de l'église, se résigna à ce sacrifice héroïque: et les orgues nous sont restés.

On y travailla constamment durant plusieurs an-

nées; on y dépensa trente mille francs; et en Juillet 1844, elles furent rendues au culte par une solennelle inauguration, où se firent entendre les premiers organistes des églises de Paris; entre autres, MM. Danjou, de N.-Dame; Leféburc de St-Roch ; et Gautier, de St-Étienne-du-Mont. M. Diescht, accompagnateur à St-Roch, se fit également remarquer par des morceaux d'un mérite supérieur ; et M. Boulenger, organiste de la cathédrale de Beauvais, y vint avec tous les choristes et instrumentistes sous sa direction, qui exécutèrent des hymnes et des cantiques de leur professeur.

De tous les enthousiasmes, celui qui s'éteint le plus vite, est, certes, la prodigalité; et sur-le-champ on en a eu une convaincante preuve, qui a failli rendre nul le sacrifice accompli. Afin de payer quelques centaines de francs moins cher par an, ce fut d'un jeune aveugle qu'on fit choix pour organiste. Ce jeune homme, malgré son bon vouloir, n'était pas de taille à manier un instrument si puissant: c'était une massue d'Hercule dans la main d'un enfant. Depuis, nous le signalons avec plaisir, il a fait de notables progrès, son jeu s'est constamment amélioré, et maintenant il sait tirer un satisfaisant parti de son clavier et de ses registres.

En 1612, les frères Jean, Guillaume et Jacques Darry, firent construire le sépulcre de genre gothique, détruit à la révolution, et à la place duquel est aujourd'hui, sur un côté latéral de la sacristie, le confessionnal du doyen.

Œuvres de Jean Goujon.

Les bas-reliefs de l'entrée du chœur, le *Squelette*,

une Descente de Croix, et toute la chapelle du *Trépassement de la Vierge*, étaient attribués à Jean Goujon. Les stupides iconoclastes de la révolution, ne respectèrent même pas là l'œuvre d'art. Tout ce qui tomba sous leurs brutales mains, fut ignoblement mutilé, anéanti. On a pu heureusement soustraire à leur rage aveugle, en les masquant de plâtre,—(ce qui ne plaide pas d'ailleurs en faveur de leur intelligence, puisque, étant du pays, ils connaissaient d'avance les objets qu'ils avaient marqués pour abattre, et que, de plus, le plâtre en était encore tout frais!)—on a pu, disons-nous, sauver quelques précieux vestiges, entre autres la statue couchée du moribond, creusée dans un seul bloc de pierre, et les bas-reliefs de l'entrée du chœur, qui, presque de nos jours, c'est-à-dire il y a environ trente années, par un travail minutieux et patient, et à l'aide seulement d'un canif, ont été dégagés du plâtre qui les recouvrait par un sieur Pouplin, alors sacristain de l'église. Mais de la Descente de Croix, ainsi que de cet ensemble lugubre et somptueux du Trépassement de la Vierge, couchée sur un tombeau et entourée des apôtres en pied, de grandeur colossale, il n'en reste même plus les débris. Ce qui subsiste encore au fond de cette chapelle, recouvert d'un contre-rétable corinthien, chargé de sculptures et de dorures de la base au sommet, provenant de l'église du prieuré de St-Ouen, et encadrant un magnifique tableau signé *de Nameur*, et daté 1666; ce qui subsiste, disons-nous, c'est le couronnement de l'ancienne chapelle, représentant des anges, archanges et séraphins, voltigeant dans les airs, et tenant à la main des bannières ou des banderolles, où

sont inscrites de célestes sentences. Ce couronnement est supporté par une corniche continue, évidée de fleurons gothiques, le tout doré et peint de couleurs tranchées, suivant le goût antique. Egalement là, sur le mur, à droite, est une plaque de marbre noir, constatant la fondation de prières à l'intention de François Lesueur, écrite en vers acrostiches, et datée de 1571.

Une autre table de marbre, enclavée auprès du squelette, démontre également que M. de la Viefville, gouverneur de Gisors, et Marguerite de Barlemont, son épouse, fondèrent dans la dite église, par contrat du 18 Novembre 1497, une chapelle qui devait être desservie par deux chapelains, l'un à la présentation du seigneur d'Aveny, et l'autre à la présentation des trésoriers, du procureur du roi et de six notables bourgeois.

Toutes les autres chapelles des deux côtés de la nef, étaient peintes à hauteur du soubassement des croisées, en couleur à l'huile café au lait foncé, et chacune distribuée par panneaux à moulures imitées en peinture, de formes différentes, surtout pour la traverse du haut. Dans les grands panneaux de cette décoration, il y a quelques ornements grossièrement peints à fresque; ici ce sont des rosaces tronquées, là des coquillages, et dans la chapelle St-Joseph surtout, tous les outils de charpentier. Toutes sont, comme peinture, dans un état de dégradation pitoyable. Dans celle de St-Vincent de Paule a été découvert récemment, sous les anciennes couches de badigeon et de peinture, les figures en pied de presque toute une confrérie. C'était celle de charité de

La Visitation N.-Dame; ce qui est établi par la présence d'une table de marbre également enclavée dans le mur, et sur laquelle est inscrite la fondation d'une messe à chaque octave des fêtes de Vierge, et à l'intention de Jean Mallet. Tout ce qui subsiste de ces peintures du XVI[e] siècle, est d'une netteté de dessin, d'une richesse de coloris et d'un fini de peinture admirables; on dirait de la miniature. Malheureusement le crépi de la face, surtout, est dans un état déplorable de vétusté, et il faudrait des sommes énormes, ainsi que le concours d'excellents artistes, pour rendre à ces peintures leur lustre primitif. Cela se fera-t-il jamais?... — En tout cas, mieux vaut encore les laisser comme elles sont, que de faire massacrer ce qui en reste de précieux par de mauvais barbouilleurs.

Parmi les autres de quelque importance, nous remarquerons en passant celle de la confrérie du S[t]-Sacrement, dont le contre-rétable, originairement aux Mathurins-Trinitaires, est de style Louis XV assez coquet, assez élégant, mais écrasé, enlaidi, gâté par la superfétation des décorations en peinture, exécutées à contre-sens de l'époque. Ensuite nous voyons de chaque côté du grand portail, sous la tribune de l'orgue, et incrustés dans le mur, deux bas-reliefs, dont celui de droite représente l'arbre de Jessé, mais qui a pour singularité spéciale que presque tous les personnages y sont vêtus de tuniques et de turbans à l'orientale; au-dessus de la colonne d'appui de ce portail est une image de Vierge escortée de deux enfans; mais d'un travail grossier.

Puis vient la chapelle des fonts, au-dessous du

gros clocher, dans laquelle est sculpté en ronde-bosse, à pleine pierre, sur une superficie d'au moins cinquante pieds de haut et vingt de large, un arbre de Jessé gigantesque. Sur quelques parties de l'ensemble, on y distingue encore des fragments de l'ancienne décoration mêlée d'or et de couleurs vives, style renaissance. Depuis plusieurs années, dit-on, la fabrique de l'église se consulte, se tourmente, s'économise pour rendre à ce beau jet de sculpture, ainsi qu'à ce qui est resté de la chapelle du *Trépassement*, leur couleur locale et primitive, recouvertes aujourd'hui de nombreuses couches de monotone et dégradant badigeon; mais jusqu'alors, à ce que nous regrettons, on n'a pu en réaliser les fonds nécessaires. Ce serait pourtant, non-seulement un commencement d'épuration des difformités qui souillent l'ensemble et l'unité-mère du style de ce bel édifice, mais aussi un acheminement tout tracé pour lui rendre son ancienne et splendide diversité de décoration. Au moins tout se fondrait dans une noble harmonie, tandis que ces disparates contre-rétables de style grec, avec leur droite rigidité sculpturale, ne font que troubler l'ordre et l'agencement du tout. Et ceci fait, nous aurions encore à déplorer les grandioses statues d'apôtres qui décoraient la nef, et l'entourage de la Vierge au Tombeau, car l'église ne serait pas assez riche d'elle-même, pour payer le ciseau d'un nouveau Jean Goujon.

Le chœur n'a rien qui puisse flatter la curiosité. Son autel, du style lourd et plat de l'empire, qui n'a eu pour effet que de singer le grandiose antique, sa décoration de goût moderne, tandis qu'il faudrait là

quelque chose d'imposant, de mystérieux qui portât l'âme à la prière et à la méditation, est un contresens manifeste avec l'ensemble de cette église gothique. Seulement, ce que nous avons cru voir, c'est que les quatre piliers ronds qui supportent sa voûte, pourraient bien être d'une époque antérieure, et avoir appartenu à l'édifice primitif d'ordre roman, dont le plain-cintre et la simplicité symbolique étaient la base; ne fût-ce que par l'ordonnance de leurs chapiteaux.

Nous voyons aussi une *Descente de Croix* et une chapelle de *la Vierge* de chaque côté de la nef, dont l'architecture moderne et dénuée de goût, font involontairement songer à ces centenaires rachitiques qui ont la ridicule prétention de se vêtir à la mode du jour, et encore de choisir la plus extravagante. Architectes, maçons, replâtreurs, gâcheurs, vandales, n'imitez donc pas ce stupide jardinier qui voulait greffer un fruit à noyau sur une tige à pépins; soyez au moins conséquens, si vous ne pouvez être habiles.

Ce que nous remarquerons en passant, c'est que les piliers et les entrecolonnements de voûte des bas-côtés de la nef au Sud, sont bien plus remplis de sculptures à sujets, de coquettes rosaces et de pendentifs que la partie opposée.

Le faux Pont-Doré.

Il sera très-facile au lecteur de discerner que lorsque nous avons écrit ce qui suit, la réhabilitation du Pont-Doré historique, qui vient d'avoir lieu ce mois d'Avril même, était encore dans les brumes de l'inconnu, et que nous ne faisions que combattre une erreur populaire, alors très accréditée.

Dans la chapelle du fond, au Sud, était encore dernièrement une statue en bronze de la Vierge, toute montée sur un piédestal provisoire en bois, avec inscription en lettres de bronze, là dès avant 1830, pour être placée sur le *Pont-doré*, où le socle en pierre est également préparé, et rappeler ainsi la chute de Philippe-Auguste *dans la rivière d'Epte*, poursuivi par *le Cœur-de-Lion*. A ce sujet, nous avons certaine rectification à faire, qui ne trouvera pas, nous osons l'espérer, beaucoup de contradicteurs. De nos jours on nomme le *Pont-doré* celui qui est immédiatement au bout du *Fossé aux tanneurs*, proche l'hospice, et à la jonction des rues Dauphine et de Paris. Selon nous c'est une grave erreur ; et bien que M. Potin de La Mairie, ancien maire de Gisors, et auteur d'une savante *Histoire de Gournay*, dans les lettres écrites par lui à M. Morin, ancien vicaire de Gisors, et même dans l'une de ses lettres insérées au *Bulletin de l'Académie Ebroïcienne*, paraisse avoir adopté cette version, nous n'en persistons pas moins dans notre conviction. Nous ne pouvons penser autrement que ces quelques lignes seront coulées de sa plume sans qu'il y ait attaché plus d'importance, ou alors que ç'a été pour complaire au dire erroné de tous. Comme historien, son devoir était de combattre cette opinion basée sur les reconstructions successives de l'hospice, et non de s'y soumettre. (1) Il est dit positivement dans les chroniques,—que *Philippe-Auguste tomba dans la rivière d'Epte* AU MOMENT D'ENTRER EN VILLE. Or, où

(1) Hier seulement, alors que l'on faisait la *composition* de ce paragraphe, on a eu l'obligeance, à l'imprimerie, de nous communiquer une brochure de M. P. de La Mairie, imprimée en 1848

est censé le Pont-doré maintenant, ce n'est pas la rivière d'Epte, mais un fossé qui s'en alimente,— comme l'indique assez le nom du quai; ce n'était pas là l'entrée de la ville, mais l'entrée du Bourg; et ce fossé n'a été creusé que pour fortifier le bourg et défendre ses murailles d'enceinte, ainsi qu'ont été faits ceux du *Banneton*, des *Remparts* et du *Preslay*, qui est à présent une rue. Le Pont-doré doit être, et est certainement le double pont situé au bout de la rue de de Paris, à l'entrée du faubourg; et ce qui confirme cette assertion, c'est qu'il est dit dans les chroniques — que *Philippe-Auguste, en action de grâces de la protection miraculeuse que lui accorda la Vierge lors de sa chute dans* l'EPTE, fonda pour l'Hôtel-Dieu de Gisors, situé — *dans une île longeant chaque côté du pont* — qui venait de s'affaisser sous lui, (aujourd'hui île Lebon), une chapelle dédiée à N.-D. de Pitié. Autrement l'impétueux Richard, s'il eut pu pénétrer à la poursuite du roi dans *la ville* jusqu'à l'entrée *du Bourg*, n'aurait certes pas reculé en si belle besogne. Ce qui aura donné lieu à cette méprise, c'est que les habitans d'alors, peu soucieux, sans doute, d'un fait historique qui remontait déjà à trois siècles et demi de date, continuèrent, comme par le passé, d'appeler *Pont-doré* celui qui se trouvait proche l'hospice : ce devait être, dans leur façon de voir, une adhérence de noms. Et pourtant la même image de Vierge, toute dorée, qui avait été mise primitivement sur la façade

qui, par une note séparée, rétablit l'existence historique du Pont-Doré. Aussi, nous empressons-nous de signaler cette heureuse conversion qui vient appuyer notre opinion de toujours, vu que dès 1847 nous avions eu l'avantage de lui soumettre notre manuscrit *père*, et d'en discuter ensemble certaines parties.

de la porte St-Antoine — ou de Paris, — (noms successifs de la même porte), — comme protectrice de cette entrée de la ville ainsi que du Pont-doré, y était encore avant 93; tous nos vieillards l'y ont vue; et aussitôt que le culte catholique eut repris faveur, elle y fut replacée par les mains pieuses qui l'avaient soustraite à un anéantissement certain. A la démolition de la porte de Paris, la Vierge *historique* fut placée, — où elle est encore actuellement, — au milieu du portail Nord de l'église. Seulement elle n'est plus toute dorée comme jadis; la dorure s'étant peu à peu dégradée, on l'a coloriée de peinture à l'huile ; mais sous les écailles de cette ancienne peinture, on y retrouve partout, même sur le visage et sur les mains, les vestiges de la dorure qui la recouvrait tout en entier.

Pour en revenir à l'intérieur de l'église, il y est aussi une autre image de Vierge qui jadis resplendissait sur l'autel privilégié de son auguste patronne, et maintenant, depuis la restauration moderne de cette chapelle, est pauvrement reléguée au fond de l'église, dans le recoin obscur où s'ennuyait St-Sébastien, qui sans doute n'aurait jamais osé compter sur si bonne aubaine. Un fait à cet égard qui n'est pas sans quelque originalité, c'est que toutes les bonnes âmes qui avaient foi en cette image, l'ont suivie en son modeste réduit, et délaissent sans pitié sa resplendissante concurrente, en la traitant irrévérencieusement de *la Vierge blanche*, pour lui apporter leurs prières, leurs chandelles et leurs *ex-voto*.

Dans cette chapelle derrière le chœur et les deux intervalles suivants, sont des lambris dont les pan-

neaux, peints sur bois, et représentant des scènes de la vie et de la passion du Christ, ainsi que de plusieurs autres martyrs, ont un cachet de vérité locale qui augmente encore leur mérite. Une particularité de ces peintures, qui paraissent toutes provenir du même pinceau, c'est que, dans la chapelle St-Sébastien, à une encoignure de chacun des panneaux, se voit un homme agenouillé et tenant un cierge à la main, stéréotypé dans la même posture, avec la même configuration de costumes, l'ensemble absolument semblable, mais l'habillement différencié sur chacun de ces tableaux de toutes les combinaisons de couleurs possibles. Dans le côté gauche de la section du milieu, au bas d'une *Annonciation*, est également une femme agenouillée : seulement elle n'est reproduite nulle part ailleurs. Ces peintures doivent être du temps des Médicis. Un autre tableau, dédaigneusement accroché au-dessus de l'entrée du clocher, et représentant un groupe de personnages, est de la même époque. On présume que ce doit être Catherine de Médicis et sa famille. Nous ne nous faisons là que l'écho des dit-on.

Dans cette église sont aussi quelques tableaux de certain mérite, éparpillés parmi nombre d'autres de valeur négative. La résurrection de Lazare, dans la chapelle Ste-Avoie, ainsi qu'une Descente de Croix, dans une chapelle latérale de droite, et qui, par le brillant du coloris, dévoile son origine de style Pompadour, sont très appréciées des connaisseurs ; mais celui que l'on distingue le plus, est le *Rachat des captifs*, placé au-dessus du portail Nord, et jadis au couvent des Mathurins.

Avant la première révolution étaient sur chacun des douze piliers de la nef, ainsi que nous l'avons mentionné précédemment, supportés par des consoles et encadrés d'enluminures, les statues des douze apôtres: tout cela a été détruit.

Quant aux vitraux, hormis ceux qui dominent le chœur, ainsi que quelques parties isolées, au-dessus du banc des collégiens, représentant, rien qu'au milieu, des étoiles ou des satellites, et qui sont d'une époque antérieure, la plupart datent des belles pages de la renaissance. Sur chacune des verrières du milieu des trois compartiments derrière le chœur, est une image de la Vierge, au bas de l'une desquelles, celle de droite, est le millésime 1556. De chaque côté des sous-aîles de la nef, sont de magnifiques jets de verreries; particulièrement dans la chapelle Ste-Anne la vitrine Ste-Clotilde, et dans celle St-Joseph, une pléïade de martyrs. Mais si l'on veut redescendre à l'ancienne crêche, tout proche la sacristie, on verra là une page écrite de la main d'un grand maître, car les dessins en sont de Raphaël. Bien d'autres, quoique beaux ne présentent pas la même importance.

L'ancien Cimetière, puis le Cimetière actuel.

Ainsi qu'il était partout d'usage jadis, et que cela s'est même perpétué dans beaucoup de villages jusqu'à nos jours, le cimetière entourait l'église. Où enterrait-on primitivement? — L'histoire et les chroniques sont muettes à cet égard. Mais le premier champ de repos dont il soit mention fut béni en 1496 par messire Henri Potin, docteur en théologie de l'ordre

des Carmes, évêque de Philadelphie, et suffragant de l'archevêque de Rouen. Plus tard, afin d'agrandir ce cimetière devenu trop resserré, les trésoriers de l'église achetèrent la place de la *Grange-Cercelle*, depuis longtemps déjà vague et abandonnée, et qui comportait tout le côté nord de l'église jusqu'à la rue du Bourg. Le marché en fut conclu le 25 Septembre 1645, moyennant la somme de trois-mille-cent livres. Ils en affectèrent donc au cimetière une grande partie, aujourd'hui enclavée dans la propriété de M. Davillier, et qui fut béni en 1671, par Nicolas Thomas, curé de Gisors. Depuis la fin du XVIIIe siècle, par mesure de convenance et de salubrité, ce cimetière a été transféré hors les faubourgs, sur la route de Rouen.

Sous la voûte d'entrée de notre petite nécropole, afin de perpétuer la mémoire de sa consécration, ainsi que le nom du premier qui y fut inhumé, est gravée, sur une plaque de marbre blanc enclavée dans la construction, cette inscription : — Ch. Th. Duchesne a été le premier inhumé dans ce cimetière le 10 mai 1786. Puis, parmi les noms les plus saillans des personnes dont l'image est encore présente à notre mémoire, nous, enfans de Gisors, on lit, éparpillés dans le funèbre enclos : — Flood, natif de Dublin, contremaître à St-Charles, mort en 1830 ; Michel Hervé de Garel ; Magdeleine Victoire Fourmont, Ve de Chailly ; — Augustin-Henri Pottemain, cet ancien conducteur qui nous a convoyés toute une génération, alors que les *diligences* mettaient dix-huit heures *à franchir* les dix-huit lieues qui séparent Gisors de Paris.

Dans le fond de droite, et entourées d'arbustes, sont cinq tombes : — d'abord celle de Cécile Chagnet ; — ensuite celle sur laquelle nous sommes assis en transcrivant, où poussent tout autour de charmantes petites fleurs bleues naturelles, qui s'épanouissent toutes guillerettes sous le chaud baiser du beau soleil qui les caresse et nous brûle, et où l'on voit : — Le 12 avril 1818, décéda en sa terre de Cantiers, près Gisors, Barthelémy-Michel Hazon, né à Paris le 25 mars 1722, intendant-général des bâtiments du roi et de l'académie royale d'architecture, sous les deux règnes de Louis XV et Louis XVI, créé Chevalier de l'Ordre de St-Michel par Sa Majesté Louis XVIII. Il avait épousé en 1755 M. M. de Malinguehin, née à Beauvais le 4 juillet 1732, décédée en sa terre de Cantiers, près Gisors, le 3 juillet 1805.

On lit textuellement, en dessous, cette déclaration et le distique suivant :

Trouvé dans leurs papiers: — Habitans de Gisors,

Tous deux ils vous aimèrent,
Pauvres, ils vous soulagèrent.
Priez, et respectez leurs cendres..

Puis c'est Françoise-Louise Hazon, veuve de Houdard-Marie Husson, ancien Conseiller à la cour des aides de Paris ; — ensuite, Marie-Madeleine de Malinguehin ; — et enfin une tombe plus récente, celle de Catherine-Marie Lormier de Sémilly, et ne datant que de 1830.

Un peu plus loin, sur une colonne cannelée, & presque en face l'avenue du milieu, est, sur le socle, le nom de Jean-Jacques Vinot, maire de Gisors en 1793, mort juge de paix en 1819. — Plus loin encore,

et dans le même rang, se lisent les noms de — Marie-Françoise-Émilie-Sairon Messis, supérieure de l'hospice. — En poursuivant on voit trois tombes parallèles, ce sont celles de Marie-Victoire Gandolphe, v[e] Osmont, juge au tribunal de cassation; — Marguerite-Françoise Gandolphe, v[e] Girard, greffier au parlement de Paris; — et de Marie-Augustine Fessard, épouse de Auguste Le Père, ingénieur des ponts-et-chaussées. Ailleurs, c'est une colonne brisée, sur laquelle on voit avec larmes les mots: — Auguste Davillier — 1833: il était surnommé par tous — père des ouvriers: et nul convoi ne peut être plus beau que le sien, relativement à l'affluence de monde qui l'accompagna les pleurs sur le visage et les sanglots au cœur. — Tout à côté, sont deux tombeaux semblables, séparés seulement par le chemin de service, où est sommairement inscrit ce qui suit; — d'un côté: Louis-François Passy, né en 1760, mort en 1834; et de l'autre: Hélène-Pauline-Jacquette d'Aure, v[e] Passy, — 1843.

Pour couper court à cette nomenclature, et à moins d'aller copier sur les registres de l'état civil le nom de tous ceux qui y ont été, — probablement à regret, inscrits, sans signer, nous ne citerons plus que les quelques noms de: — Jeanne-Octavie *Ingoult*, v[e] Caignet, sans doute de la famille du poète de ce nom; — puis sur un obélisque d'environ dix pieds de haut, *un autre bienfaiteur*: Aignan Benoît de Bonnières, chanoine d'Orléans; — ailleurs, Jean-Julien Chartier de Chennevières, homme de lettres et pensionnaire du roi, né à Paris le 20 Décembre 1769, mort à Gisors le 7 Avril 1832. Ce fut le premier qui dans ce

choléra, mourut de cette maladie à Gisors. A peine descendu de voiture pour aller visiter son parent, M. de Bonnières, il en fut frappé et succomba peu d'heures après.—Ailleurs encore: c'est Louis-François Leblond, ancien camarade d'armes du général de Blanmont, etc., puis à son retour de l'armée, secrétaire de la mairie pendant plus de quarante ans; aussi la municipalité lui a-t-elle prouvé sa reconnaissance en faisant ériger un monument, sur la pierre tumulaire duquel sont inscrits les longs services de ce probe et vieil employé. Dans un autre endroit du cimetière, c'est N.-J. Boudin, sculpteur, dont nous ferons mention plus tard, ainsi que de plusieurs autres des noms que nous citons ici, et qui, alliés par leurs enfans avec la famille Leblond, habitaient le même corps de logis dans le local de la mairie. Puis c'est la tombe encore toute récente d'Alexandre-Louis Fourmont de Boispréaux, l'une de ces natures d'élite qui sont tout à la fois l'orgueil, l'exemple et la bénédiction de l'humanité.

Enfin un peu après que notre vieux commandant Despierres, ancien chef d'escadron des dragons de la garde, sous le premier empire, Officier de la Légion d'Honneur, nous eût conduits rendre les derniers devoirs à son vieil ami, le général de Blanmont, il mourut, lui, en 1847. Seulement nous dirons comme complément, que le petit mausolée élevé sur la tombe du général, n'est aujourd'hui reconnaissable qu'en ce que de l'inscription faite sur une plaque de marbre, et posée il y a quelques années à peine sur la face principale, *par un entrepreneur spécial*, il n'en reste plus nul vestige. Il faut donc, ou qu'il y

ait eu bien de l'incurie de la part de ceux que cela regardait, pour n'en pas avoir fait leurs plaintes à l'ouvrier qui l'avait confectionné, ou alors que cet ouvrier soit un homme sans conscience, qui aura refusé de réparer le dégât dont il est lui-même l'unique cause. Bien que l'on voie encore le nom de ce marchand sur le socle,—« *Lecointe, marbrier à Paris, cimetière du Nord,* » — nous doutons fort que cela lui établisse une confiance plus solide que ses marbres dans nos contrées. Ainsi, plus rien maintenant ne peut signaler aux regards étrangers le petit espace de terre qui recouvre les nobles restes de notre vieux père et ami.

Extérieur de l'Église.

La face entière du grand portail est de deux ordres distincts: le clocher, presque nu jusqu'au deux tiers de sa hauteur, supporte un double octogone superposé et à pans contrariés, couronnés d'un petit dôme hémisphérique en pierre. Il se perd ensuite dans un dédale immense de riches sculptures et de statues colossales mutilées par les barbares de 93, et offre un ensemble bizarre mais imposant. Ce morceau tout entier est de style gothique. Le grand portail, les deux portes latérales, (dont une fausse, pour obéir à la symétrie, et qui longtemps a servi de resserre pour la pompe à incendie), ainsi que le gros clocher, sont postérieurs. Structure, corniches, volutes, frises, entablemens, archivoltes, galeries, soit ordonnance ou ornementation, tout est *Renaissance*. Aussi que d'arabesques, de frises courantes, gracieuses, fantasques et finement découpées; que de larmiers, d'en-

roulemens, de chapiteaux, d'embases, où l'œil se perd à suivre tous les caprices, et l'intelligence à discerner l'idée-mère de l'artiste; que de bas-reliefs paraboliques où l'expression est toute vivante! Jusque-là ces hommes ont été les dignes continuateurs de leurs devanciers; mais après, bon Dieu, où sommes-nous tombés en fait d'art monumental!

Une chose que nous regrettons sincèrement pour la beauté de l'édifice, c'est qu'il soit, pour ainsi dire, échoué dans un bourbier, par le voisinage de plusieurs rues étroites et fangeuses, et qu'il soit aussi comme enterré à mi-jambes sur sa façade principale tandis qu'il y aurait tant et si bien à faire, — si l'on voulait!..... Non seulement il est obstrué, masqué, calfeutré, sur sa plus belle face, par d'ignobles masures et par la plus hideuse rue de la ville, pour lui donner le coup de grâce, on dirait que tout concourt à en salir les abords; et nous en sommes à nous demander, si les ordonnances de M. le lieutenant de police du siècle dernier, étaient mieux observées que celles de nos jours. Voici la teneur de cette élucubration, telle qu'on peut encore la lire au pourtour du monument:—*Pour les enfants et domestiques, défenses sont faites par sentence de M. le lieutenant de police, du 28 novembre 1737, à toutes personnes de quelque condition et quelque qualité qu'elles soient, de faire ni déposer aucune ordure ni immondices autour de cette église, sous peine de 50 sous d'amende.*

En longeant le monument à droite, on passe d'abord devant le calvaire enclavé à l'extérieur du gros clocher, et qui fut témoin il y a quelque trente

ans, des ridicules et scandaleuses scènes,—conjugales,—causées par les missionnaires en plein vent, par ces saltimbanques de la religion. Puis on arrive au porche du Sud, qui n'est pas sans quelque mérite, ne fut-ce que par toutes les statuettes délicatement travaillées qui sont superposées dans les développemens de son ogive, et dont la plupart sont mutilées, brisées aussi, les unes pour leur mitre ou leur tiare, et les autres pour leur couronne de roi ou leur globe d'empereur. Mais surtout ne voyez pas ce portail après avoir passé par celui du Nord, car ce serait la pierre brute auprès du diamant, un désenchantement absolu.

Là, en vue de tout le bourg,—(si toutefois les dégradantes rues qui le masquent le permettaient),—c'est du gothique fleuri dans toute sa somptueuse splendeur. Chaque pierre y est travaillée avec autant de soin qu'un ouvrage d'orfèvrerie, et fouillées si avant qu'à peine l'œil peut en sonder les profondeurs, et le ciseau y pénétrer. Ici ce sont des niches coquettes découpées à jour comme la dentelle la plus fine, et dont les minces colonnettes et les fluettes ogives saillissent l'une sur l'autre en rayons divergens, comme pour abriter les pieuses figurines qu'elles recouvrent, ainsi que d'un dais festonné. Là des arcs-boutans, des pendentifs, à ogive également ; ailleurs des membrures, des spirales, des embranchemens si élancés, si audacieux, si inouis, que la vue s'éblouit et s'égare dans leurs mille contours. Au-dessus, et étayées de deux tourelles toutes brodées aussi, entre deux étages de galeries dentelées à jour, un double pignon aigu superposés, fantasques, magiques, in-

croyables par leur hardiesse et leur apparente flexibilité, ornés de fleurons, de feuillages et de nervures, encadrés de clochetons à jour, couronnés,—celui de dessous, d'une image de Vierge,—celui qui domine, d'une croix,—et laissant apercevoir à travers ces mille fantaisies du poète et de l'artiste, la belle rosace de l'abside. Tout cela, c'est digne d'une des plus magnifiques pages de l'Alhambra.

Une simple remarque qui peut appuyer l'opinion que les sculptures de la partie qui longe de ce portail au clocher seraient de l'époque de François Ier, peut-être même pour perpétuer le souvenir de l'assemblée de son grand conseil à Gisors, en 1554, c'est qu'indépendamment des salamandres qui sont sur les piliers butans, une des statuettes qui décorent le premier de ces piliers, représente un personnage vêtu d'une tunique comme sur la fin de Louis XII ; et jouant de la viole à quatre cordes.

Puis tout autour, partout, cette architecture vivace, luxuriante, déborde comme un vase trop plein, d'une richesse inouïe d'ornements, d'arcs-boutans, de clochetons, de logettes, d'images de saints et d'anges, de figures sérieuses ou grotesques, d'emblêmes, d'animaux de toute sorte à visage ou torse ou pieds d'homme, de guivres, de gargouilles, de tout enfin ce qui constituait l'art poétique et mystique à cette époque. Toutes les pages de ce grand livre sont remplies; et il le fallait bien, car alors on ne connaissait pour ainsi dire que la pierre, comme monument durable, pour perpétuer la mémoire des choses aux générations futures.

L'Horloge et l'Hôtel-de-Ville.

Ce que nous voyons avec douleur, c'est, habillée d'ardoises, cette lourde et massive carrure de charpente, à l'image d'un pilori, que l'on a dressée exprès sur le faîte de l'église, au beau milieu, au plus apparent de l'édifice du côté de la ville, entre la nef et le chœur, et juste au-dessus du portail dont nous venons d'essayer de donner une idée, pour y exposer la vieille horloge, cette pauvre martyre du mauvais goût, alors que les vandales, les iroquois de démolisseurs,—(Et ceci fut pourtant fait sous la restauration, sous un gouvernement qui se disait protecteur éclairé et ami des arts!—Ce fut, dit-on, parce que le bâtiment n'avait plus toute les conditions de sa solidité primitive; et ensuite pour élargir la route nationale de Paris à Dieppe?.... Hé bien! ne pouvait-on d'abord le consolider, et en même temps construire des passages en sous-aîles, ce qui eut donné le même résultat, et aurait encore embelli l'édifice.... Chacun encore, l'automne dernier, a pu juger de la gracieuseté de ce monument, ainsi que de l'effet qu'il devait produire, puisqu'on l'a simulé en charpente pour être illuminé à la fête du *Concours agricole* qui s'est tenu en Septembre, à un étage près de son élévation primitive, et quasi sur son même emplacement. C'était d'un pittoresque saisissant; moins luxueux comme architecture, mais tout aussi beau en lui que l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. Contentons-nous, pour aujourd'hui, d'espérer que nos neveux l'y reconstruiront!)—que ces vandales, disons-nous, ont abattu le gothique et mémoratif hôtel-de-ville, le berceau de

nos franchises sous la féodalité, et le trône de nos droits sous la constitution; et qui se pavane là, cette excroissance insolite, comme une pustule, une verrue, sur un mâle et beau visage.

Physionomie du Gisors antique.

Car alors Gisors était tout autre qu'il n'est aujourd'hui. Qu'il était coquet, sémillant, vivace, coloré, pittoresque, le Gisors d'autrefois, le Gisors gothique, avec ses rues serpentueuses, selon la tactique guerrière de nos pères, afin de se ménager une retraite, un rempart à chaque pas; avec ses maisons en colombages bariolés de diverses couleurs, à étages en surplomb et à balcons dentelés; ses façades sculptées, comme il nous en reste encore quelques-unes, et dont la plus curieuse de ces précieux vestiges est sur le Fossé aux Tanneurs, en face de l'ancien collége; ses pignons sur rue, ses toitures d'ardoises élancées, aiguës, miroitantes comme au soleil les écailles d'un immense poisson; ses girouettes ornées de fantasques découpures; les coquettes tourelles de messire le bailli; les flèches, les aiguilles tournées en spirales ou déchiquetées à jour, les fenêtres ogives aux balcons de pierres supportés par de délicates colonnettes, aux balustres à tresses de la *Grange-Cercelle*, qu'habitait le seigneur; plus haut, entre l'église, la rue Briançon et celle des Pâtissiers, une vaste place où est maintenant la rangée gauche de maisons dans la rue du Bourg, dont une partie alors était seulement occupée par la Grange-Cercelle, de laquelle le fief tenait son nom, où s'exécutaient toutes les

évolutions militaires, et où se tenait tous les lundis le marché. Puis ces portes de ville délicatement ouvrées, comme disent nos vieilles chroniques; ses triples murailles d'enceinte, ses barbacanes, ses deux hautes et imposantes tours,—sur le mamelon celle St-Thomas, qui rappelle le martyr de Cantorbéry et son bourreau Henri II d'Angleterre,—et celle des Archives, dont tout parle de la *gente royne Blanche* et de ses tendres amours durant la captivité du beau prisonnier, et qui, pour récente illustration, a le nom de V. Hugo et celui de sa fille bien-aimée, gravés de leur main sur la croix d'une des sculptures de la passion;—ses nombreuses chapelles de couvents; les aiguilles des clochers; et surtout sa majestueuse église. Ensuite ses habitans avec leurs habillements hauts en couleur et riches en dentelles, avec leur patois normand chantant et accentué; avec ses soudards de la garnison tout chamarrés de broderies d'or, tout empanachés, tout reluisans au soleil sous leurs belles cuirasses et leurs casques étincelants, mettant gaillardement flamberge au vent pour un mot, pour un geste, pour un regard; avec ses moines, ses nonnes, de tous les ordres, de toutes les congrégations, de toutes les couleurs, des blancs, des bleus, des gris, des bruns, des noirs; ses corporations de tous les métiers avec chacun leurs signes distinctifs; ses affiliations de toutes les confréries avec chacune ses emblèmes religieux; et son nombreux clergé d'alors: tout cet amalgame se rencontrant, se coudoyant, se mêlant avec les habitants, et projetant une diversité fantastique sur le tableau. Figurez-vous tout cela, et vous n'aurez encore qu'une idée im-

parfaite de l'animation, de l'originalité, de la physionomie de Gisors à cette époque.

D'abord la distribution du Bourg,—et on appelait le Bourg, ainsi que nous l'avons dit déjà, la partie du centre entourée par les Argilières, le Fossé ; les murs du Preslay et le château,— n'était pas absolument la même que de nos jours. C'était une dépendance du Château, et plutôt destinée aux opérations militaires et aux besoins de la garnison, qu'aux habitans eux-mêmes, qui s'y réfugiaient en cas de siége. C'est à cause de ce besoin de protection qu'on y avait placé l'église, le grenier à sel, maintenant réuni à la propriété de M. Davillier, mais dont on reconnait l'ancienne porte, en face le calvaire de l'église, par le linteau qui subsiste encore, et que plus tard on y établit l'hôpital sous le haut appui de la duchesse de Nemours. L'archevêque de Rouen donna un mandement à cet égard, le 24 mai de l'année de sa reconstruction. Puis, c'est-à-dire le 20 août 1643, cet Hôtel-Dieu, ainsi que la maladrerie de St-Lazare et celle Ste Marguerite de Gamaches, avaient été données par le grand aumônier de France, à une fille dévote et intrigante de Gisors, nommée Marie de Monsors. Ainsi que nous en avons fait mention, il n'y avait pas de maisons d'habitation sur tout l'emplacement du second tiers de la rue du Bourg, sauf la Grange-Cercelle. En face, depuis la rue du Château, où fut plus tard l'hôtel du Grand-Monarque, jusqu'en face la rue Briançon, aujourd'hui rue St-Gervais, était le fief, qui appartenait encore à l'époque de la révolution au seigneur de Chambors, prés Gisors, et dont les murailles

extérieures, — dont il subsiste encore un pan transversal vers le milieu, — n'ont été démolies que pour ainsi dire de nos jours. Bien des habitans encore existans les ont vues, et ont même fréquenté un cabaret établi dans un presque sous-sol de cette propriété. Dans toute la longueur de cet emplacement, étaient — et sont encore — d'immenses caves qui devaient correspondre avec les souterrains du Château, de même que celle qui s'étendait sous l'ancienne porte de Neaufles, dite de l'*Illustravit*, dépendance aujourd'hui de l'hôtel de la Vierge, et que l'on croirait plutôt une halle. Mais bon nombre de ces conduits souterrains ont été effondrés, et par suite bouchés.

Au-delà, séparée des attenances de ce manoir par la rue actuelle de Penthièvre, et sur l'emplacement d'une maison neuve à deux étages appartenant au docteur Dufay, était une construction en pierre de taille dénommée, dans les titres, *la maison du gouverneur*. Elle touchait au Château, ses caves y communiquaient, — car il est à remarquer que toute cette partie du Bourg est presque autant bâtie en-dessous que dessus, — et par conséquent, elle en devait être originairement une dépendance.

Le Tripot.

Immédiatement au-dessus de ce bâtiment, et touchant l'ancien puits, qui se manœuvrait par une grande roue en bois, adaptée à l'arbre transversal sur laquelle s'enroulait le câble, et à laquelle on s'accrochait aux jantes pour lui donner le mouvement de rotation, se voyaient deux vieilles maisons en colom-

bages séparées au rez-de-chaussée par un espace ouvert sur la rue, et réunies par leurs étages supérieurs. Cela s'appelait *le Tripot.* C'était jadis un jeu de paume, un lieu où les baladins et jongleurs donnaient leurs représentations ambulantes, et le point de réunion de tous les gamins des deux sexes : une espèce de cour des miracles. Tout cela est maintenant rebâti à neuf, le tout bien et duement enduit de plâtre et badigeonné de chaux colorée de jaune, avec de belles raies horisontales pour simuler des assises de pierres, et de splendides corniches composées de deux ou trois corps de moulures, tout cela,— à la grande satisfaction des *amateurs du vrai beau.*

L'Illustravit.

Quelque peu au-dessus de ce Tripot, se dressait une construction en bois, de trois étages, élevée sur les fondations de l'ancienne porte de Neaufles, dans le cours du XVIIIe siècle, aux frais d'un bourgeois de la ville, qui pensant avoir beaucoup contribué à l'embellissement de Gisors, fit pompeusement inscrire au fronton, en lettres gigantesques : *Illustravit.* Cette bâtisse et ses attenances ont été démolies en 1825.

Le Fief de l'Ile.

Un autre fief existait aussi dans le bourg, on le nommait *le Fief de l'Ile,* et était situé entre la rue de l'ancien collége et le pont du Fossé, immédiatement derrière l'église et en face l'hospice actuel. L'ancien collége relevait de ce fief.

Les Prisons, l'établissement des Halles, et la configuration de la ville.

Avant que la prison ne soit où elle est actuellement,

dans l'intérieur de l'ancien couvent des Carmélites, elle était, de temps immémorial, au bas de la rue du Bourg, l'avant-dernière maison à gauche en descendant la rue. Seulement lorsqu'en 92 on établit un club dans ce local, on la transféra provisoirement dans la chapelle du prieuré de St-Ouen.

Le château, proprement dit, était collectivement ce qu'il est encore aujourd'hui, c'est-à-dire tous les bâtimens enclavés dans l'enceinte des murs et barbacanes; ce ne fut qu'au commencement de ce siècle que les halles aux grains y furent construites.

Quant à la ville et aux faubourgs, ils étaient, comme disposition, ce qu'ils sont encore aujourd'hui. Seulement, à la fermeture des couvents, tous ont été transformés.

Les Ursulines.

Celui des Ursulines, dont M. Hte Passy est propriétaire, est devenu une espèce de cité. Son réfectoire, ses parloirs et ses salles d'étude, sont, depuis, des ateliers et des celliers; ses cellules, dans lesquelles subsistaient encore il y a peu d'années, grossièrement inscrites sur les murailles comme talent pinctural, des sentences religieuses, sont devenues des logemens particuliers. De même que ses splendides jardins, bordés d'un côté par la rivière et serpentés d'un petit cours d'eau, au fond desquels est une petite chapelle qu'un peu de décoration remettrait en son état primitif, sont en majeure partie aujourd'hui des carrés maraîchers.

Les Récollets.

Le couvent des Récollets appartient, depuis la mort

de Mme Passy, à M. Antoine Passy, comme aîné des enfans, et conséquemment chef naturel de la famille: —c'est là que se sont élevés, qu'ont grandi, que se sont fait hommes, tous ces nobles enfans orgueil de notre cité, et dont certains des noms seront, bien sûr, inscrits au livre d'or des illustrations de la France.

Relativement à Mme Passy mère, indépendamment de sa bonté et de son humanité pour tous les pauvres, sa mort a été une véritable calamité pour le commerce de la petite ville de Gisors; car, par les soirées qu'il y avait chaque semaine dans ses salons, que force fallait bien que ses opulents invités lui rendissent, et qui presque toutes se sont éteintes avec elle, le commerce en général y trouvait son compte. L'ancienne chapelle du prieuré de St-Ouen, aujourd'hui l'orangerie de cette habitation princière, se transformait parfois jadis en arène scénique, pour l'amusement des enfans de la maison et de ceux de ses amis. La dernière représentation de ces jeunes acteurs, —et il y a de cela environ neuf ans,—était composée du *Chalet* et de *Madame et Monsieur Pinchon*, dans lesquelles Mlle Blanche Passy, entre autres, pour une enfant alors, a déployé un talent rare, une entente de comédien approfondi, et montré un aplomb extraordinaire. Seulement une chose que nous observerons en passant, c'est le choix de *Madame et Monsieur Pinchon* dans le programme, pièce où l'on raille vertement les autorités de tout étage, depuis le ministre jusqu'au garde-champêtre inclusivement, pour être représentée devant une assemblée de fonctionnaires et d'autorités de tous étages aussi.

Rien ne semble si bon à révéler, en parallèle avec

les grands noms connus, que ces modestes existences, ignorées et résignées, sans jamais qu'un rayon de soleil vienne les tirer de leur obscurité et les faire resplendir au grand jour: telle est celle de M. Eugène Chevalier, qui vit plutôt en ami qu'en serviteur chez M. A. Passy,—ce qui est le plus noble éloge de tous les deux. D'un extérieur calme et froid, il est approfondi sur bien des sciences: parlez-lui botanique, géologie, minéralogie, etc.; et si son immense savoir, fruit d'études continuelles, n'a pas l'orgueilleuse prétention de conclure, du moins répondra-t-il sur tout.

Prieuré de S[t]-Ouen.

La partie de muraille qui forme maintenant un hémicycle devant l'ancienne chapelle du prieuré, et qui fait aujourd'hui partie intégrante du potager de M. A. Passy, n'existait pas encore il y a soixante ans. C'était un terrain vague, fermé seulement d'un barrage en bois, et dans lequel se tenait une foire annuelle pour la vente des chevaux et bestiaux.

Les Annonciades.

Le couvent des Annonciades est actuellement encore un pensionnat de demoiselles, sous la direction de plusieurs religieuses; mais il va tout prochainement se transformer en habitation bourgeoise. Son ancienne chapelle, au plafond azuré et fleurdelisé d'or, est, dès longtemps déjà, un atelier de charronnage.

LES CARMÉLITES: Hôtel-de-Ville, Collége, Théâtre, etc.

Le couvent des Carmélites contient tout à la fois le Collége, l'Hôtel-de-Ville, le Tribunal de justice de

paix et son greffe, la Caserne de gendarmerie et la Prison. La splendide chapelle qui, ainsi que nous le disent des mémoires authentiques, possédait, des deniers d'un gentilhomme nommé Crespin, dont la sœur prit le voile dans ce couvent, et d'une demoiselle Bertrand, également de cette ville, un St-Sacrement suspendu dans un ciboire d'or sous un custode d'argent doré, avec des pendants massifs de même métal, dorés aussi, ainsi qu'un contre-rétable également tout d'argent, et,—observe-t-on,—très-bien travaillés; sa chapelle, disons-nous, s'est de même transformée, car c'est maintenant la Salle de Spectacle. Il n'y a pas bien des années qu'on en a seulement ôté la statue de la Vierge qui dominait le couronnement de sa façade. Néanmoins on avait eu la pudeur de l'abriter derrière une jonction de planches, découpées selon les formes de l'image. L'objet n'était pas complètement dissimulé, mais du moins était-il caché. De tous les couvents de Gisors, c'est celui qui avait le plus d'étendue en constructions, et de magnificence calme et imposante. Ses salles, ses réfectoires, ses dortoirs étaient immenses. C'est dans son parloir que se tient aujourd'hui la justice de paix. Une galerie à arcades cintrées, renfoncée en arrière-corps, et sous le sol de laquelle on enterrait les religieuses, longe les trois faces intérieures de l'édifice, et regarde les jardins. Contre le mur du petit jardinet actuel, est une image vénérable, un buste en marbre blanc entouré d'un pauvre semblant de bosquet peint sur un petit milieu de la muraille, et supporté par un mesquin piédestal en bois, sur lequel est écrit:—*M. B. HAZON, bienfaiteur des pauvres de Gisors*. Cet homme honorable

habita durant la majeure partie de sa noble et longue existence, qu'il n'employa rien qu'au bien, le château de Cantiers, dans le Champ-Fleuri, du parc duquel il avait fait un lieu de divertissements. Le jeu d'oie, alors en vogue, y était représenté en nature sur tout le parcours des promenades, et il en laissait l'entrée publique deux jours la semaine. On l'a relégué dans un pauvre espace perdu, au lieu de mettre son image en vue de tous, sur un pont, sur une place, qu'importe!.... — On avait donc peur que son exemple ne devint contagieux?.... —Rassurez-vous à cet égard; l'humanité n'en est pas encore là! —Ha, vraiment, en province on sait rarement faire les choses suivant leur importance, ni récompenser selon les mérites; aussi, n'était-ce la rémunération suprême et le contentement intérieur d'une belle ou bonne action, ce ne serait guère la peine de s'y vouer toute sa vie à faire le bien, ni de s'y dévoiler homme de mérite ou de génie.

NICOLAS-JOSEPH BOUDIN.

Il y a quelque dix ans vivait encore dans cette enceinte de l'Hôtel-de-Ville, un artiste consommé, un sculpteur d'un talent supérieur, Nicolas-Joseph Boudin, qu'une mort prématurée nous a ravi, quand il avait encore tant d'années à nous enrichir, à nous illustrer de ses travaux. Dans le cours de sa laborieuse carrière, et en dérobant par ci, par là, quelques heures à son crayon ou son ciseau, il dépensa tous ses soins et son avoir à former, à compléter un musée de curiosités antiques, dans le genre, et comme précurseur du musée de Cluny à Paris. Tableaux, meubles, tapisseries, verreries, il mettait tout son orgueil, dé-

ployait toute son urbanité à expliquer les mérites réels de sa riche collection, à tous ceux qui voulaient bien s'honorer de le visiter. Il est mort en laissant ce trésor pour unique héritage à sa veuve et à ses enfans. Sa veuve en a proposé l'acquisition à la ville ; hé bien, qui pourrait croire que le conseil municipal d'alors a été assez prosaïque, assez arriéré dans le goût des sciences et des arts, assez béotien enfin, pour souffrir que se disséminât cette irretrouvable collection, qui eut été un des plus splendides joyaux de notre trésor.—Au moment que nous écrivions ces lignes, la vente totale n'en était pas encore faite, et il eut été temps encore de revenir sur une première et désastreuse décision. Nous avions même montré cette page récriminatoire à quelques personnes notables et influentes.... Mais non, rien, rien!...—Et pourtant si notre infime voix eut pu y coopérer en quelque chose, nous nous serions félicité à jamais d'avoir eu la pensée d'écrire ce livre : c'eut été là notre plus belle récompense.—N. Boudin, indépendamment de son enfant idolâtré qu'il perdit à l'âge de onze ans, et qui, pour sa jeunesse, avait un coup de crayon prodigieux, à en juger par la série de dessins qu'il a laissés;—N. Boudin, disons-nous, avait un autre fils également doué de hautes qualités artistiques, et qui, formé à son école, imbu de ses principes, pouvait, sans disparate, le continuer. Il le suivit, en effet, quelque temps dans sa voie ; puis, par un déplorable revirement, bientôt il brisa lui-même son avenir à coups de hache, à l'aide du levier il en éparpilla, pierre à pierre, tous les fondements sur le sol... Jetons un voile d'oubli sur ses erreurs: il est jeune

encore, et l'avenir peut lui sourire de nouveau.

On vient de transférer en Mars dernier, dans la cour extérieure du couvent des Carmélites, et afin de faciliter la circulation dans la rue du Bourg les jours de Lundi,—(ce qui, du reste, a déjà produit ses résultats, car aujourd'hui les larges et beaux trottoirs en briques dures, avec bordures de pierres et dalleaux en fonte, qui viennent d'être construits dans tout son parcours en l'espace de deux années, d'obstrués qu'ils étaient, sont complètement dégagés de toute entrave,) —les marchés au petit-beurre, aux œufs et à la volaille. Les marchands, desquels on brisait ainsi tout d'un coup les vieilles habitudes, murmurèrent bien un peu le premier jour de ce brusque déplacement ; mais bien vite ils s'y accoutumèrent, et aujourd'hui même, après deux mois à peine d'existence, ils y sont complètement acclimatés, et se trouvent infiniment mieux de leur nouvel emplacement.

Rue de la Reine Blanche.

On rapporte que la rue de la Reine Blanche, longeant de la rue du Preslay jusqu'au chemin de traverse d'Inval, doit son nom à la prédilection qu'avait Blanche d'Evreux de prendre ce chemin, lorsqu'elle allait de Gisors à son château de Neaufles.

St-Lazare et les Mathurins.

Quant à la Maladrerie des Lazaristes, qui est toujours une des propriétés de l'hospice de Gisors, et au couvent des Mathurins-Trinitaires, tous deux hors la ville et voisins l'un de l'autre, ce sont maintenant des fermes. Seulement celui des Mathurins appartient à

plusieurs propriétaires, qui, bien que de la même famille, les enfants Billion, exploitent leurs terres chacun séparément, et sous-louent, pour la plupart, à des particuliers, ce qu'ils ont d'excédant de logement.

Voici ce qu'était jadis cette antique et pittoresque petite ville, et d'imbéciles gens ont eu l'audace, l'impudeur, ou plutôt la stupidité de la démanteler, de la mutiler; d'une joyeuse fille accorte et sémillante, ils en ont fait un cul-de-jatte en lui amputant ses murailles et ses portes, pour ne lui laisser que le tronc. Vienne un jour, on la décollera sans doute aussi de sa double tête qui sont les tours, et on lui arrachera le cœur qui est l'église. Alors ce sera tout-à-fait une ville morte.

Ancienne juridiction civile.

Gisors était anciennement le chef-lieu d'élection de l'un des sept grands baillages de Normandie. Il dépendit plus tard du parlement de Rouen. Le baillage de Gisors qui contenait aux sengenteries de Guitry vingt-quatre paroisses, et d'Etrépagny vingt-cinq, avait aussi les Vicomtés ou Châtellenies de Vernon, la prévôté de Chaumont, l'accroissement de Magny, Andely et Lions-la-Forêt. Il n'y avait point de siége présidial à Gisors, il était à Andely. Le bailli de Gisors était d'épée. Il était en même temps, dans certaines circonstances, gouverneur de la place et commandant du château ; il avait sous ses ordres un lieutenant du roi et un prévôt de maréchaussée, et n'était rétribué que de douze-cents livres de traitement en tout. Dans l'arrondissement actuel, il y avait trois siéges d'élection : Andelys, Gisors et Lions ; on n'y

avait établi qu'une seule maîtrise particulière des eaux et forêts, celle de Lions, comme étant, pour ainsi dire, au centre, puisque la ville en a conservé le nom de Lions-la-Forêt.

Forêt des Sept-Villes de Bleu.

Mainneville, Heudicourt, Sancourt, St-Denis-le-Ferment, Thierceville, Hébécourt et Amécourt, contenaient six-mille-trois-cent-quatre-vingt-dix-huit arpents, tous enclos dans la même forêt, et se nommaient collectivement *les sept Villes de Bleu.* Tout cela dépendait très-anciennement du domaine royal. Cette immense forêt dont le bois de Gisors, que l'on nomme toujours *le Bois du roi*, faisait partie, a été détruite par un incendie ou un ouragan mêlé de tonnerre. La tradition n'est pas constante sur la cause de ce désastre ; mais sans doute ce doit être lors de cet évènement que la partie du bois conservée aura pris le nom de *Buisson bleu*, comparativement à la précédente étendue de la forêt entière. Les sept villages ci-dessus énoncés, avaient, — ou s'étaient arrogé, — le droit de faire pâturer leurs bestiaux dans cette forêt, et d'y prendre le bois nécessaire pour leurs besoins, puisque les habitants conservèrent un droit d'*usage* et de *pâture* sur les terrains dénudés où elle s'élevait jadis. Ce droit même a été maintenu par arrêt du conseil du 2 décembre 1790. Récemment encore le duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe, a reconnu le droit qu'avaient plusieurs villages de mener paître leurs bestiaux dans la forêt de Gisors, (le Buisson bleu), et en a continué aux pauvres de la ville la permission qu'ils tenaient de ses ancêtres maternels,

d'aller, deux fois par semaine, y couper et ramasser le bois sec.

A quelle époque remonte la destruction de l'antique forêt des sept Villes de bleu? On l'ignore ; mais on peut être sûr qu'elle est antérieure à 1413, puisque, dans un acte daté de cette année, et signé par *Jehan le Constudier*, *tabellion*, *juré établi en la châtellenie de Lions pour le roi* , on trouve ce passage : —*Item, disent que nul terrain, soit madame de Mainneville ou autres , n'auront ne fonds ne propriétés es dites communes, par quoi ils puissent prendre, donner, aliéner , autrement es échanger ni recueillir autres que iceux des dites sept Villes de bleu, en droit des dits coutumiers et habitans privés ne étrangers du droit d'icelle (1).*

Ce passage prouve que la forêt des Sept Villes n'existait plus à l'époque où il a été écrit, car la propriété de quelque chose que ce soit du domaine royal, surtout alors, n'aurait pu être un sujet de contestation.

Le ruisseau Picard.

Tout porte à croire qu'une anomalie exista dès longtemps dans la circonscription de Gisors , puisqu'aucun acte ou chartre , que nous sachions , n'en fait mention , car tout un quartier de la ville avait une double juridiction. Depuis l'endroit nommé *le Ruisseau Picard* , situé presque à l'entrée de la rue Cappeville, en remontant vers le Pont de l'Horloge , cette partie était sous l'obédience du bailliage de Gisors; tandis que le prolongement de cette rue , son

(1) Notes prises dans les anciens titres, par M. P. de La Mairie.

faubourg , la rue des Fontaines jusqu'à l'endroit dit *la Petite Ferme* , une partie de celle Baléchoux, l'ancienne route d'Éragny , toute cette partie de la ville enfin, ressortissait de la prévôté de Chaumont.

Etait-ce pour consécration de conquêtes , ou bien alors pour les mêmes causes qui donnaient à Gisors la juridiction sur les accroissements de Magny, Andely et de Lions-la-Forêt ? Seulement , comme notre modeste *Essai historique* n'est pas dans les conditions d'entasser recherches sur recherches , volumes sur volumes, pour prouver des allégations de si peu d'importance au point de vue de l'histoire , nous nous contenterons de mentionner ces faits.

Grenier à sel.

Le grenier à sel, situé jadis, ainsi que nous l'avons dit déjà, dans l'enclos de l'ancien cimetière , et en face le grand calvaire de l'église, était de vente volontaire et publique.

Juridiction religieuse.

Relativement à la juridiction religieuse, Gisors était un doyenné dépendant de l'archidiaconé du Vexin Normand, et contenant six prieurés : — ceux de St-Laurent et de St-Paul en Lions, de St-Remi de Bézu, de Beaumont-le-Pierreux , de St-Ouen de Gisors , et de St-Nicolas de Longchamp ; quarante-neuf paroisses, ainsi que nous l'avons dit précédemment, et trois chapelles , dont une attachée à la prébende d'un canonicat, celle de Tillaye, aujourd'hui les Thilliers.

Ainsi que partout le royaume, c'était le clergé qui tenait les registres de l'état-civil, mais lorsqu'à la révolution on délégua ce mandat aux citoyens, tout ce

qu'on put trouver de ces registres furent transférés à l'Hôtel-de-Ville.

Comme hiérarchie aujourd'hui, c'est toujours un doyenné, et son ressort est le même que jadis. Son clergé n'est plus maintenant composé que d'un curé — doyen, — d'un vicaire et d'un sous-vicaire ; indépendamment des sous-diacres, jeunes gens de la ville qui se font un plaisir et un devoir de coopérer à la solennité du culte, — il y a aussi un nombreux personnel d'enfants de chœur, des chantres, un sacristain, un bedeau et un suisse. Le diocèse est aujourd'hui sous l'obédience de l'évêché d'Évreux. Comme rémunération de ses pieux mérites, le doyen actuel, Charles Lejard, s'est vu élever, il y a quelque quinze ans, à la dignité de chanoine de la cathédrale d'Évreux.

L'aspersion des maisons.

Une coutume qui s'est conservée traditionnellement, dit-on, depuis les premiers temps du christianisme dans nos contrées, c'est celle de porter de l'eau bénite dans toutes les maisons, et d'y faire l'aspersion chaque Dimanche, immédiatement après la grand'-messe. Seulement, autrefois cela avait quelque chose de plus noble, de plus imposant, de plus saint : c'étaient les diacres eux-mêmes, en aube et soutane, qui allaient de maison en maison les bénissant, et récitant les prières de l'exorcisme pour conjurer l'esprit malin. Comme tout périclite et tombe en désuétude, on en a fait une sinécure ; aujourd'hui c'est tout bonnement des enfans de chœur, en costume de ville, qui n'y viennent que dans le but de percevoir

quelque menue monnaie, pour rétribution de quelques paroles qu'ils marmottent, sans savoir, bien sûr, ce qu'ils disent.

Situation locale de Gisors, et composition administrative, judiciaire et ministérielle.

Gisors aujourd'hui n'a plus, tant s'en faut, son antique importance. Par la division territoriale en départemens, dont, à la révolution, le tracé en a été décidé sur la carte seulement, suivant le cours des rivières ou fleuves, ainsi que la position des églises, il a été relégué tout aux confins de l'Eure, et par ce fait ne peut espérer d'avoir jamais ni sous-préfecture, ni tribunaux de première instance et de commerce : à moins cependant,—ce qui ne présenterait aucune difficulté sérieuse, puisque cela se fait journellement, —qu'on se décidât à l'enclaver dans le département de l'Oise, en lui donnant pour chefs-lieux de canton —Chaumont,—le Coudrai-St-Germer,—Mainneville, —Etrépagny—et Magny; ce qui mettrait le chef-lieu de département plus à proximité de cette contrée qu'il ne l'est aujourd'hui, puisqu'il n'y a que trente-deux kilomètres de Gisors à Beauvais, tandis qu'il y en a soixante-quatre jusqu'à Evreux. Mais il faudrait pour arriver à ce résultat, que certains personnages pussent en venir à démontrer à qui de droit, le haut intérêt, l'utilité incontestable qu'il y aurait pour Gisors à cette mutation, sans que, néanmoins, cela dût se faire au préjudice des contrées voisines. Ce ne serait plus alors qu'un remaniement de circonscription.

De nos jours, l'administration municipale est com-

posée ainsi que suit: — un maire, assisté d'un secrétaire et de sous-secrétaires, deux adjoints et vingt-trois conseillers municipaux, y compris maire et adjoints, à moins que ceux-ci ne soient nommés d'office par le gouvernement. Quant à l'autorité judiciaire et aux officiers ministériels, nous n'avons plus qu'une modeste justice de paix, composée d'un juge, de deux suppléans, tous les deux, aujourd'hui, enfans de Gisors; dont l'un, Me Vinot, est avocat près le tribunal de première instance des Andelys; il fut, durant une période de sa vie militaire, secrétaire du général de Blanmont, — et l'autre, M. A. Regnault; — ainsi que d'un greffier. Puis, c'est deux notaires, quatre huissiers, et trois, quatre, cinq défenseurs en justice de paix, — (il est facile de s'y tromper, la plupart s'en renouvelle si souvent!) — et qui prennent en même temps la qualification d'agents d'affaires.

Office de santé.

Tant pour sauvegarder la santé des gens que celle des bêtes, sont quatre médecins et chirurgiens, dont l'un, M. Rouget, est chevalier de la Légion d'honneur, en rémunération de ses services militaires, et deux d'entre eux attachés au service de l'hospice; ainsi que deux vétérinaires. Et pour tous, bêtes et gens, trois pharmaciens, dans lesquels figure M. Lepage, membre de plusieurs sociétés savantes, et maintes fois récompensé d'honorables médailles.

Service de police. (M. Baraud).

Comme maintien d'ordre, il y a un commissaire de police, une brigade de gendarmerie à cheval, composée d'un maréchal-de-logis et de cinq gendarmes, deux

gardes-champêtres et un valet de ville.

En parlant de commissaire, cela nous ravive un douloureux souvenir, car pendant longtemps, sans doute, la ville aura à regretter celui que la mort vient tout récemment de lui enlever, M. Baraud.—*(Ne perdons pas de vue, s'il vous plaît, que tout ceci fut écrit en 1847, et que M. Baraud étant mort, l'histoire a tout droit de se prononcer sur lui)*.—C'était un homme d'honneur, d'intelligence et d'énergie : tel fut, du moins, le jugement qu'on rendit de lui, — même de son vivant. Il savait accomplir son devoir; mais toujours avec indulgence et urbanité. Cet homme était dans la force de l'âge, et pouvait faire espérer une longue et toujours bonne gestion: — il avait à peine quarante ans. — Mais depuis, tout ce qui s'est succédé, — sauf d'honorables exceptions pourtant, — la méthode que l'on a suivie, a été une contradiction manifeste de sa manière d'agir, une espèce de condamnation de ses principes. Et pourtant n'est-il pas préférable de pécher par excès de clémence que par excès de sévérité? Les hommes devraient toujours avoir devant les yeux que c'est à des hommes qu'ils commandent; et que, s'ils sont investis d'un pouvoir quelconque, ce n'est pas pour irriter leurs semblables, mais pour les conduire au bien: — mieux vaut, d'ailleurs, faire des ingrats que des accusateurs. — Malheureusement le système d'intimidation est toujours le préféré. Ne serait-il pas plus rationnel, pourtant, les jours de marché, tant pour les étrangers, dont beaucoup ne sont pas au courant de nos règlements de police, et qui cependant ne viennent à Gisors que pour y apporter leur argent contre échange de marchandises

et de denrées, que pour les commerçants de la ville eux-mêmes, qui ont forcément un bénéfice quelconque sur ces transactions, de salarier quelques hommes de plus pour prévenir toute espèce d'accidens et de désordres, plutôt que de traîner chaque Lundi tant d'individus en justice de paix, pour de misérables peccadilles, des inadvertances, un oubli; ce qui, soit dit en passant, chasse nécessairement les marchands et acheteurs de notre marché, pour les faire se diriger vers des lieux plus hospitaliers. On pourrait toujours essayer un peu de la tolérance, sauf à revenir à l'ancienne méthode, si celle-ci est impuissante; car il est plus digne du législateur d'établir une digue efficace pour prévenir le mal, que d'aiguiser le glaive de la justice pour le punir.

Ponts-et-Chaussées.

Comme surveillance et entretien des ponts-et-chaussées, il y a un ingénieur d'arrondissement, — mais qui réside à Gisors, — et pour le service du canton, un agent-voyer, plusieurs conducteurs et commis, un cantonnier-chef, et des cantonniers suivant le besoin, l'urgence des routes.

Poste aux chevaux.

Jadis la Poste aux chevaux de Gisors, c'est-à-dire avant la création des chemins de fer, était considérable, puisqu'elle desservait les lignes de — Paris, — Rouen, — Evreux par Vernon, — Dieppe par Gournay, Forges-les-Eaux et Neufchatel, — Amiens et Compiègne par Beauvais, etc.; maintenant ce n'en est plus que l'ombre, car à peine passe-t-il à Gisors par année cinq à six berlines de voyage, ayant recours aux chevaux

de relais. Aussi, chaque fois qu'il en arrive une, est-ce pour tous une curiosité, un évènement, une chose antédiluvienne : et chacun aussitôt de mettre le nez à sa porte ou à sa croisée, et de considérer,—veuillez remarquer que nous ne disons pas tout simplement —*regarder*,— d'examiner les voyageurs jusqu'à les importuner, eux à côté desquels on passerait sans prendre garde,—s'ils n'étaient qu'à pied.

SIMPLE OBSERVATION.

C'est avec très-juste raison qu'on nous a fait voir qu'en allant ainsi de page sur page, nous serions complètement dupe, quant à notre résultat positif.—Donc, à partir de ces lignes, nous n'allons plus relater que les faits, dans leur plus succincte brièveté, et en supprimant, même, complètement, tout ce qui a eu lieu depuis 48, parmi quoi se trouve le compte-rendu *de la restauration des remparts et fortifications*; *la description des fêtes du Concours de musique, de l'inauguration de la statue du général de Blanmont, etc., et jusqu'à la bénédiction de la Vierge du Pont-doré, par le nouvel évêque d'Evreux, Henri de Bonnechose, le 6 avril de cette année. Seulement, lorsque l'édition sera à peu près écoulée, nous prendrons d'autres mesures,—puisque les manuscrits sont prêts,— pour publier tout l'ensemble de ce que nous avons écrit sur Gisors.*

Bureau de Poste aux lettres.

Le bureau de poste aux lettres est tenu par un directeur—ou directrice, et desservi par deux facteurs de ville et six facteurs ruraux, dont l'un, stationnaire à Mainneville . . . .

Assiette et perception des impôts.

Relativement aux contributions, il y a un receveur

particulier pour la ville, et un receveur rural,—dont, depuis peu seulement, le bureau s'est transféré à Mainneville, puis ailleurs aujourd'hui, du moins nous a-t-on dit; un contrôleur des impositions; un receveur d'enregistrement; deux commis de régie à pied, dont l'un est receveur ; deux contrôleurs pour les viandes; un buraliste des droits réunis; et trois receveurs et gardiens d'octroi . . . .

Ecoles et Pensions.

En fait de moyens d'instruction, il y a,—ou plutôt *il y a eu* un Collége dont la fondation remontait au XVe siècle, et qui, ainsi que nous l'avons dit déjà, dépendait du Fief de l'Ile. Il eut, entre autres, pour élèves:—Bernardin de St-Pierre, l'auteur assez connu de *Paul et Virginie*, ainsi que Brunel, l'ingénieur du *Pont de la Tamise*, tous deux natifs de la contrée, etc., etc.

Ensuite, nous avons,—ou encore nous avions..... une école mutuelle supérieure; mais nous avons une salle d'asile pour les tout petits marmots des deux sexes, réunis dans le même local, mais dans des classes séparées; une école tenue par des *Frères de la Doctrine chrétienne*, conformément au legs d'une maison, etc..... Pour les jeunes filles, on a un Pensionnat qui, jusqu'à la fin d'année scolaire 1847, a été tenu par des dames du monde, et qui l'est depuis par des *Sœurs de la Providence* d'Évreux;— une école primaire—également par des *Sœurs de la Providence*; et une autre, par une dame de la ville.

Industrie et Commerce.

De même que dans toutes les autres petites villes

de semblable importance, Gisors a à peu près un échantillon de tous les métiers, de toutes les industries et de tous les commerces; ce dont nous nous abstenons de faire la nomenclature; — mais, comme professions exceptionnelles, en dehors d'une manufacture de toile fondée par M. Lhermite, d'une mégisserie par M. Mautemps, — d'une tannerie-corroyerie, par M. Josset, dont la famille en a la succession de temps immémorial, — d'une imprimerie typographique et lithographique créée en 1835 par M. F.-F. Lapierre, — comme établissement hors ligne, nous ne pouvons citer que la fabrique appartenant maintenant en propre à MM. Davillier fils et neveux, etc. . . . .

Contemporains remarquables de notre petite cité.

Heureusement, de temps à autre, quelque homme de mérite, de courage ou de génie, se lève comme une belle étoile au-dessus de notre obscure petite ville.

Mentionnons d'abord, Lecousturier d'Armenouville, auteur d'un volume de poésies, publié à Paris, — sous anonyme, vers le milieu du XVIIIe siècle.

Bien que ce ne soient pas des contemporains, nous nous empressons de publier ces noms que par bonne amitié on a eu l'obligeance de nous faire connaitre ces jours-ci; et aussi les mettons-nous, puisqu'il en est temps encore, par ordre de date, — tant que faire se peut maintenant, à la tête de ce paragraphe.

Ensuite est le vicomte Robert Lecousturier d'Armenouville, né à Gisors en 1745. Dès l'âge de quinze ans il prit le métier des armes; et lorsqu'en 1778 il

fit la campagne des Indes, il était déjà major du régiment d'Austrasie, et devint successivement colonel et maréchal des camps et armées du roi. A la suite de cette campagne qui dura quatre années, il fut fait chevalier de St-Louis. Il servit plus tard sous Custine, Dumouriez et Lamarlière, mais en 93, sa qualité de noble lui dit d'émigrer. Sous le premier empire, ce fut lui qui organisa la conscription dans le département de l'Eure, qui, comme rémunération, le nomma député en 1814. Il fut décoré de la croix d'honneur pour tous ces services rendus; et termina sa longue et glorieuse existence à Paris, il y a devers trente années.

A la même époque existait Jean-Thomas Langlois, fils de l'échevin de Gisors. Il fut publiciste et avocat au parlement de Paris. Il travailla en 1791 et 92 à la rédaction des *Actes des Apôtres*, combattit les idées ultra-révolutionnaires dans la Quotidienne et le Précurseur, et s'occupait aussi de musique. Nous avons de lui sous les yeux en ce moment, une brochure intitulée: *De la Souveraineté*, publiée à Paris en l'an V de la République, écrite très hardiment—surtout pour cette époque.—C'est magnifiquement écrit et le style en est très clair et très concis. Nous y remarquons, entre autres, comme néologisme, pour désigner la dépendance du peuple, le mot *passivité*, formé de l'adjectif *passif*. Ilest mort en 1805, âgé de 57 ans.

Enfant de Gisors aussi, et parti simple soldat, nous citerons le colonel d'infanterie Groumault, mort des blessures qu'il reçut au siége de Pampelune, en 1823.

Nous ne ferons qu'inscrire les noms, comme ayant existé de notre époque, de B. Hazon et de N. Boudin, dont nous avons déjà parlé.

Vers 1811 ou 12, un homme d'un extérieur simple, grossier même, sans éducation, sans nul usage du monde, possédait une chamoiserie au moulin de Moincourt, à l'extrémité du faubourg de Paris. Cet homme se nommait Laîné, et était natif de Gisors. Malgré ses dehors peu favorables, il avait l'esprit éminemment inventif. Il commença dans ses ateliers, un moyen de manipulations différentes et de certaines combinaisons acidifères, par abréger considérablement la préparation des cuirs, dans une proportion de trente à deux jours, et ses produits n'en étaient que supérieurs à ceux de ses confrères. D'inventions en inventions, il en vint, quelque temps après la révolution de Juillet, à avoir découvert une espèce de projectile inconcevable dans ses effets, inoui dans ses résultats, plus terrible cent fois que les fusées à la Congrève, et faisant des ravages épouvantables, même lancés avec la main. Cette découverte dont il fit part au gouvernement, et que le jeune duc d'Orléans se chargea d'examiner avec l'inventeur, lui ouvrit les appartemens du prince royal. Aussi, malgré sa veste de bure et ses souliers ferrés, lorsqu'il se faisait annoncer chez le prince, était-il toujours sûr d'en obtenir audience. Peut-être doit-on une bonne part de cette condescendance à l'affabilité du jeune duc, qui, sans la catastrophe de Juin, fut devenue proverbiale. On lui offrit officieusement de son secret une somme — qu'il refusa: il voulait davantage. Et la mort le sur-

prit dans cet état de choses. Dans les derniers temps de sa vie, il avait trouvé un moyen, très simple, à ce qu'on nous a dit, par des moteurs presque sans complication, de faire monter par jet, tel volume d'eau que ce soit, de cinquante pour un. Ainsi, un pouce d'eau jaillissait à cinquante pouces de hauteur, et un pied à cinquante pieds. Tous les rouages étaient là, — et achetés séparément dans les rues Chapon, Transnonnain et Montmorency, — qui devaient réussir, selon son calcul de probabilités et ses expériences préliminaires ; mais l'impitoyable mort ne lui laissa pas le temps de couronner son œuvre. Comme, à peu près, tous les inventeurs *en France*, il a complété sa vie par une presque indigence.

Signalons également comme enfant de Gisors, mais ayant, dès longtemps, déserté son pays natal pour la tumultueuse ville, Raban *le romancier*, dont les opinions ultra-démocratiques l'ont conduit souvent, dès sous la Restauration, à faire connaissance avec certaines des Prisons de Paris.

Egalement à Paris, et faisant rejaillir sur son pays natal quelques reflets de son illustration, se détachait, dans le monde artistique, M. J. Duchesne, peintre en miniature de la cour sous la Restauration, et élevé, pour son mérite, à la dignité de chevalier de la Légion d'honneur. Son fils, natif de Gisors aussi, qui par la précocité de ses talens et le cachet de génie qu'il imprimait sur toutes ses œuvres, faisait pressentir un avenir immense, est mort il y a quelques années, tout jeune encore. Chaque homme, en dépit même de capacités ou de mérites supérieurs, a tou-

jours son faible, son ridicule, son dada sur lequel il est enfourché; ce jeune artiste avait celui de ne pas trouver son nom assez ronflant; aussi lui avait-il accolé une épithète nobiliaire : il se faisait nommer *Duchesne des Argillères*, de l'appellation de la rue où il est né à Gisors, et où son père possédait une petite bicoque.

M. Duchesne vient de décéder à Paris, le 25 Mars de l'année où nous sommes, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Il y a quelque vingt ans est mort aveugle à Versailles, Pierre-David Lemazurier, natif de Gisors, auteur de poésies, et d'un ouvrage intitulé: *Galerie du Théâtre Français*, etc.

Charles Brainne, actuellement à Paris aussi, fils d'un ex-huissier de Gisors, est descendant, par le côté maternel, de Nicolas Huet, qui fonda le couvent des Mathurins. Ce jeune homme qui, à peine âgé de vingt ans, était déjà professeur d'histoire au collége de Clermont, s'était révélé, par plusieurs essais heureux, comme poète et littérateur. Depuis, étant rédacteur du journal *le Loiret*, il collabora à une histoire de l'*Orléanais*. Il est aujourd'hui l'un des rédacteurs de *la Presse*.

Un de nos jeunes transfuges également, est Ch.-F. Lapierre, qui travailla de concert avec Brainne à l'Histoire de l'Orléanais, et maintenant rédige le *Courrier de l'Eure*.

Mais en sorte de compensation, depuis plusieurs années, revenu de Gournay, où il habitait, et dans l'intention probable de terminer son existence aux

lieux où il est né, nous possédons de nouveau M. P. de La Mairie, ancien maire de Gisors, et chevalier de la Légion-d'honneur. Ainsi que nous l'avons dit déjà, —il est auteur de l'Histoire de Gournay, en 2 vol. in-8o; de plus, il écrit, de temps à autre, des fables remplies d'esprit, ainsi que de charmantes nouvelles miroitantes de jeunesse et de fraîcheur, qu'il nous communique, à intervalles, par les colonnes du *Vexin.*

Egalement chevalier de la Légion-d'honneur,—bien qu'il y en ait plusieurs autres, soit militaires, chirurgiens d'armée, marins, ou citoyens distingués, dans notre petite localité, — nous mentionnerons M. Ambroise Rouget, ancien cultivateur et maire à Chauvincourt, puis maire de Gisors jusqu'à la révolution de 48, durant plusieurs périodes de cinq années, ainsi que nous l'avons dit dès en parlant de son pays précédent.

Relativement à ceux des MM. Passy qui se sont le plus distingués dans la carrière administrative ou militaire, nous citerons d'abord M. Antoine, jadis préfet de l'Eure, député, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, inspecteur des prisons du royaume, etc.; puis M. Félix, conseiller-maître à la Cour des Comptes, tout récemment promu à la dignité d'officier de la Légion-d'honneur, et l'une des lumières, des notabilités de cette chambre suprême; et enfin leur frère Hippolyte, dont les nombreuses décorations, noblement gagnées aussi, attestent la part active qu'il a prise dans la désastreuse campagne de Russie; et depuis 1830, tour à tour député, ministre des finances et pair de France.—Bien que M. Ferdinand, le plus jeune des fils Passy, n'ait jamais tenté aucun

genre d'illustration, il ne mérite pas moins d'en être parlé, ne fût-ce qu'en raison de sa bienveillante charité. Comme ouvrier, — par fantaisie, bien entendu, — il était excellent tourneur en bois; mais une révélation qui, à elle seule, dévoilera complètement la bonté de son cœur, c'est qu'—à l'occasion de la première communion de chacun de ses enfans, soit garçon ou filles, il a toujours fait habiller à ses frais onze des communians les plus pauvres, simplement,—sans rubans ni dentelles pour les filles,—mais en tout pareils, de la coiffure à la chaussure, au costume de son enfant. Voici, ce nous semble, de la religion bien entendue.—Hélas! depuis plusieurs années déjà cet excellent homme est atteint d'une maladie cruelle, impitoyable; maintenant il n'existe plus, il végète... — Courbons respectueusement nos têtes devant les impénétrables décrets de la Providence!

Par exemple, comme excentricité, nous avions encore il y a quelque peu de temps, le baron Coquebert de Montbret, originaire de Reims. Cet homme, bien que sourd et muet, de l'extérieur le plus grotesque, et surtout d'une gloutonnerie repoussante, était pourtant un érudit sur beaucoup de sciences et de langues diverses. Il savait le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, le Chinois, le Sanscrit, l'Arabe,—et même, peut-être, le Français!—Mais comme le dit spirituellement notre compatriote Brainne dans une lettre adressée à M. P. de La Mairie, publiée par *le Vexin,—il se taisait dans toutes les langues*. On lui avait, malgré son infirmité, offert jadis la place de conservateur d'une des prin-

cipales bibliothèques de la capitale. Cet homme était bibliomane dans toute l'acception du mot. Il a dépensé une grande partie de sa fortune à faire des acquisitions de livres, de bouquins de toute sorte, tant à toutes les ventes que dans les librairies, ainsi que sur tous les quais de Paris. Il les achetait par charriots: — ceci n'est pas une exagération. Un conseil de famille s'est même assemblé, afin de prendre des mesures coërcitives à son égard. Sa bibliothèque, y compris ses greniers, enfin chaque recoin qu'il jugeait fermé à sa guise, contenait au moins de deux à trois-cent-mille volumes. Seulement, il faisait pleinement là l'office de l'eunuque gardant le sérail, car nul profane, pas même ses parens, ses amis les plus chers, n'avait le droit d'en fouler le sol sacré. Et lorsque, par absolue nécessité, des ouvriers y travaillaient, il les suivait pas à pas, son trousseau de clefs à la main, fermant, verrouillant, cadenassant chaque porte à mesure qu'ils l'avaient franchie. Bien sûr que parmi tout ce fatras d'éditions répétées et même quadruplées, au milieu de choses nulles, cette immense collection doit renfermer bon nombre de livres rares et précieux.—Le baron de Montbret est mort à Paris d'une attaque d'apoplexie, le 11 Août 1847. A part quelques legs particuliers, il laissa par testament toute sa bibliothèque et le restant de sa fortune à la ville de Rouen,—*pour la remercier*, spécifiait-il, *de l'accueil bienfaisant que lui faisaient les bibliothécaires et les autorités de la ville*, chaque fois qu'il a été en rapport avec eux.— C'est une bibliothèque gratuite de perdue pour Gisors!—Ses collatéraux ont tout aus-

sitôt formé instance pour faire annuler ce testament, se basant sur ce qu'il y avait défaut d'acceptation de la part du gouvernement ; mais depuis, la ville de Rouen a remporté la victoire du procès!

En 1849, une femme enceinte demeurant rue de Gournay, dans le faubourg Cappeville, faisait peine à regarder, sur ses derniers temps surtout, à tous ceux qui la voyaient marcher: c'était la femme d'un pauvre ouvrier nommé Midi. Elle accouche; de quoi?.... — de trois enfans bien portans, dont deux garçons, qui se ressemblaient et qui se ressemblent encore tellement, que si la mère n'avait pas eu la précaution de leur faire alors une remarque dans le vêtement, elle n'aurait jamais pu savoir, elle-même, auquel des deux elle parlait,—ainsi que d'une fille, aussi grosse à elle seule que ses deux frères ensemble, et qui conserve toujours sa supériorité de développement. Aussitôt cette nouvelle connue, ce fut comme une procession, un pélerinage à la demeure de l'accouchée; et, nous pouvons le dire hautement, l'humanité des habitans de Gisors s'est montrée là dans un splendide éclat.

Comme visiteurs illustres, chaque année nous avons pour quelques jours dans nos murs,— et ceci, depuis sa jeunesse, la présence du général, aujourd'hui maréchal Baraguey-d'Hilliers, après la prise de Bomarsund, que des affections de famille et d'amitié y attirent;— ainsi que de l'ancien ministre Dufaure, dont le pied à terre est chez M. A. Passy.

Ce ne sont pas seulement les sciences, les arts, le génie industriel ou littéraire, la gloire militaire,

ainsi que la poésie, qui font l'illustration de l'homme; la bienfaisance, l'humanité pour ses semblables, y est bien, ce nous semble, pour quelque chose aussi. Ainsi qu'à ce dernier titre nous avons pu signaler à la reconnaissance publique M. F. Passy, nous citerons également M. Nicolas Cartier, l'un des plus riches propriétaires terriens de nos environs. Comme type, c'est approchant *Le Bourru bienfaisant* de la comédie, avec son bon cœur et ses généreux élans. Si, par une brise d'hiver, il rencontre un pauvre diable mal vêtu et grelottant, il l'aborde tout aussitôt lui disant: — Eh bien, mon cher, on dirait que tu n'as pas chaud aujourd'hui? — Ça serait difficile.... vous voyez bien, M. Cartier, comment je suis couvert... — Viens avec moi, mon cher... Aussitôt il l'emmène chez lui, bras dessus, bras dessous, lui fait un assemblage de vêtements dont il l'affuble, (inutile de dire que beaucoup se cacheraient rien que dans une jambe de ses pantalons, car M. Cartier est presque d'une taille colossale), il lui dispose un paquet de bourrées, de fagots, de bois de toute sorte, puis lui dit: — Maintenant, vas te chauffer, mon cher... — Si c'est une femme, il ne s'en inquiète pas davantage, et c'est la garde-robe de Mme Cartier, ou de leurs demoiselles qui en fait les frais, etc., etc. Nous l'avons vu, pas plus tard qu'hier même, auprès de la diligence, dans laquelle on venait de hisser un pauvre impotent que sa fille conduisait dans un hospice de Paris; il s'est approché de la jeune femme, et sans avoir entendu ce qu'il lui disait, nous avons vu au mouvement significatif de ses doigts qu'il lui deman-

dait si elle était en fonds. Sur une réponse probablement affirmative, il a tout aussitôt tourné les talons, autrement, bien sûr, sa bourse eut été à leur disposition. Tout ceci pourrait, au besoin, racheter bien des erreurs humaines; aussi est-il en grande vénération parmi toute la population indigente.

Et enfin, —le souvenir en est si récent encore! — la gloire, l'honneur, l'orgueil de notre cité, non par le faste éclatant d'un renom militaire gravé sur le marbre ou le bronze de tous les monumens publics, mais par sa bonté, sa loyauté, ses vertus civiques et son amour patriotique: tel était notre vieux général de Blanmont. Fils d'un pauvre gentilhomme devenu maître d'école, et dont les ancêtres avaient été anoblis par Louis XIV qui leur avait donné des armoiries, il fit ses premières armes sous Louis XVI, comme simple soldat au régiment d'Auvergne. Puis vint notre grande révolution. Enfant du peuple par le cœur, il en avait tous les instincts, tous les sentimens, toutes les aspirations. Aussi, quand sonna l'appel de la réquisition, n'attendit-il pas que vint son tour. Jeune encore, mais ses éminentes capacités et sa valeur guerrière s'étant révélées déjà, il partit à la tête des enfans de Gisors, qui d'une commune voix l'avaient acclamé leur chef; puis, arrivé sur le champ de bataille, ce fut à la pointe de son épée qu'il conquit tous ses grades et toutes ses décorations. Toujours il resta fidèle à ses principes et immuable dans ses affections. Après la révolution de Juillet, et croyant, sans doute, que la charte et les institutions constitutionnelles *allaient désormais être une vérité,* il se dé-

cida à accepter le commandement de la subdivision de Beauvais. Là, de nouveaux déboires l'attendaient. Obéissant à l'impulsion de son cœur, et ne croyant que faire acte de justice et d'humanité envers de pauvres réfugiés Polonais, ces martyrs de la défense de leurs libertés et de leur nationalité, et en même temps ses vieux frères d'armes à lui, il se trouva avec eux dans un banquet patriotique. Voilà son crime. Le soir même une missive préfectorale était expédiée au ministre pour l'informer *de ce manquement aux devoirs*; ce qu'apprenant notre vieux général, il envoya sur-le-champ sa démission, ne voulant pas attendre, —chose indubitable,—qu'on la lui donnât. Les Beauvaisiens, dont il s'était acquis toute l'affection, en firent preuve alors d'une façon éclatante, en le reconduisant triomphalement jusqu'à Gisors,—juste ovation au caractère, aux principes de l'intègre citoyen,—et en lui faisant le don solennel d'une épée d'honneur, tout à la fois récompense civique et militaire, pavois des grands hommes élevé dans le cœur des hommes de bien et dans les archives de la postérité. Depuis, le général de Blanmont n'a pas quitté Gisors, où il y vit entouré de l'estime, de l'amour et de la vénération de tous ses concitoyens. Un fait, au hasard, qui peindra l'homme d'un seul trait, c'est,— qu'étant lui-même sérieusement indisposé, — (puisqu'une maladie interne ne le quitta pas depuis qu'il perdit sa fille unique du choléra, en 1832), il apprend qu'un de ses vieux compagnons d'armes de Gisors, le nommé Patrelle, qui par défaut d'instruction n'avait jamais été que simple soldat, venait de mourir; eh

bien, par une pluie battante, il suivit seul à pied, seul, absolument seul, le convoi du pauvre.

On voit là que lorsque furent écrites ces quelques lignes, le général était encore existant. Sa mort, arrivée le 8 Décembre 1846, fut une calamité publique, un deuil sympathique pour Gisors. Aussi son convoi, auquel la ville tout entière et les environs assistaient, était-il empreint de cette tristesse profonde que l'on éprouve lorsqu'on pleure un père ou un ami.

Conclusion. — QUANT A PRÉSENT.

Si nous avons écrit tout ceci, ce n'est que pour démontrer, tout à la fois, les fluctuations, les aspirations, les désenchantemens, et en même temps les contentemens des petites villes de province. Car ce que nous venons de tâcher d'esquisser dans cet opuscule n'est pas seulement une chose de localité pure ; c'est en même temps la révélation exacte de la situation de la plupart de toutes; où beaucoup d'administrateurs outrepassent, pour faire parade de zèle, non-seulement les instructions, mais les intentions des gouvernements, tournent, se débattent, s'évertuent constamment dans un cercle vicieux, prennent la parcimonie pour de l'économie, et font, le plus souvent, de monstrueux efforts, pour arriver... à de très-petits résultats.

FIN.

TABLE :



LISTE DE SOUSCRIPTEURS.

Fonctionnaires publics.

MM.

Janvier de la Motte, préfet de l'Eure,	Evreux.	20
Rochefort, (de) sous-préfet,	Andelys (Eure)	
Thierry, Amand, maire,	Gisors	10
Moreau, Charles, maire,	Hacqueville (Eure)	1
Rouget, maire et cultivateur,	Chauvincourt id.	1
De Nayville, Auguste premier adjoint,	Gisors	1
Bap, Jean-Louis, deuxième adjoint,	id.	1
Georgel, contrôleur des contributions	id.	1
De Nayville, François, percepteur,	id.	2
Bidault, Louis-Edouard, commiss^e de police,	id.	1
Gallais, Louis-Honoré, gref^r de la just^e de paix,	id.	1
Renault, agent-voyer,		2
Grancourt, (Patot de) conduct^r des ponts-et-chaussées	id.	1
Bourdel, fils, instituteur,	Bézu-St-Eloi (Eure)	1
Dubus, Frédéric, id.	Gisors	2
Pigeard, id.	Chambors (Oise)	1
Bouchard, Charles,	Gisors	1
Crespin, Louis, garde-champêtre,	id.	1
Lefaon, id.	Hébécourt (Eure)	1
Dupuis, gendarme,	id.	1
Crevecœur, facteur rural,	id.	1

Ordre alphabétique.

MM.

Amette, agent d'affaires,	Mainneville (Eure)	1
Atkins, Thomas, employé à la Cie du Phenix,	Paris	2
Aubry, Pierre, propriétaire,	St-Denis-le-Ferment	1

MM.

Auger, Elie, cultivateur,	Boury (Oise)	1
Auzou, Bruno, propriétaire,	Chambors	1
Avenel, Wilfrid, Dr en médecine,	Gisors	2
Ballin, Narcisse, jardinier de M. A. Passy,	id.	2
Barbier, voy. de la maison Bap,	id.	1
Barbier, Ferdinand,	Chambors	1
Baudot, Brice, boulanger,	Céréfontaine (Oise)	1
Bauquet, propriétaire,	Rouen (S.-Inf.)	1
Belguise, meunier,	St-Marcel (Eure)	1
Belhomme, distillateur,	St-Germain (S.-et-Oise)	1
Benoît, directeur d'assurances,	La Bosse (Oise)	3
Béranger, François, fileur à la fabrique,	Gisors	1
Béranger, Justin,	Courcelles (Oise)	1
Bernard, Antoine, Md de vins en gros,	Gisors	5
Bertaux, aubergiste,	Céréfontaine	1
Berthod, directeur d'usine,	St-Denis-le-Ferment	20
Biabo, Henry, commis de l'enregistt,	Vernon (Eure)	1
Bigny, md épicier-mercier,	Vaumain (Oise)	2
Billard, père, employé à la fabrique,	Gisors	1
Billard, Charles, limonadier,	id.	1
Biquelle, aîné, cultivateur,	Cérefontaine	1
Blacet, Ambroise,	Bézu-St-Eloi	1
Blanquet, menuisier,	Trye-Château	2
Blier, propriétaire,	Boury	1
Blin, charcutier,	Eragny (Oise)	1
Borda, Félix, menuisier,	Gisors	2
Boucher, md de nouveautés,	Hébécourt	1
Boudeville, clerc de notaire,	Gisors	1
Boudillet, propriétaire,	Bézu-St-Eloi	1
Boudin, beurrier,	Gisors	1
Bougrier, md. de fers et quincailler	id.	2
Bouquet, fils,	Gournay (S.-Inf.)	1
Bourdet, plâtrier,	Vernon	1
Boursier, propriétaire et ex-maire,	Heudicourt (Eure)	1
Brument, fabricant de corsets,	Gisors	1
Budin, notaire,	Fleury-la-Forêt (Eure)	3
Buffe, Prosper, huissier,	Andelys	1

MM.

Callot, négociant en vins,	Bercy (Seine)	3
Cartier, limonadier,	Gisors	1
Cartier, Charles, fileur à la fabrique,	id.	1
Cauchois, Alfred, rattacheur id.	id.	1
Charpentier, bourrelier,	id.	1
Chauvin, Louis, voyageur de commerce,	Rouen	1
Chenot, couvreur,	Gisors	1
Chevalier, employé au bureau de la fabrique	id.	1
Choquet, Alfred, clerc de notaire,	id.	1
Cœuillet, Denis,	Hébécourt	1
Colombe, pharmacien,	Gisors	1
Comar, Ferdinand, interne des hôpitaux,	Paris	1
Couverchel, Cyprien,	Gisors	1
Crochet, propriétaire,	id.	2
Cuisinier, id.	à l'Hermitage de Trye-Château	1
Davillier, Edouard, manufacturier,	Gisors	5
Delacour, cultivateur,	Bordeaux de St-Clair (Eure)	1
Delamarre, limonadier,	Gisors	2
Delamarre, Guillaume, serrurier,	Boury	1
Delande, Raymond, voyageur de commerce,	Paris	1
Delcroix, libraire,	Andelys	20
Dumoulin, rentier,	Paris	1
De Nayville, Edouard, docteur en médecine,	Gournay	1
Denis, Louis-Philibert, huissier,	Gisors	1
Denise fils, cultivateur,	Enancourt-Léage (Oise)	1
Denise, Philibert, propriétaire,	Gisors	1
Depeaux, François, id.	id.	1
Devé (de Gisors), fabricant de chaises,	Pt-St-Gervais (S.-et-O.)	1
D'Hardivillier, Louis, principal clerc de notaire,	Gisors	1
Digeon, limonadier,	Gournay	1
Doré, blessé de Sébastopol,	Gisors	1
Doutreleau aîné, voyageur de commerce,	Rouen	1
Dreux, peintre,	Vernon	1
Drouet, galvaniseur,	Paris	1
Drouet-Malheu, propriétaire,	Neaufles (Eure)	1
Duboc, couvreur en ardoises,	Vernon	1
Duclos, directeur de l'usine Saint-Victor,	Céréfontaine	1

MM.

Ducos aîné, aubergiste,	Gisors	1
Ducrot, chapelier et tailleur,	id.	1
Dufay, docteur en médecine.	id.	1
Duhamel, épicier,	Vernon	1
Dumontier, Porphire, bedeau,	Bézu-St-Eloi	1
Duval, marchand de bois,	Chaumont (Oise)	10
Duval, Jules (de Gisors), Cr, chemin de fer du Hâvre,	Batignolles (Seine)	1
Duval fils, quincailler et taillandier,	Gisors	1
Etienne, coupeur chez M. Ducrot,	id.	1
Fauvel, limonadier,	Gournay	1
Filiole (l'abbé), premier vicaire,	Gisors	1
Fitan, tailleur,	Tryc-Château	1
Flamant, Victor, jardinier,	Gisors	1
Fleury, propriétaire de l'usine,	Tallemontier (Oise)	1
Flony, fileur à la fabrique,	Gisors	1
Forceville, agent d'affaires,	id.	1
Foucard, aîné, contre-maître à l'usine d'Hérouval (Oise)		1
Fouet-Nourry, caissier,	Gisors	1
Fournier, aubergiste,	id.	1
Franchin, fils, serrurier,	id.	1
Froyer, Alexandre, chamoiseur,	Villers (Oise)	1
Gambard, ferblantier-lampiste,	Gisors	1
Garnier, pompier,	Bézu-St-Eloi	1
Gautier, Charles, huissier,	Gisors	2
Gelly, Edouard, contre-maître à la fabrique,	Inval (Oise)	1
Gobert, Léon, propriétaire,	Bézu-St-Eloi	1
Goré, directeur de l'Union des Postes,	Gisors	1
Grandin, Pierre, md de nouveautés,	id.	1
Graux, Nicolas, charpentier,	Céréfontaine	1
Groult, fabricant de tubes,	id.	1
Groumault, Victor, limonadier,	Gisors	2
Guérard, chef de bureau au chemin de fer du Hâvre	Paris	2
Gueule, François, me charpentier,	Valdampierre (Oise)	1
Guignard, brasseur,	St-Germain-en-Laye	5
Gustave, voyageur de commerce,	Paris	1

MM.

Hébert, cultivateur	Villers-en-Vexin, (Eure)	1
Hébert, id.	Cantiers-en-Vexin, id.	1
Henne, propriétaire et ex-instituteur,	Gisors	1
Henry, Victor, fileur à la fabrique,	Inval	1
Hérisson, Constant, peintre,	Gisors	1
Hersan, propriétaire,	id.	1
Hersan, étudiant,	id.	1
Heu, vétérinaire,	Chaumont	1
Heuqueville, Clovis, maçon,	St-Denis-le-Ferment	1
Heurteux, propriétaire et ex-maire,	Bazincourt (Eure)	1
Hoffmann, Frédéric, fileur à la fabrique,	Gisors	1
Hubert, serrurier,	id.	1
Jeanson, négociant,	Paris	1
Joland, id.	Valence (Drôme)	1
Josset, Stanislas, chamoiseur,	Enancourt-Léage	3
Jullien, entrepreneur de constructions,	Chambors	2
La Ferronnays (Cte de)	Trye-Château	10
Lagnitre, Charles, md de lingerie,	Gisors	1
Lagrange, Frédéric, (Cte de) député,	Dangu	10
Lahaye, Henry, beurrier,	Pontoise	1
La Mairie, Réné Potin (de) ancien maire de	Gisors	1
Lamaury, aîné, garçon d'écurie,	id.	1
Langlois, cultivateur,	St-Paër	1
Langlois, Marie-Charles, fileur à la fabrique,	Gisors	1
Lautenschalger, Antoine, Cre à la fabrique,	id.	1
Lavie, fils, boucher,	id.	1
Lebel, Auguste, fileur à la fabrique,	id.	1
Lebel, Magloire, fileur,	Courcelles (Oise)	1
Lebrun, Eugène, cultivateur,	Thierceville (Eure)	1
Leclerc, Pierre,	Dangu	1
Ledanois, propriétaire,	Hennezis	1
Lefebvre-Havey, menuisier,	Gisors	1
Lefebvre, propriétaire,	Valdampierre	1
Lefebvre, James, propre du moulin-usine	St-Paer	1
Lefebvre, Alfred, meunier,	Magny	1
Lefrançois, bourrelier,	Vernon	1
Legendre. au ministère de l'agriculture,	Paris	1

MM.

...dre. chez ...	Gisors	1
Legrand, md de vins en gros,	id.	2
Legrand, Victor, pareur à la fabrique,	Inval	1
Leguay (de Gisors) quincailler,	Corbeil (S.-et-Oise)	1
Leguet, huissier,	Thiberville (Eure)	1
Lejeune, chapelier,	Vernon	1
Lemercier, Alexandre, relieur,	Gisors	1
Lepage, Hippolyte, pharmacien,	id.	1
Lepingle, négt en denrées coloniales,	Rouen	1
Lenormand, agent d'affaires,	Gisors	1
Leredde, Edmond, employé,	Paris	1
Leroux-Lapierre, restaurateur,	Gisors	1
Lesueur, cultivateur,	Beaugrenier (Oise)	1
Letailleur-Elu, coiffeur,	Gisors	1
Letellier, Ambroise, ancien professeur,	Neaufles	1
Levasseur, aîné, md mercier,	Gisors	1
Levasseur-Percheval, au blanchiment.	id.	1
Lhermitte, fabricant de toiles,	id.	2
Louette, serrurier,	Céréfontaine	1
Louette, Porphyre, fileur à la fabrique	Gisors	1
Louvet, propriétaire,	Vernon	1
Lucien, Adrien, serrurier à la fabrique,	Inval	1
Lucien, Célestin, mécanicien id.	id.	1
Maillard-Roussel, fileur à la fabrique,	Gisors	1
Marais-Monvoisin, md de nouveautés,	id.	1
Maréchal, fileur,	id.	1
Massien, commis de la maison Delmas,	Paris	1
Masson, limonadier,	Gisors	1
Martin-Brard, journalier,	id.	1
Martin-Quinville, aubergiste,	id.	1
Mauger fils, cultivateur,	Saussaye (Eure)	1
Médine (marquis de), propriétaire,	Bézu St-Eloi	5
Mellier, artiste peintre,	Paris	1
Merlin, Md de vins en gros,	La Chapelle St-Denis (Seine)	1
Mignard, secrétaire de la mairie,	Gisors	1
Mignot, François, propriétaire,	Vesly (Eure)	10
Millet, Gustave, marchand épicier,	St-Ouen-l'Aumône (S.-et O.)	1

Mimieux, Eugène, cultivateur,	St-Marcel (Eure)	1
Montreuil (baron de). député,	Thierceville	
Morblanc, propriétaire,	Gisors	1
Moreau, Auguste, cultivateur,	Hacqueville	1
Morel, Louis, horloger,	Gisors	1
Morin, limonadier,	id.	1
Morin, id.	Vernon	2
Morisse, Pierre, maître-d'hôtel,	Gisors	1
Neveu, menuisier,	id.	1
Noblet, peintre,	id.	1
Noël, Edouard, voyageur en denrées,	id.	2
Olivier, Raoul, chez M. Thierry,	id.	1
Paillé, maître-d'hôtel,	id.	1
Parmentier, fils, jardinier,	id.	1
Parmentier, Vincent, contre-maître à la forge,	id.	1
Passy, Antoine, propriétaire,	id.	10
Pelletier, Denis, marchand de vin,	id,	1
Pelletier, Marie, fileur à la fabrique,	Inval	1
Percheval, Narcisse, suisse de l'église,	Gisors	1
Perdrieux-Bertaux, beurrier,	id.	1
Perochelle, (le vicomte de) propriétaire,	Chaumont (Oise)	10
Péteau-Marais, md de nouveautés,	Gisors	1
Petit, aîné, serrurier-quincailler,	id.	1
Petit, Auguste, limonadier,	id.	1
Pharisien. commis laitier,	Vernon,	1
Pigeard, (pour un anonyme),	Chambors	1
Pontroué, Théodore, tailleur,	Trye-Château	1
Poulain, employé à la fabrique,	Gisors	1
Pourcelle, Edmond, à la Cie du Phénix,	Paris	2
Provost, Paul, voyageur de commerce,	Rouen	1
Quenson-Morin, chapelier,	Gisors	1
Quesmel, chez M. Davillier,	id.	1
Quinville, Désiré, louageur	id.	1
Radou, Jules, md de fers et quincailler,	id.	5
Regnault, père, propriétaire,	id.	1
Regnault, Alphonse, propriétaire,	id.	1
Regnault, Gustave, md d'habillements,	id.	1

MM.

Regnault, Alix, huissier,	Paris	1
Renault, Alexandre, sacristain,	Gisors	1
Revert, Polydore,	Nemours (S.-et-Marne)	2
Roland, propriétaire de l'usine St-Victor,	Cérefontaine	1
Rousseau,	Dangu	1
Roux de Raze, agent d'affaires,	Gisors	1
Sarrazin Gervais, chez M. Davillier,	id.	1
Sbarre, Jean, peintre,	id.	1
Schaffner, fileur à la fabrique,	id.	1
St Thomas, (L'Ange de) entrep^r de construct^s	Vesly	2
Seroux, (le baron Edmond de), prop^re	Compiègne	1
Soret, chaufournier,	Vernonnet (Eure)	1
Théval, Etienne, voyageur de commerce,	St-Germain-en-Laye	1
Thiboust, Henry, employé à la fabrique,	Gisors	1
Tayer, géomètre,	Vernon	1
Vaugeois, (de Gisors), sculpteur.	Paris	2
Vincent-Marion, m^d de nouveautés,	Gisors	1
Vincent, aîné, (de Gisors) jardinier fleuriste,	Neuilly (Seine)	1
Vincent. Ambroise, (de Gisors), id. id.	id.	1
Vincent, coquetier,	Etrépagny (Eure)	1
Vinot, propriétaire,	Droittecourt	1
Vinot, Elie,	id.	1
Vinot, Jacques-Adrien, avocat,	Gisors	2
Vion, coiffeur,	id.	1
Zier, galvaniseur,	Paris	1



